

FRANÇOIS DE LAGAUSIE

**les échanges inégaux
de temps de travail et l'inflation**

éditions anthropos

Quatrième de couverture

Il s'agit d'une recherche théorique qui, après une analyse critique du Capital, propose de généraliser la théorie de la plus-value et de tracer les grandes lignes d'une Économie du temps de travail.

Telle qu'elle a été définie par Marx, la Valeur est un concept idéaliste au sens marxiste du terme. D'où son principal défaut : l'impossibilité de la calculer, c'est-à-dire de s'en servir.

Il faut revenir aux réalités quotidiennes : le prix des choses, le temps de travail concret nécessaire à les produire, et étudier comment varie le rapport entre les deux sous l'influence de différents facteurs, notamment les luttes sociales.

ISBN 2-7157-0312-0

Les échanges inégaux de temps de travail et l'inflation

Marxisme et recherche théorique en Economie

François de LAGAUSIE

Première partie : Les contradictions d'une théorie idéaliste

Edition d'origine :

ISBN 2-7157-0312-0 1978

éditions anthropos

12, Avenue du Maine 75015 - Paris

Quatrième de couverture :

Il s'agit d'une recherche théorique qui, après une analyse critique du Capital, propose de généraliser la théorie de la plus-value et de tracer les grandes lignes d'une Economie du temps de travail.

Telle qu'elle a été définie par Marx, la Valeur est un concept idéaliste au sens marxiste du terme. D'où son principal défaut : l'impossibilité de la calculer, c'est-à-dire de s'en servir.

Il faut revenir aux réalités quotidiennes : le prix des choses, le temps de travail concret nécessaire à les produire, et étudier comment varie le rapport entre les deux sous l'influence de différents facteurs, notamment les luttes sociales.

François de Lagausie

Ingénieur agronome et Economiste (1915 – 1983)

Le livre d'origine se décompose comme suit :

- **Introduction**
- **Première partie : Les contradictions d'une théorie idéaliste**
- Deuxième partie : La ligne générale
- Troisième partie : L'inflation
- Quatrième partie : Etudes complémentaires
- Annexe : Note sur l'établissement du tableau des opérations monétaires entre les ménages et le système économique.
- Bibliographie
- Tables des matières du livre d'origine

Vous trouverez dans cet extrait : **L'Introduction et la Première partie**. Ainsi que la Bibliographie, et la Table des matières du livre d'origine.

Cette **Première partie** est une analyse critique du **Capital**. Cette relecture du Capital ne doit pas être seulement critique. Elle est indispensable car en suivant le raisonnement de Marx, en analysant les difficultés qu'il rencontre et la manière dont il les surmonte, nous trouverons tous les éléments qui ouvrent la voie à une nouvelle formulation plus proche de la réalité : une définition **dialectique de la Valeur économique** (page 62).

La **Deuxième partie** propose de généraliser la théorie de la plus-value et de tracer les grandes lignes d'une **Economie du temps de travail**. Elle définit en particulier le concept d'**Ouvraison** au Chapitre 6, p.38. Et dans la Conclusion le rappel du schéma définissant le concept de **Valeur économique**.

Sommaire

Introduction	5
Première partie : Les contradictions d'une théorie idéaliste	9
Méthode	9
Chapitre 1 : Principe de proportionnalité et principe d'équivalence	11
Chapitre 2 : Elimination de la Valeur d'usage	13
Chapitre 3 : Isolement des marchandises	15
Chapitre 4 : Le temps socialement nécessaire	17
Chapitre 5 : Réduction du travail complexe au travail simple	21
Chapitre 6 : Les facteurs de valorisation du temps de travail	22
Chapitre 7 : Théorie de la monnaie et de la forme équivalent	26
Chapitre 8 : Théorie de la monnaie et de la Plus-value	29
Chapitre 9 : Le taux moyen de profit	32
<i>a) Une nouvelle contradiction</i>	32
<i>b) L'égalisation du taux de profit</i>	34
<i>c) Disparition du principe d'équivalence</i>	36
<i>d) Un profond changement théorique</i>	39
<i>e) Une plus-value bien commode</i>	40
Chapitre 10 : Travail productif ou improductif	41
<i>a) Définitions</i>	43
<i>b) Production matérielle et production de services</i>	45
<i>c) La production de richesses</i>	46
<i>d) Les cadres : ni productifs, ni improductifs</i>	50
Chapitre 11 : Qu'est-ce que la valeur ?	53
<i>a) Le point de départ : les Classiques</i>	53
<i>b) Les raisons d'une déviation idéaliste</i>	57
<i>c) Un instinct naturel</i>	59
<i>d) Une valeur hégélienne</i>	61
Chapitre 12 : Les dangers d'une théorie idéaliste	63
Bibliographie	68
Tables matières du livre d'origine	70

Site Web : <http://mdlwvs.pros.orange.fr/value/>

INTRODUCTION

Les expériences négatives sont parfois plus positives que les positives. Lorsqu'une théorie entre en contradiction avec la réalité et ne permet pas de résoudre un problème, bref, lorsqu'une théorie ne marche pas, l'esprit rigoureux est obligé de faire un effort de réflexion. Par contre il faut avoir quelque «dérangement du caractère» pour remettre en question les idées qui donnent satisfaction.

De ce point de vue, l'inconvénient du marxisme est son succès. Pourquoi contester un homme qui, il y a plus d'un siècle, en plein essor du capitalisme, découvre presque tous les vices de ce système et annonce sa disparition par suite d'une incompatibilité entre le caractère social, collectiviste, de la grande production industrielle et le maintien de la propriété privée de ces nouveaux, et gigantesques moyens de production, un homme qui voit dans les exploités une force sociale capable de créer une société nouvelle et fonde à cette fin l'Internationale ?

Devant une analyse, une prévision et une activité aussi remarquables, il n'y a place que pour l'admiration. Aussi il ne viendrait pas à l'esprit d'un militant de chercher des poux sur la grosse tête de Marx.

L'idée que la science progresse dans une incessante dialectique entre les concepts et les réalités du monde qui nous entoure est familière aux marxistes. La réciproque, celle que la science ne progresse pas lorsque cette dialectique est bloquée, est beaucoup moins comprise. Parce que Marx a écrit : « il ne s'agit plus d'interpréter le monde mais de le transformer », bien des disciples pensent que le travail d'interprétation est terminé depuis un siècle et qu'il suffit d'agir. La réflexion théorique se limite le plus souvent à l'exposé clair et cohérent de la pensée du maître, à dissiper quelques confusions nées des obscurités d'une œuvre inachevée, et le seul progrès véritable de cette réflexion ne se réalise que dans l'application des principes. La recherche appliquée, tel est le domaine où se manifeste la pensée marxiste vivante. Par une curieuse contradiction, la dialectique semble canalisée, enfermée à un certain niveau.

L'ouvrage que le lecteur a entre les mains a pour ambition de montrer que la recherche théorique fondamentale est aujourd'hui une impérieuse nécessité pour les marxistes.

Le chercheur scientifique découvre parfois, au hasard d'une expérience, que la théorie admise ne lui donne pas une explication acceptable. Il a dans sa tête un outil intellectuel qui se révèle mal affûté, mal emmanché, inutilisable pour atteindre l'objectif qu'il poursuit. Il lui reste deux solutions : constater l'échec et en rester là ou fabriquer un nouvel outil plus convenable. S'il a la chance que cette fabrication ne lui donne pas trop de mal c'est tout naturellement qu'il choisit la deuxième solution.

L'expérience qui a servi de point de départ à une remise en question de l'œuvre de Marx et à son développement sur de nouvelles bases plus conformes à la réalité, se situe dans le domaine économique.

La place que tient la théorie de la valeur et de la plus-value dans l'œuvre de Marx est bien connue. C'est le fondement de sa description du fonctionnement de l'économie capitaliste et la base du projet de création d'une société socialiste.

Or, il est un fait anormal pour une œuvre scientifique, sur lequel l'intention n'a pas été assez attirée : voici une théorie qui définit la valeur des marchandises, la valeur de la force de travail et, par différence, le travail non payé, la plus-value, cependant personne n'utilise ces définitions pour les calculer, les étudier, tracer des courbes montrant que la plus-value a

augmenté ou diminué, etc. Lorsque l'on veut décrire la situation des ouvriers, on cite des chiffres de salaires, de prix, de profits, de temps de travail, mais pratiquement jamais de plus-value.

Il y a donc un fossé qui semble infranchissable entre le concept, celui de valeur, et la réalité qui est constituée de prix, de temps de travail. C'est de ce fait expérimental que nous allons partir pour établir un mouvement dialectique, une opposition motrice entre la réalité et les notions théoriques fondamentales.

Dans une première partie, nous allons relire attentivement le Capital en mettant exclusivement en évidence la logique de la construction afin de vérifier s'il y a bien impossibilité de calculer une valeur quelconque et d'en rechercher les raisons.

Certains auteurs suggèrent que cette impossibilité tient aux défauts de l'appareillage statistique «bourgeois»; Il n'en est rien. Si, comme le dit Marx, la valeur d'une marchandise est proportionnelle à la durée du travail nécessaire à la produire, il suffit de connaître cette durée pour l'évaluer. Or, de nombreuses études publiées ces dernières années calculent les temps de travail dépensés dans toute l'économie nationale pour produire les différentes catégories de marchandises et de services. Il n'y a aucune difficulté à calculer, par exemple, que le manoeuvre de l'industrie travaille pendant un temps double de celui nécessaire à produire sa consommation et celle de sa famille. On prouve ainsi mais dans une autre formulation, ce que Marx cherchait à démontrer : l'existence d'un taux de plus-value de 100%.

La difficulté n'est donc pas d'ordre pratique mais conceptuel. Le problème est posé par Marx de telle façon qu'il est insoluble. L'impossibilité d'un calcul tient au fait que la notion de valeur est devenue dans son exposé un concept métaphysique au sens précis du terme : une grandeur qui a une apparence physique mais qui est produit de l'imagination. C'est la nature insaisissable de la valeur qui empêche de la calculer.

Cette relecture du Capital ne doit pas être seulement critique. Elle est indispensable car en suivant le raisonnement de Marx, en analysant les difficultés qu'il rencontre et la manière dont il les surmonte, nous trouverons tous les éléments qui ouvrent la voie à une nouvelle formulation plus proche de la réalité.

Tout chercheur est dépendant des connaissances de son temps. Marx apprend l'Économie en lisant les Physiocrates et les maîtres de l'école classique anglaise. Il trouve chez eux les matériaux de sa construction. C'est Ricardo qui commence ses Principes de l'Economie Politique et de l'impôt par ces mots : «La valeur d'une marchandise, ou la quantité de toute autre marchandise contre laquelle elle s'échange, dépend de la quantité relative de travail nécessaire pour la produire.

Pour justifier ce principe, il faut répondre à un certain nombre d'objections. La première est que le prix courant d'une marchandise est très variable et n'est visiblement proportionnel que de loin avec la quantité de travail nécessaire à la produire. Pensons, par exemple, au prix du pétrole. Aussi, le premier pas consiste à imaginer un concept abstrait : la valeur, distincte du prix constaté chaque jour sur le marché. De ce fait, le problème fondamental pour tous les économistes de cette école est d'expliquer les écarts entre le prix et cette valeur théorique.

Pour y parvenir, il faut suivre un raisonnement par étapes, en recensant les différentes questions auxquelles il faut répondre. On peut dire que toutes les questions que pose Ricardo se retrouvent chez Marx et, parfois, les réponses sont les mêmes ou n'en sont que des variantes.

La théorie marxiste de la valeur est enseignée aujourd'hui comme la grande Révélation. C'est certainement la partie la moins intéressante du Capital et celle qui est le moins marxiste. Engels voyait plus juste quand il parlait de « Loi Ricardienne ».

Le génie de Marx est ailleurs. Paradoxalement, il va réaliser un progrès décisif en accentuant les défauts de la théorie de Ricardo, en la poussant à la limite et en la faisant basculer dans le vide.

Après avoir transformé la valeur, telle que l'avaient définie les Classiques, en un « cristal » de temps de travail contenu dans la marchandise, il va conclure dans le troisième livre du Capital que la concurrence entre capitalistes détache, le prix d'une manière permanente, de cette mystérieuse valeur. Aucune marchandise n'est vendue à sa valeur.

Engels note dans sa préface que cette conclusion est l'apport original de Marx à la science économique. C'est profondément exact. Marx s'écarte ainsi avec évidence du principe énoncé par Ricardo. Mais au lieu de considérer la théorie comme achevée après la pose de cette dernière pierre, il serait préférable d'être un peu plus attentif au résultat obtenu.

En clair, si les marchandises ne sont pas vendues à leur valeur, leur prix n'est pas proportionnel au temps de travail nécessaire à les produire. Le rapport entre le temps de travail et le prix est variable.

Le point de départ d'un développement du marxisme sur de nouvelles bases se trouve ici, dans ce renversement théorique anti-Ricardo. Que le rapport entre le temps de travail et le prix soit variable signifie que, dans tout échange, les temps de travail échangés ne sont pas égaux mais inégaux, il y a des perdants et des gagnants, chacun reçoit plus ou moins de temps de travail qu'il n'en donne. Il apparaît alors que les luttes sociales ont pour objet de répartir les temps de travail au service des différentes classes et groupes sociaux : combien de temps de travail pour produire ce qui est accordé à la consommation des ouvriers, des employés, des fonctionnaires, des agriculteurs ou des retraités, des malades ? Combien de temps de travail pour les capitalistes ? Tel est l'enjeu de ces luttes.

Marx ne tire pas cette conclusion de ses recherches mais elle s'inscrit en droite ligne dans leur prolongement. Il est trop imprégné de la science économique de son temps pour opérer un renversement aussi complet. Tout le Capital est construit avec les matériaux de l'école classique et Marx n'a pas le recul suffisant pour saisir toute l'importance de ce qu'il croit pouvoir ajouter sans discordance à ces matériaux. Il ne voit pas la profondeur de la contradiction entre sa démarche et celle de Ricardo, entre l'école marxiste et l'école classique.

Si l'on veut développer l'œuvre de Marx en lui donnant une assise matérialiste, l'attention doit être portée sur l'étude du rapport variable entre la valeur économique - au sens banal de prix, de salaire, de revenu - et le temps de travail, c'est-à-dire entre deux faits objectifs, mesurables. La démarche scientifique consiste à rechercher tous les facteurs qui modifient ce rapport. Ce sera l'objet de la deuxième partie.

Ces facteurs sont en effet multiples. Mais il ne s'agit pas de les associer en un ensemble hétéroclite : un peu de marginalisme, un peu de marxisme, un peu de Ricardo, un peu de cybernétique. L'éclectisme, le pragmatisme sont à la mode dans tous les pays y compris les pays socialistes. En faisant encore appel au marxisme, plus particulièrement au matérialisme historique, il sera proposé une synthèse qui paraît cohérente.

La troisième partie sera constituée d'une application à l'étude de l'inflation. La quatrième, d'études sur la baisse du taux de profit et sur la mesure de la croissance économique.

Tout progrès dans la compréhension des relations économiques met en mouvement l'ensemble du marxisme. Il y sera fait allusion au cours de l'exposé. Il aurait été intéressant de faire une étude systématique de ces développements, notamment dans le domaine de la

sociologie et de la théorie politique. Mais de telles études exigent des recherches importantes et nécessairement collectives. Avant de s'engager dans cette voie, la vérification, la critique des résultats obtenus au cours d'une première étape est indispensable.

Il n'y a qu'un point sur lequel un développement important mais cependant incomplet, a été nécessaire. Il s'agit du matérialisme historique. On sait que dans la conception proposée par Marx deux niveaux sont à distinguer : l'infrastructure économique, dans laquelle sont inclus les rapports de production, et la superstructure juridique, politique et idéologique. L'analyse du Capital à laquelle nous allons procéder conduit à donner aux rapports sociaux et en particulier aux forces respectives des différentes classes et groupes sociaux, une importance que le marxisme admet dans la pratique mais pas dans la théorie. Il y a en effet quelque contradiction à déclarer que les rapports de production sont indépendants de la volonté des hommes et à préparer en même temps une révolution pour les changer.

Pour que le matérialisme historique soit un bon outil de recherche, son articulation doit s'effectuer selon trois niveaux ayant chacun ses mécanismes spécifiques :

Une infrastructure économique,

Une structure sociale

Une superstructure idéologique.

Comme nous le verrons, cette approche selon trois niveaux permet de replacer les rapports de production dans l'ensemble des rapports d'échange qui ont lieu dans la société. Les phénomènes sociaux retrouvent ainsi leur homogénéité avec leurs lois propres. Certes, les hommes ne peuvent échapper aux contraintes matérielles qui se développent au niveau de l'infrastructure économique. Ils ne peuvent en diminuer le poids que par un lent effort d'accumulation de moyens et de connaissances. Mais c'est dans leurs relations sociales que se décide l'orientation de la production et sa répartition selon des modalités qui ont toujours été extrêmement variées et qui sont souvent mais pas exclusivement, des techniques de contrôle et d'asservissement aux mains d'une classe dominante.

Au niveau de la structure sociale, les hommes ont une marge de manœuvre, un champ de possibilités, qui n'apparaissent pas dans la théorie économique proposée par Marx et dont tous les marxistes ont fait l'heureuse ou l'amère expérience.

Les idées importantes sont toujours des idées claires et simples. Les échanges économiques sont pour chacun de nous une pratique quotidienne. Leur ancienneté s'évalue en millénaires. C'est pourquoi l'emploi d'un langage accessible à un lecteur non spécialiste doit être possible pour en parler. L'auteur s'est efforcé d'y parvenir.

Première partie :

Les contradictions d'une théorie idéaliste

Méthode

La lecture de Marx est réputée difficile à cause de son niveau d'abstraction. C'est en grande partie inexact car un concept abstrait mais dont la signification est précise est aisément manipulable comme le montrent les mathématiques. Au cours de l'analyse du Capital il sera souvent indispensable de mettre en évidence la signification des différentes notions utilisées par Marx.

En réalité, la difficulté tient pour une part à la forme de l'exposé qui est très souvent dialectique. Marx a été un disciple de Hegel et il en a gardé l'habitude d'une réflexion qui progresse par un jeu d'idées contradictoires. Ce procédé, très usité en philosophie, est des plus mal commodes dans un discours scientifique. Il oblige le lecteur à une grande attention afin de vérifier la cohérence du résultat de cette progression.

Beaucoup plus gênant est le fait que Marx a été un véritable chercheur. La plus grande partie des textes économiques dont nous disposons sont des cahiers de notes, des réflexions sur des lectures diverses, parfois des ébauches de chapitres, que les différents éditeurs s'efforcent de regrouper.

Tout travail de recherche exige l'exploration de différentes voies jusqu'à ce que l'on ait trouvé la bonne, à supposer que l'on y arrive. Tout ce que suggère l'imagination doit être noté, ce qui ne va pas sans contradictions avec d'autres développements. Il arrive que certaines idées exprimées par Marx orientent l'analyse vers une opposée voie à celle qu'il a suivie. Dans ses manuscrits, de nombreux points essentiels restent obscurs, sont laissés de côté ou traités de manière incomplète.

Une difficulté supplémentaire vient de la terminologie qui n'est pas définitivement fixée et précisée. Un même mot, par exemple, productif, peut avoir des sens différents sans qu'il soit toujours facile de déceler celui qui convient pour une interprétation correcte du passage étudié.

Par ailleurs, la pensée de Marx évolue au cours de son exposé, remettant parfois en question une proposition qui semblait définitive. Cette évolution apparaît même dans le livre I du Capital qui, à la différence des livres II et III, est le seul rédigé entièrement de sa main et publié de son vivant en 1867.

Marx tend ainsi constamment des pièges à ses lecteurs. Par exemple, les premières pages du livre I font croire qu'il mesure la quantité de travail uniquement à sa durée : «La quantité de travail elle-même a pour mesure sa durée dans le temps». Mais dans le tome 2 du même premier livre, il écrit que la quantité de travail est également mesurée par l'intensité du travail.

Marx s'est justifié de l'emploi de ce procédé dans une lettre à Kugelmann du 11 Juillet 1868 (E.S. Documents annexes au Capital - L.I, t. 3, p. 239) : «Il appartient précisément à la science de développer comment agit cette loi de la valeur. Si l'on voulait débiter en «expliquant» tous les phénomènes qui en apparence contrarient la loi, il faudrait pouvoir fournir la science avant la science».

Argument peu convaincant en ce qui concerne le livre premier. Quand un scientifique publie le résultat de ses travaux, il est d'usage de prendre les précautions nécessaires pour éviter ce genre de surprises. Bien des critiques de Marx sont sans intérêt parce que leurs auteurs se sont limités à une lecture des premières pages du Capital, voire à celles de vulgarisateurs qui, avec les meilleures intentions, rabotent les difficultés ou les résolvent à leur manière.

La recherche de la cohérence dans la théorie économique de Marx n'est donc pas simple. Si ces retournements de pensée font le bonheur des exégètes qui peuvent ainsi s'accuser réciproquement et toujours avec indignation d'incompréhension de «l'infinie richesse de la pensée de Marx», ils obligent l'analyse critique à un examen attentif du développement de la théorie. La méthode consiste à savoir ce qu'il reste de la loi énoncée et sous quelle forme elle se présente en définitive quand il a été expliqué comment les phénomènes qui lui sont contradictoires ne le sont qu'en apparence.

C'est à cet examen que nous allons procéder en mettant successivement en évidence les principales articulations du raisonnement.

Notons au passage qu'il s'agit, en effet, de raisonnement pur. A l'époque de Marx, et plus encore à celle de ses prédécesseurs, les statistiques et tous les matériaux utilisés aujourd'hui par les économistes sont rares. Adam Smith publie «Essai sur la nature et les causes de la richesse des nations» en 1776 et Ricardo ses Principes en 1817. Toutes les démonstrations sont basées sur des raisonnements, les chiffres cités ne servant qu'à les rendre plus clairs, par exemple : «le temps nécessaire étant mettons de ...», «supposons que la valeur soit de ...», «admettons que la plus-value est de ...», etc. Telles sont les formules employées.

Cette particularité engendre d'ailleurs de fâcheuses traditions. Tous ceux qui ont l'habitude de raisonner dans l'abstrait croient pouvoir décider du vrai et du faux en économie. Il arrive souvent que, sans se soucier des ordres de grandeurs réels, tels qu'ils ressortent par exemple de la comptabilité nationale, ces commentateurs continuent d'écrire : supposons que, admettons que, et dressent de jolis petits tableaux avec des chiffres sortis de leur imagination.

Cette première partie doit montrer que la conception marxiste de la valeur est idéaliste. Cette proposition paraîtra peu sérieuse à bien des disciples. Aussi, dans toute l'analyse qui va suivre, une question fondamentale sera posée : qu'est-ce exactement que la valeur ? Quelle est la nature de la valeur ? Il faudra suivre tout le développement de la théorie pour pouvoir répondre complètement à cette question.

Chapitre 1 :

Principe de proportionnalité et principe d'équivalence

Les quatre premières pages du Capital sont essentielles. Il faudrait les citer entièrement. Retenons au moins les principaux passages :

«La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une immense accumulation de marchandises. L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches.

La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce...

Chaque chose utile, comme le fer, le papier, etc, peut être considérée sous un double point de vue, celui de la qualité et celui de la quantité» (L.I,t,I,p.51 -E.S. 1948).

«L'utilité d'une chose fait de cette chose une valeur d'usage... Les valeurs d'usage... forment la matière de la richesse, quelle que soit la forme sociale de cette richesse. Dans la société que nous avons à examiner, elles sont en même temps les soutiens matériels de la valeur d'échange.

«La valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport quantitatif, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèce différente s'échange l'une contre l'autre...» (p. 52).

«Prenons deux marchandises, soit du froment et du fer. Quel que soit leur rapport d'échange, il peut toujours être représenté par une équation dans laquelle une quantité donnée de froment est réputée égale à une quantité quelconque de fer, par exemple : 1 quarteron de froment = a kilogramme de fer...

«Mais d'un autre côté, il est évident que l'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange et que tout rapport d'échange est même caractérisé par cette abstraction» (p. 53).

«La valeur d'usage une fois mise de côté, il ne leur reste plus qu'une qualité, celle d'être des produits du travail... «... dans leur production une force de travail humaine a été dépensée, ... du travail humain y est accumulé. En tant que cristaux de cette substance sociale commune, ils sont réputés valeurs.

«Le quelque chose de commun qui se montre dans le rapport d'échange ou dans la valeur d'échange des marchandises est par conséquent leur valeur ; et une valeur d'usage, ou un article quelconque, n'a une valeur qu'autant que du travail humain est matérialisé en lui.

«Comment mesurer maintenant la grandeur de la valeur ? Par le quantum de la substance «créatrice de valeur» contenue en lui, du travail. La quantité de travail elle-même a pour mesure sa durée dans le temps... (p. 54).

Pour le lecteur non spécialiste, pour celui qui s'initie à l'économie en lisant le Capital - ils sont nombreux : philosophes, sociologues, psychologues, militants - ces premières pages sont faciles et même agréables. La phrase est alerte, les images littéraires sont vives, ainsi ces «cristaux d'une substance sociale commune» qui constituent la Valeur. Tandis que la valeur d'usage, matière de la richesse intéresse l'usager ou le consommateur, la valeur d'échange n'est relative qu'à une autre valeur d'échange.

Mais nous devons pénétrer un peu plus avant dans l'analyse. Nous dégageons tout d'abord deux principes fondamentaux.

Le premier est le principe de proportionnalité : la valeur est proportionnelle à la quantité de travail mesurée par le temps nécessaire à produire la marchandise.

Ce principe est chez Marx exclusif. Il n'admet pas comme Ricardo que les choses utiles «tirent leur valeur échangeable de deux sources, de leur rareté et de la quantité de travail nécessaire pour les acquérir». Acquérir a ici le sens de produire. (.Principes de l'économie politique et de l'impôt, p. 14 - Calmann-Lévy, 1970). La première source prendra de l'importance plus tard, à l'époque des monopoles où la rareté est créée volontairement pour maintenir des prix élevés. Mais en 1817, Ricardo lui-même la considère négligeable. Il ne s'intéresse qu'aux «marchandises dont la quantité peut s'accroître par l'industrie de l'homme, dont la production est encouragée par une concurrence libre de toute entrave» (p. 14). Marx est bien du même avis et il juge inutile de parler de la rareté. De même, il éliminera la loi de l'offre et de la demande où la rareté et l'abondance relatives jouent un rôle.

Le deuxième principe est le principe d'équivalence. Il consiste à admettre que les valeurs échangées sont égales. Cette idée est très ancienne et nous aurons l'occasion d'en reparler. Elle est largement acceptée par les économistes, surtout ceux qui commencent leur cours par l'analyse du troc primitif. Nous verrons dans la deuxième partie, que le principe d'équivalence est inutile parce qu'il ne correspond plus aux caractéristiques des échanges économiques actuels dans les pays développés, bien que le troc soit encore parfois employé dans les échanges internationaux.

Pour l'instant, remarquons simplement que, dans un sens très banal, on dit que deux marchandises sont de valeurs égales lorsqu'elles ont le même prix. Marx a une position exactement inverse : elles ont le même prix parce qu'elles sont de valeurs égales. Il pousse même l'idée d'équivalence très loin. Il dira, par exemple, «Puisque dans notre hypothèse les marchandises s'achètent et se vendent à leur valeur, il ne s'agit dans ces démarches que de la conversion de la même valeur d'une forme dans l'autre, de la forme marchandise à la forme argent et de la forme argent à la forme marchandise - Il ne s'agit que d'un changement d'état» (LU, 1.1, p. 119).

Le lecteur non initié à l'économie observera peut être que Marx ne nous renseigne pas sur la nature de la valeur. Il nous dit que du temps de travail s'est accumulé dans la marchandise, mais le temps ne s'accumule pas. Pour ce qui est des «cristaux d'une substance sociale commune», aucun marxiste, aucun matérialiste, ne peut prendre cette expression au pied de la lettre. Il s'agit d'une image. Le lecteur comprend simplement que plus le temps nécessaire à produire une marchandise est long, plus elle a de valeur. Au lieu de nous dire ce qu'est la valeur, Marx nous explique la cause de ses variations : le principe de proportionnalité. Sur la nature de la substance contenue dans la marchandise, substance qui ne fait que changer d'état au cours d'échanges économiques successifs, le lecteur ne peut que passer outre.

Les principales contradictions de la théorie proposée par Marx proviennent de l'incompatibilité entre les deux principes, entre l'équivalence et la proportionnalité. En effet, leur association a pour corollaire que les valeurs échangées nécessitent le même temps de travail pour être produites. Marx se trouve continuellement aux prises avec les difficultés qui naissent de cette conséquence logique.

Continuons l'analyse de ces extraits des premières pages du Capital en se plaçant cette fois-ci du point de vue de l'économiste.

Chapitre 2 : Elimination de la Valeur d'usage

Bien des économistes n'ont pas dû prolonger leur lecture du Capital au-delà des quatre premières pages. Il n'est pas nécessaire d'être un bourgeois pour sursauter.

Comment lire sans réagir : « il est évident que l'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange », alors que le contraire est évident. Lorsqu'on achète un objet, une chemise, par exemple, on examine sa qualité, sa solidité, sa coupe, ses coloris, etc. Il est vrai que la pression publicitaire parvient à faire acheter n'importe quoi, même les choses les plus inutiles. Mais c'est que l'expression valeur d'usage est plutôt désuète en ce qui concerne les biens de consommation et parfois les investissements. On emploie une expression meilleure en parlant de valeur subjective.

Comment peut-on penser que l'échange est caractérisé par la disparition de la valeur subjective ? Comment peut-on, d'une pichenette, mettre de côté l'utilité de ce que l'on achète alors que, quelques lignes plus haut, cette utilité est reconnue la « matière de la richesse », le « soutien matériel de la valeur d'échange » ?

La contradiction devient évidente dans des passages où Marx lui-même réintroduit la valeur d'usage dans le rapport d'échange, par exemple celui-ci :

« Bien que marchandise et argent soient tous deux des unités de la valeur d'échange et de la valeur d'usage, nous avons déjà vu comment, dans l'achat et la vente ces deux unités se répartissent aux deux pôles extrêmes, la marchandise (vendeur) représentant la valeur d'usage et l'argent (acheteur) traduisant la valeur d'échange. L'une des conditions de la vente est que la marchandise possède une valeur d'usage, qu'elle satisfasse donc un besoin social. L'autre condition est que la quantité de travail contenue dans la marchandise représente bien du travail socialement nécessaire et que, par conséquent, la valeur individuelle de la marchandise (soit son prix de vente, ce qui dans le cas présent est la même chose) coïncide avec sa valeur sociale » (L. III, t.1, p. 197).

Non seulement la valeur d'usage devient évidente mais Marx se trouve tout à coup en accord avec la théorie marginaliste : la valeur économique et la valeur d'usage se mesurent avec les mêmes francs. L'argent est une unité de la valeur d'usage.

Marx ne voit pas la contradiction parce qu'il emploie la dialectique. Il décompose l'acte le plus simple en une succession de moments contradictoires, un peu comme l'histoire d'Achille qui ne rattrape jamais la tortue.

C'est un jeu purement formel dans lequel les échangeurs ne doivent avoir aucune mémoire. Le marchand qui présente un manteau à son client pose devant lui une valeur d'usage avec toutes ses qualités : laine, coton, épaisseur, couleur élégance, etc. Mais au moment où il propose l'échange contre de l'argent, il passe à la négation de l'affirmation, le manteau est alors posé comme une marchandise abstraite, contenant du travail humain abstrait. Il ne s'intéresse plus à la valeur d'usage du manteau puisqu'il accepte de s'en débarrasser. Par contre, il s'intéresse à la valeur d'usage de l'argent contenu dans la poche de son client etc.

Les philosophes se laissent impressionner par ces tours de passe-passe. Il est certain que Marx croit à ce qu'il écrit, mais il est tout aussi certain qu'il manipule ici une dialectique artificielle.

Tous ceux qui connaissent l'importance prise par les théories marginalistes dans l'économie contemporaine, même s'ils sont en complet désaccord avec elles, ne peuvent accepter que l'on balaye en une phrase la valeur subjective.

Le marginalisme correspond à la phase monopolistique et décadente du capitalisme comme l'école classique correspondait à la phase ascendante et libérale. Les ententes formelles ou tacites, les positions dominantes sur un marché, laissent une plus grande liberté pour la fixation des prix. Mais à quel niveau les fixer ? Quel est le point optimum ? Un des éléments

de la réponse se trouve dans l'analyse des valeurs subjectives des clients et des clientes. Il sera ensuite possible de les manipuler, d'injecter une idéologie qui excite la demande, fasse prendre des vessies pour des lanternes et un superbe emballage à peu près vide pour un produit de première nécessité. Les services commerciaux des grandes entreprises, les bureaux d'études spécialisés, sont passés maîtres dans l'emploi de ces techniques qui reposent sur l'existence d'une valeur subjective.

Il ne sera pas discuté ici des inepties et de l'idéologie conservatrice, voire préfasciste avec Paréto, véhiculées par le marginalisme. Les quelques remarques précédentes n'ont d'autre but que d'attirer l'attention sur l'impossibilité de passer sous silence le rôle de la valeur subjective, plus précisément idéologique, dans les échanges économiques !

Plusieurs raisons expliquent cette mise à l'écart de la valeur d'usage. Tout d'abord, Marx vit à une époque d'économie concurrentielle. Les entreprises capitalistes présentes sur chaque marché sont nombreuses. Il est rare que l'une d'entre elles ait une position dominante au point que la fixation du prix soit un problème. Le prix est fixé par le marché et l'entreprise ne peut que l'accepter.

La deuxième raison, plus importante, est que Marx ne s'intéresse pas à la consommation. Il ne fait la théorie que de la production et de ce qu'il appelle la circulation, c'est à dire le commerce. On le lui a reproché car sa construction manque de symétrie. Mais ces reproches sont surtout le fait d'économistes du XXème siècle ou de la fin du XIXème.

A son époque, la consommation, en dehors des produits considérés comme de luxe et destinés aux privilégiés, ce sont les moyens de subsistance qui maintiennent les ouvriers en vie. C'est le pain, quelques légumes, un peu de linge pour ne pas avoir le cul nu comme les canuts, un toit pas trop percé pour éviter la pluie et la neige. C'est l'époque de Malthus. L'idée générale est qu'il existe une régulation naturelle qu'il ne faut pas déranger dans son mouvement d'oscillation. Si les salaires s'élèvent au-dessus de leur prix naturel, les ouvriers, en bonne santé, se multiplient exagérément. Il n'y a plus assez d'emplois disponibles, c'est le chômage et la chute des salaires à un niveau trop bas. Les ouvriers et leurs enfants meurent en trop grand nombre, la main-d'œuvre devient insuffisante et les salaires remontent. «Le prix naturel du travail est celui qui fournit aux ouvriers les moyens de subsister et de perpétuer leur espèce, sans accroissement ni diminution» (Ricardo, ouv. cité, p. 67). Il n'est peut-être pas inutile de préciser que Ricardo était banquier et n'appartenait pas à l'espèce en question.

Marx a protesté contre cette théorie mais il a néanmoins de la consommation une vision d'une grande simplicité. Il imagine, par exemple, que dans la société communiste l'argent disparaîtra : «Supposons qu'au lieu d'être capitaliste la société soit communiste : tout d'abord le capital-argent disparaît, et avec lui les déguisements des transactions qui s'imposent grâce à lui» (L. II, t. 1, p. 292). Il ajoute plus loin : «Le capital-argent disparaît en production socialisée... les producteurs pourront, si l'on veut, recevoir des bons en échange desquels ils prélèveront sur les dépôts sociaux de consommation une quantité correspondant à leur temps de travail. Les bons ne sont pas de l'argent. Ils ne circulent pas» (L. II, t. 2, p. 14).

On comprend mieux maintenant que Marx fasse, par moments, abstraction de la valeur d'usage. Il suffit d'ailleurs de penser aux pays en voie de développement pour replacer les «courbes d'indifférence» et les «collines d'ophélimité» des marginalistes dans leur contexte économique particulier. Et c'est bien un écho de la pensée de Marx que l'on retrouve dans le peuple chinois habillé de la même toile bleue.

A ces raisons qui sont le reflet d'une époque, il faut peut-être en ajouter une autre plus profonde, d'ordre théorique. Dans ces premiers chapitres du Capital, Marx a un but : préparer l'exposé de la théorie de la plus-value. Nous verrons plus loin que la démonstration nécessite

l'abstraction de la valeur d'usage d'une marchandise particulière : la force de travail. Si le prix de toute marchandise est indépendant de son utilité cette démonstration sera facilitée.

Chapitre 3 : Isolement des marchandises

Nous n'avons pas terminé l'analyse des quatre premières pages du Capital. Elles développent, en effet, un procédé de raisonnement qui nécessite, sinon une justification, du moins une explication.

En simplifiant, ce raisonnement est le suivant :

- a) La richesse est une somme de marchandises.
- b) Quelle est la propriété quantitative commune à toutes les marchandises ? Etre des produits du travail.
- c) Conclusion : la valeur économique est du temps de travail.

Il est clair qu'en isolant les marchandises parmi l'ensemble des valeurs économiques, en passant sous silence toutes les autres catégories de valeurs, Marx peut, sans surprise, découvrir que la valeur en général est un produit du travail.

La richesse d'une société ou de particuliers n'est pas composée seulement d'une accumulation de marchandises. Billets de banque, comptes de chèques, portefeuilles d'actions et d'obligations, droits de propriété sur des terrains ou des immeubles, créances sur l'étranger, services médicaux ou d'enseignement, etc., constituent également des formes élémentaires de la richesse. Par exemple, Marx écrit : «Le crédit qui est lui aussi une forme sociale de la richesse...» (L.III, t. 2, p. 233).

Nous constatons que Marx ne commence pas son exposé par la théorie des valeurs économiques en général mais par la théorie de la valeur des marchandises. Il a parfaitement le droit de choisir le point de départ qui lui convient le mieux mais, étant donné l'absence d'explication, ce choix paraît un peu trop commode pour sa démonstration. Comment la théorie édifiée à propos des marchandises peut-elle convenir aux autres catégories de valeurs économiques ?

En dehors des services qui posent des problèmes que nous verrons plus loin, Marx ne voit pas de difficulté sur ce point car il distingue deux autres catégories de valeurs ; les valeurs symboliques et les valeurs fictives.

Les valeurs symboliques sont représentées par le papier-monnaie et le compte-chèques. Elles symbolisent le temps de travail nécessaire à produire l'or qu'elles ont remplacé dans la circulation monétaire. Le billet de banque est le symbole d'une marchandise : l'or. C'est une marchandise symbolique. Nous y reviendrons à propos de la monnaie. Les valeurs fictives sont celles qui ont un prix mais qui, nous dit Marx, n'ont pas de valeur. Elles ont la forme marchandise mais ne contiennent pas de valeur. Ce sont en quelque sorte des marchandises vides, «La forme prix n'admet pas seulement la possibilité d'une divergence quantitative entre le prix et la grandeur de valeur, c'est-à-dire entre cette dernière et sa propre expression monnaie, mais encore elle peut cacher une contradiction absolue, de sorte que le prix cesse, tout-à-fait d'exprimer de la valeur, quoique l'argent ne soit que la forme valeur des marchandises. Des choses qui, par elles-mêmes, ne sont point des marchandises, telles que, par exemple, l'honneur, la conscience, etc., peuvent devenir vénales et acquérir ainsi par le prix qu'on leur donne la forme marchandise. Une chose peut donc avoir un prix formellement sans avoir une valeur. Le prix devient ici une expression imaginaire comme certaines grandeurs en mathématiques» (L.1, t.1, p. 112).

Marx justifie son raisonnement, d'une part en généralisant la signification du mot marchandise, tout ce qui est acheté est marchandise ; d'autre part en déclarant que les autres catégories de valeurs sont de fausses valeurs ou des valeurs symboliquement vraies. Dans l'échange d'un billet de banque contre une action de société anonyme, est échangée une marchandise symbolique contre une marchandise vide.

On peut admettre à des fins de calculs que la contradiction entre les deux principes est surmontée de la manière suivante : le principe de proportionnalité est conservé - il n'y a pas de valeur s'il n'y a pas de temps de travail - mais l'équivalence est formelle ou symbolique.

Il faut cependant remarquer que la cohérence n'est admissible que si l'on peut expliquer pourquoi une valeur économique est fictive. On ne peut accepter qu'elle soit fictive tout simplement parce qu'elle ne colle pas avec la théorie proposée.

Dans le passage ci-dessus les valeurs fictives sont représentées par l'honneur et la conscience d'un homme corrompu. Nous voyons très nettement que la qualification de fictif repose sur un argument idéologique. C'est un jugement moral qui décide ce qui est valeur et non-valeur.

En ce qui concerne les actions de société et les obligations, «cette espèce de richesse financière imaginaire», une argumentation théorique est utilisée. Le possesseur d'actions ou d'obligations a bien donné de l'argent pour les acquérir mais cet argent a été dépensé. Traitant des emprunts d'Etat, il écrit : «Or, dans tous ces cas, le capital qui, aux yeux des gens, produit un Rejeton (intérêt), ici le versement de l'Etat, demeure un capital fictif, illusoire. Non seulement parce que la somme prêtée à l'Etat n'existe plus du tout, mais encore parce que jamais elle n'avait été destinée à être dépensée en tant que capital, à être investie, et que c'est seulement son investissement en tant que capital qui aurait pu faire d'elle une valeur susceptible de se conserver par elle-même» (L. III, t.1, p. 127).

Ainsi, quand l'argent emprunté par l'Etat a servi à des dépenses de fonctionnement, à des consommations des services administratifs, le titre d'emprunt n'est qu'une valeur fictive. Mais contrairement à ce que semble suggérer ce passage, si le titre sert à acheter des investissements il n'en est pas moins une richesse imaginaire car un autre critère intervient.

Marx écrit à propos des actions : «Même lorsque la créance le titre ne représente pas, comme c'est le cas pour la dette publique, un capital purement illusoire, la valeur-capital de ce titre est purement illusoire. Nous avons vu précédemment que le crédit donne naissance à du Capital associé. Les titres tiennent lieu de titres de propriété représentant du capital. Les actions de sociétés de chemins de fer, de charbonnages, de compagnies de navigation, représentent un capital réel : celui qui a été investi et qui fonctionne dans ces entreprises, ou encore la somme d'argent avancée par les actionnaires pour être dépensée comme capital dans ces entreprises. Notons en passant qu'il n'est nullement exclu qu'elles représentent une simple escroquerie. Quoi qu'il en soit, ce capital n'existe pas deux fois, une fois comme valeur-capital des titres de propriété, des actions, la seconde en tant que capital investi réellement ou à investir dans ces entreprises. Il n'existe que sous cette dernière forme, et l'action n'est qu'un titre de propriété ouvrant droit, au prorata de la participation, à la plus-value que ce capital va permettre de réaliser» (L. III, t.2, p. 129).

Il est assez curieux que pour déterminer le caractère illusoire d'une valeur il soit nécessaire d'examiner l'usage qui est fait de l'argent reçu en échange. Ce n'était pas le cas pour les vraies valeurs. Le kg. de sucre que j'achète est une marchandise contenant une valeur même si l'épicier utilise l'argent reçu en échange pour aller jouer le tiercé.

L'argument plus sérieux est que le capital ne peut exister deux fois. Tous les économistes sont d'accord sur ce point mais, s'ils ne sont pas marxistes, leurs conclusions sont opposées. Le titre de propriété d'une usine est bien un morceau de papier mais il a une valeur économique parce que c'est lui qu'il faut acheter pour posséder l'usine, tandis que l'usine elle-

même a une valeur d'usage comme moyen de production, valeur qui dépend de la qualité des machines, du produit fabriqué, de la qualité du personnel employé, des résultats comptables, etc. Effectivement le capital n'existe pas deux fois. Il n'existe qu'une fois : la valeur économique c'est le titre.

Habituellement deux valeurs sont distinguées dans toute transaction : la valeur d'usage que nous attribuons aux choses selon notre appréciation de leur utilité, valeur qui disparaît immédiatement s'il y a consommation ou qui a une certaine durée s'il s'agit d'un investissement, et la valeur économique qui est la valeur d'échange, la valeur objective, le prix payé, l'échange d'un droit de possession contre de l'argent.

Marx introduit une troisième valeur dont la conception lui est tout-à-fait particulière. Cette valeur n'est pas un fait d'observation. Elle est contenue dans la marchandise d'une manière invisible et insaisissable, «la valeur du fer, de la toile, du froment, etc., réside dans ces choses mêmes, quoique invisiblement» (L.1,1.1, p. 105).

Alors que les Classiques, tout en distinguant la valeur du prix, la définissent comme la moyenne des prix observés sur le marché, Marx coupe cette liaison entre valeur et prix et conçoit la possibilité d'une contradiction absolue entre les deux, au point qu'une chose qui a un prix puisse ne pas avoir de valeur et être ce qu'il appelle une valeur fictive.

Marx est obligé de réaliser cette coupure entre valeur et prix parce qu'il veut rester cohérent avec le principe d'une valeur dans laquelle est «fixée» une quantité de travail. La cohérence exige que la valeur se trouve dans les moyens de production et non dans le titre qui n'est qu'un morceau de papier. Dans ces conditions, la valeur de Marx ne coïncide plus avec la valeur économique du droit de propriété mais avec la valeur d'usage du moyen de production.

Il est incontestable que la cohérence est respectée. Mais cette solution serait sans doute difficilement acceptée sans le secours d'un critère idéologique. Conclure que le droit de propriété des moyens de production est une valeur fictive, imaginaire, peut ne pas choquer les partisans de sa suppression. Cette conclusion peut même leur faire plaisir. Cependant, il s'agit de ne pas confondre une opinion politique avec l'observation des faits.

Il me semble que la solution correcte est de revenir à une conception banale. La seule valeur économique est le prix. L'action de société anonyme possède alors une valeur économique ce qui paraît difficilement contestable. Et si Marx parle de valeur «fictive» c'est que la valeur économique est déterminée par un rapport de forces. Le fait que la propriété privée des moyens de production puisse disparaître avec des modalités différentes selon les pays, prouve tout simplement que sa valeur économique dépend des forces en présence, de leur idéologie, et non qu'elle n'existe pas. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les cours de la Bourse dans une période de poussée des forces populaires pour s'en convaincre. Si une preuve supplémentaire était nécessaire, nous la trouverions dans ces droits sociaux qui, eux aussi, ne sont que des feuilles de papier mais dont la valeur économique représentait en 1975 près de 300 milliards de F. ce qui montre toute l'importance des luttes de la classe ouvrière.

Chapitre 4 : Le temps socialement nécessaire

La valeur est donc proportionnelle à la quantité de travail et cette quantité a pour mesure la durée du travail. Ces deux propositions ne sont évidemment pas acceptables.

Tout d'abord la quantité de travail fournie par un tracteur ne dépend pas seulement du temps pendant lequel il tourne mais également de sa puissance. La quantité de travail fournie par deux peintres du bâtiment dépend de la durée de leur travail mais aussi de la vitesse avec laquelle ils peignent. Ensuite, si la valeur d'une marchandise, par exemple le mètre carré couvert de peinture, dépend uniquement de la durée du travail, le mètre carré du peintre paresseux ou maladroit aura plus de valeur que celui du peintre habile et rapide. Voici la réponse de Marx :

«On pourrait s'imaginer que si la valeur d'une marchandise est déterminée par le quantum de travail dépensé pendant sa production plus un homme est paresseux ou inhabile, plus sa marchandise a de valeur, parce qu'il emploie plus de temps à sa fabrication. Mais le travail qui forme la substance de la valeur des marchandises est du travail égal et indistinct, une dépense de la même force. La force de travail de la société tout entière, laquelle se manifeste dans l'ensemble des valeurs, ne compte par conséquent que comme force unique, bien qu'elle se compose de forces individuelles innombrables. Chaque force de travail individuelle est égale à toute autre, en tant qu'elle possède le caractère d'une force sociale moyenne et fonctionne comme telle ; c'est-à-dire n'emploie dans la production d'une marchandise que le temps nécessaire en moyenne ou le temps de travail nécessaire socialement.

«Le temps socialement nécessaire à la production des marchandises est celui qu'exige tout travail, exécuté avec le degré moyen d'habileté et d'intensité et dans des conditions qui, par rapport au milieu social donné, sont normales» (L,I, t1, p. 54,55).

Cette réponse est beaucoup plus habile qu'il ne paraît à première vue. Car, nous allons le vérifier bientôt, Marx pense que le produit du travail effectué lentement a plus de valeur. Mais dans ces premières pages du Capital il ne veut pas heurter le lecteur en lui proposant une conception trop abstraite de la valeur. Il ne veut pas lui enseigner «la science avant la science». Bien des commentateurs de Marx sont tombés dans ce piège et enseignent que la valeur d'une marchandise est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire.

Dans sa réponse, Marx se met à la place du lecteur pour qui l'idée que le temps de travail du paresseux a la même valeur que celui du courageux est absurde et non conforme à la réalité. Absurde parce que ce ne serait pas «juste», pas «normal». C'est l'intervention du point de vue idéologique, de la valeur subjective. Irréaliste parce que l'intérêt économique du patron est de mettre en concurrence les deux peintres et de choisir le moins coûteux, laissant l'autre au chômage.

Il faut remarquer que Marx justifie sa réponse par une dialectique formelle : le travail concret avec toutes ses qualités, ses particularités, son degré d'habileté et d'intensité est transformé en son contraire : le travail abstrait «égal et indistinct». C'est une parcelle de «la force de travail de la société tout entière», d'une «force unique».

Si nous allons plus au fond de ce raisonnement nous voyons qu'il sert à résoudre une nouvelle contradiction entre les deux principes, entre l'équivalence et la proportionnalité. Si le temps de travail du peintre paresseux a la même valeur que celui du peintre activiste, l'équivalence ne sera plus respectée dans la comparaison de deux marchandises identiques, ici le mètre carré couvert de peinture par chacun des peintres. La solution est de supprimer l'équivalence dans les cas individuels. Marx utilise une méthode simple : le recours à la moyenne. Il suffit de ramener à une moyenne les différentes quantités de travail effectuées en une heure pour que non seulement la quantité de travail mais également la valeur de la marchandise soit proportionnelle au temps de travail.

La première remarque sur cette solution est qu'elle engendre une illusion. Nous croyons définir la valeur d'une marchandise particulière mais en réalité nous définissons la valeur de l'ensemble des marchandises pour lesquelles la moyenne est faite. Nous ne connaissons plus la valeur d'une marchandise d'après la durée de son exécution car nous avons effacé les différences de vitesse et de qualité par rapport à la moyenne. Si 50 mètres carrés ont été couverts, la valeur de la marchandise - peinture du bâtiment - est proportionnelle à 5 heures

parce que la vitesse moyenne des peintres est de 10 mètres carrés à l'heure. La vitesse réelle n'entre pas en ligne de compte, elle peut être de 8 ou de 12.

Nous ne savons plus quelle est la valeur d'une marchandise, nous ne savons mesurer que la valeur de l'ensemble des marchandises qui sert à définir le temps socialement nécessaire. La contradiction a été résolue en remontant le principe d'équivalence à un niveau plus général et en le supprimant dans les cas individuels.

C'est ici que se présente une ambiguïté et ce sera la deuxième remarque. A quel niveau de généralité le principe d'équivalence est-il conservé ?

La lecture du passage qui vient d'être cité semble indiquer qu'il s'agit du niveau le plus élevé possible : «la force de travail de la société tout entière... qui se manifeste comme une force unique». Si le temps socialement nécessaire est celui qui est «exécuté avec le degré moyen d'habileté et d'intensité» il s'agit d'une moyenne dans la société entière.

Cette interprétation paraît inexacte car un peu plus loin nous trouvons la phrase suivante : «Chaque marchandise particulière compte en général comme un exemplaire moyen de son espèce» (L.I, t1, p. 55). La moyenne doit donc être calculée pour l'ensemble des marchandises de même espèce. Le principe d'équivalence n'est conservé que pour des comparaisons entre marchandises d'espèces différentes.

Cependant dans un autre passage, dans le tome 2 du livre 1er, tout est remis en question : «Si la productivité augmente, le travail rend dans le même temps plus de produits, mais non plus de valeur. Si son intensité croît, il rend dans le même temps non seulement plus de produits, mais aussi plus de valeur, parce que l'excédent de produits provient alors d'un excédent de travail. Sa durée et sa productivité étant données, le travail se réalise donc en d'autant plus de valeur que son degré d'intensité dépasse celui de la moyenne sociale» (L.I, t.2, p. 196). Ce n'est plus seulement la durée qui permet de mesurer la quantité de travail c'est aussi son intensité. On peut se demander si Marx a bien compris toute la portée de ce changement.

Si nous tenons compte seulement de l'intensité variable du travail dans les différentes entreprises qui produisent des marchandises de même espèce, nous avons une définition du temps socialement nécessaire qui ne permet pas de maintenir le principe d'équivalence pour des comparaisons entre marchandises d'espèces différentes. L'intensité du travail n'est pas la même dans les différentes activités qui concourent à la production nationale. Marx l'indique clairement : «Si le travail atteignait simultanément dans toutes les industries d'un pays le même degré supérieur d'intensité, cela deviendrait désormais le degré d'intensité ordinaire du travail national et cesserait d'entrer en ligne de compte» (L.I, t.2, p. 196,197). Tant que le même degré d'intensité n'est pas réalisé dans toutes les branches industrielles il faut donc en tenir compte.

Si l'on veut conserver à la fois l'équivalence et la proportionnalité au temps pour des comparaisons entre marchandises d'espèces différentes, il faut connaître l'intensité moyenne du travail pour l'ensemble de la France et affecter le temps socialement nécessaire à la production des marchandises de même espèce d'un coefficient d'intensité par rapport à la moyenne nationale, coefficient variable selon les espèces.

Nous avons ainsi une nouvelle définition de la valeur qui relie la force de travail de la «société tout entière» à celle qui produit les marchandises d'une «même espèce». L'amélioration va même un peu plus loin puisque le principe d'équivalence reprend une certaine validité au niveau des cas individuels dans la mesure où l'on tient compte de la vitesse d'exécution.

Mais cette amélioration est toute théorique. Marx n'a jamais expliqué comment mesurer l'intensité et il serait bien en peine de le faire car c'est impossible. Comment comparer cette

intensité lorsque les travaux sont d'une nature très différente, l'un exigeant une tension nerveuse soutenue, l'autre un effort musculaire, par exemple ?

Une solution pourrait être recherchée dans l'évaluation de la force de travail nécessaire pour assurer un travail intensif. Marx nous dit en effet : «Toute variation dans la grandeur, extensive ou intensive, du travail affecte au contraire la valeur de la force ouvrière dès qu'elle en accélère l'usure» (LJ, t.2, p. 196).

Faut-il comparer la consommation de l'ouvrier intensif à celle de l'ouvrier moyen pour trouver le coefficient d'intensité relative ? Le terrassier qui fournit un effort supplémentaire consomme davantage de pain et de calories. La ration alimentaire varie effectivement selon le travail effectué et des tables, établies expérimentalement par des spécialistes, permettent de la calculer pour l'homme comme pour le bœuf de labour et le cheval de trait. Mais l'intensité du travail n'est pas seulement une question de calories, du moins pour l'homme. Existe-t-il une relation entre le travail plus ou moins intensif des différentes professions et l'importance de la consommation ? C'est extrêmement douteux. On peut même soutenir une opinion contraire. Le travailleur le plus usé, le plus fatigué, est celui qui consomme le moins parce qu'il est le plus mal payé.

Marx est très prudent sur ce point. L'intensité «affecte» la valeur de la force de travail. On ne peut être plus vague.

Nous pourrions conclure ce chapitre en constatant que Marx entretient une illusion. Il présente son exposé comme une théorie de la valeur d'une marchandise. Au mieux il s'agit de la valeur d'un ensemble de marchandises de même «espèce» et, en fait, pour des motifs d'ordre pratique, l'impossibilité de mesurer l'intensité du travail, c'est au niveau le plus général, celui de la valeur de l'ensemble de toutes les marchandises que sa théorie peut fonctionner.

Il y a cependant une correction à apporter à cette conclusion. En effet, dans la dernière partie du Capital, Marx fera remonter le principe d'équivalence au niveau global quand il étudiera la formation du taux moyen de profit et en déduira que les marchandises ne sont pas vendues à leur valeur. Marx est alors complètement libéré du principe d'équivalence pour l'étude des marchandises particulières, Il n'hésite donc plus à présenter une autre interprétation qui contredit celle que nous venons de voir en disant qu'une marchandise produite lentement a plus de valeur que celle produite rapidement. Elle se vend simplement moins cher que sa valeur, elle se vend selon le temps nécessaire en moyenne.

«En outre, il faut toujours distinguer de la valeur individuelle des marchandises isolées produites par les différents producteurs, une valeur de marché dont il sera question plus loin. Pour certaines de ces marchandises, la valeur individuelle se trouvera au-dessous de la valeur de marché (c'est-à-dire que leur production nécessite un temps de travail plus court que ne l'exprime la valeur de marché) ; pour d'autres, elle se trouvera au-dessus. Il faut considérer la valeur du marché, d'une part comme la valeur moyenne des marchandises produites dans une sphère, d'autre part comme la valeur individuelle des marchandises produites aux conditions moyennes de la sphère et qui constituent la grande masse de ses produits» (L. III, t.1, p. 194).

Le livre III publié par Engels est, faut-il le rappeler, constitué des notes que Marx avait préparées. Il est probable que dans la rédaction définitive, la confusion au sujet du calcul des moyennes dont ce passage ne donne qu'un petit exemple, aurait disparu. Mais je ne pense pas que Marx aurait modifié cette interprétation de la valeur individuelle d'une marchandise. Elle correspond trop à l'idée abstraite qu'il se fait de la valeur en ne conservant que le principe de proportionnalité.

Chapitre 5 : Réduction du travail complexe au travail simple

Le travail complexe est ce que nous appelons le travail qualifié. Le travail qualifié, celui d'un P3 par exemple, est mieux payé que celui d'un manoeuvre et par conséquent la marchandise fabriquée dans une entreprise où la main-d'œuvre qualifiée est plus importante que dans une autre a, pour une même durée du travail, une valeur supérieure.

C'est le même problème que celui du travail intensif : une contradiction entre la proportionnalité de la valeur au temps de travail et l'équivalence de travaux de durées égales. Il est résolu de la même manière : par l'emploi d'un coefficient de complexité. «Le travail complexe (skilled, labour, travail qualifié) n'est qu'une puissance de travail simple, ou plutôt n'est que le travail simple multiplié, de sorte qu'une quantité donnée de travail complexe correspond à une quantité plus grande de travail simple» (L.I, t1, p59)

Ici aussi la question est de savoir comment calculer pratiquement ce coefficient de multiplication. Contrairement au coefficient d'intensité, Marx laisse supposer dans la suite du texte qu'il existe une relation profonde, un coefficient caché qui permettrait de passer du travail simple au travail complexe : «les proportions diverses suivant lesquelles différentes espèces de travail sont réduites au travail simple comme à leur unité de mesure, s'établissent dans la société à l'insu des producteurs et leur paraissent des conventions traditionnelles» (L.I, t.1, p. 59,60).

Cette relation profonde qui agit à notre insu est la suivante : «D'autre part, pour modifier la nature humaine de manière à lui faire acquérir aptitude, précision et célérité dans un genre de travail déterminé, c'est-à-dire pour en faire une force de travail développée dans un sens spécial, il faut une certaine éducation qui coûte elle-même une somme plus ou moins grande d'équivalents en marchandises. Cette somme varie selon le caractère plus ou moins complexe de la force de travail. Les frais d'éducation très minimes d'ailleurs pour la force de travail simple, rentrent dans le total des marchandises nécessaires à sa production.» (L.I, t1, p. 174,175).

La relation est donc simple. De même que le travail intensif «affecte» la valeur de la force de travail, le travail complexe exige des frais d'éducation supplémentaires et augmente la valeur de cette force. Certains commentateurs, en ont conclu qu'il suffisait de calculer ces frais d'éducation pour évaluer la valeur du travail complexe. Mais en réalité il s'agit, comme pour le travail intensif, d'une notion beaucoup plus confuse que complexe.

Tout d'abord il faut remarquer que Marx ne donne aucun calcul à l'appui de son opinion qui reste toute théorique. Il ne précise pas ce qu'il entend par «frais d'éducation». Si l'on envisage qu'il s'agit des trois mois de stage dans un centre de formation professionnelle qui transforment un homme ou une femme sans qualification en personnel spécialisé, ajusteur ou dactylo, il n'y a évidemment aucun rapport entre le coût de cette formation et la différence de salaire dont, pendant 20 ou 30 ans, bénéficiera celui qui l'a reçue. Le même calcul pour un ingénieur donnerait un résultat encore plus discordant.

Dans la réalité, la qualification est un mélange d'études spécialisées et de formation pratique «sur le tas». Le coût de cette acquisition d'un métier au cours du travail quotidien est impossible à estimer. On peut même se demander s'il s'agit d'un coût et si, au contraire, ce n'est pas l'apprenti qui est exploité, son salaire suivant avec retard la progression de sa qualification.

Enfin si l'on se réfère à la manière dont Marx définit, d'une manière générale, la valeur de la force de travail, le problème devient beaucoup plus compliqué. Le terme de «force» utilisé par Marx peut laisser croire qu'il a du travail une vision simpliste qui justifierait éventuellement

la mesure en calories de l'intensité du travail. Ce n'est pas du tout le cas. La force de travail est une notion ouverte à beaucoup d'interprétations. Il en donne la définition suivante : « Sous ce nom il faut comprendre l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles » (L.I, t1, p. 170).

Marx parle souvent des moyens de substance nécessaires à la conservation de cette force de travail ce qui pourrait le ranger, sur ce point, parmi les Classiques pour qui il s'agissait d'un minimum vital, point d'équilibre de la population ouvrière. Il n'en est rien. Marx pense que ces besoins sont déterminés par l'histoire, ils dépendent « en grande partie du degré de civilisation atteint ». Il écrit : « La force de travail renferme donc, au point de vue de la valeur, un élément moral et historique » (L.I, t1, p. 174).

La notion de travail complexe est beaucoup plus subtile que ne l'imaginent des vulgarisateurs pressés. Dans la valeur de la force de travail de l'ouvrier complexe il y a un élément moral et historique. L'éducation familiale aussi bien que sociale joue un rôle dans la formation professionnelle des ouvriers. Ce rôle est encore plus net pour les techniciens. Faut-il évaluer les frais d'éducation qui sont aussi des faits de civilisation ? Quand un jouet électrique ou un jeu de construction est offert à un enfant, est-ce des frais d'éducation ? Quand cet enfant aide son père ou son grand frère à bricoler un moteur, celui d'une voiture ou celui d'une moto, ne commence-t-il pas son apprentissage ?

Pour toutes ces raisons il est hors de question de chercher à calculer, à partir de frais particuliers de formation de la force de travail, un coefficient de complexité qui permettrait d'obtenir directement la valeur de l'heure de travail de l'ouvrier qualifié. C'est d'ailleurs l'opinion d'un économiste d'un pays socialiste : « La valeur ne peut être calculée à l'aide des prix et des salaires, et son calcul en temps de travail exige la réduction du travail complexe en travail simple ce qui est insoluble » (B. Mine : L'économie politique du socialisme. Maspéro 1974. p. 533).

Nous devons donc nous résigner. La complexité comme l'intensité ne sont pas mesurables. C'est uniquement au niveau global que l'on peut espérer maintenir la cohérence entre l'équivalence et la proportionnalité de la valeur au temps de travail. Comme c'est à ce niveau que va aboutir le développement de la théorie on peut se demander pour quelles raisons Marx s'est lancé dans ces exercices périlleux puisqu'en fait ils sont inutiles. Pour démontrer la théorie de la plus-value, Marx n'a besoin que de la valeur de la force de travail de toute la classe ouvrière et de la valeur de l'ensemble de toutes les marchandises produites. C'est ce que nous allons essayer de comprendre.

Chapitre 6 : Les facteurs de valorisation du temps de travail

Il arrive trop souvent en économie qu'un phénomène soit décrit à l'aide d'une équation dont les paramètres sont inconnus. C'est bien ce que nous propose Marx dans le premier livre du Capital. Pour comparer correctement la valeur de deux, marchandises il ne suffit pas de prendre en considération la simple durée en heures de travail qui a été nécessaire à les produire. Il faut en outre, multiplier ces temps par un coefficient de valorisation qui tienne compte de la complexité et de l'intensité.

Nous ne savons pas mesurer ces deux paramètres et il ne sera jamais possible de le faire. Mais les économistes ont beaucoup d'imagination et ils sont très habiles pour calculer ce qui est incalculable, par exemple, pour additionner des tables et des chaises et vous dire de combien le total a augmenté au cours de l'année. Un économiste abandonne rarement

son papier et son stylo devant l'impossibilité de connaître un chiffre. Il part toujours à la recherche d'une méthode qui lui donne la solution : ici comment calculer la valeur.

L'idée est que, si nous butons sur l'intensité et la complexité, il est peut-être possible de calculer directement le coefficient de valorisation qui résulte de la combinaison de ces deux facteurs. Deux méthodes sont en effet à envisager.

La première est suggérée par Smith et par Marx. Smith dit en effet :

«Il est souvent difficile de déterminer la proportion qui existe entre deux différentes quantités de travail. Le temps employé à exécuter deux différentes espèces d'ouvrages n'est pas toujours suffisant pour déterminer cette proportion. Il faut encore tenir compte des différents degrés de fatigue que l'ouvrier a endurée et de la dextérité qu'il a montrée... Mais il n'est point aisé de trouver une mesure exacte du degré de fatigue ou de dextérité. Il est vrai qu'en échangeant les différents produits des différentes sortes de travail les uns contre les autres, on en tient compte ordinairement jusqu'à un certain point. Cependant cela ne se règle pas par une mesure exacte, et n'est que le résultat du débat entre le vendeur qui exige et l'acheteur qui marchandise, et qui se décide d'après cette espèce d'égalité approximative, qui, quoique inexacte, suffit cependant dans les transactions ordinaires de la vie» (Richesse des Nations. L.I, chap. 5, p. 13 - Cité par Ricardo.p. 21-22).

S'il n'en voit pas l'impossibilité, Smith reconnaît au moins la difficulté de la mesure. Cependant ce passage suggère une solution approximative, inexacte, mais qui pourrait être suffisante : le recours à la comparaison des prix, des valeurs d'échange, qui s'établissent sur le marché.

Si la théorie classique de la valeur est exacte, la valeur est proportionnelle au temps de travail multiplié par un coefficient de valorisation. Pour les Classiques la valeur est connue ; c'est le prix d'équilibre du marché ou, encore, c'est la moyenne des prix. Nous pouvons également connaître le temps de travail. Il suffit de diviser la valeur par le temps pour avoir le coefficient.

Une remarque s'impose. Smith a une conception de la valeur qui lui permet de la connaître directement et pour lui le calcul est inutile. Ce n'est pas le cas pour Marx puisqu'il nous dira dans le troisième livre du Capital que les marchandises ne sont pas vendues à leur valeur. C'est pourquoi il est surprenant de le voir reprendre l'idée de Smith :

«D'un autre côté, quand il s'agit de production de valeur, le travail supérieur doit toujours être réduit à la moyenne du travail social, une journée de travail complexe, par exemple, à deux journées de travail simple. Si des économistes comme il faut se sont récriés contre cette «assertion arbitraire», n'est-ce pas le cas de dire, selon le proverbe allemand, que les arbres les empêchent de voir la forêt ! Ce qu'ils accusent d'être un artifice d'analyse, est tout bonnement un procédé qui se pratique tous les jours dans tous les coins du monde. Partout, les valeurs des marchandises les plus diverses sont indistinctement exprimées en monnaie, c'est-à-dire dans une certaine masse d'or ou d'argent. Par cela même, les différents genres de travail, représentés par ces valeurs, ont été réduits, dans des proportions différentes, à des sommes déterminées d'une seule et même espèce de travail ordinaire, le travail qui produit l'or ou l'argent (LJ. t.I, p. 198).

Il est connu que les travailleurs des mines d'or en Afrique du Sud sont classés en ouvriers supérieurs ou inférieurs selon qu'ils sont blancs ou noirs. Il ne s'agit donc pas d'une seule et même espèce de travail ordinaire. Mais là n'est pas l'essentiel.

L'essentiel est de voir que si les marchandises ne sont pas vendues à leur valeur, les proportions selon lesquelles elles s'échangent contre de l'or ne traduisent aucunement les quantités relatives de temps de travail ordinaire. Marx est tellement imprégné de la théorie classique que, par moment, il en oublie sa propre théorie et devient incohérent.

La méthode suggérée par Smith et Marx n'est donc pas possible. Ricardo nous en propose une autre qui, à première vue, est bien meilleure : utiliser directement les données du marché du travail.

«Cependant, quoique je considère le travail comme la source de toute valeur, et sa quantité relative comme la mesure qui règle presque exclusivement la valeur relative des marchandises, il ne faut pas croire que je n'aie pas fait attention aux différentes espèces de travail et à la difficulté de comparer celui d'une heure ou d'un jour consacré à un certain genre d'industrie, avec un travail de la même durée consacré à une autre production. La valeur qualitative de chaque espèce de travail est bientôt fixée sur le marché, et elle l'est avec assez de précision pour satisfaire aux nécessités de la pratique : elle dépend beaucoup de la dextérité comparative de l'ouvrier, et de l'activité avec laquelle il a travaillé. L'échelle comparative une fois établie, elle n'est sujette qu'à peu de variations. Si la journée d'un ouvrier en bijouterie vaut plus que celle d'un ouvrier ordinaire, cette proportion reconnue et déterminée depuis longtemps conserve sa place dans l'échelle des valeurs» (Principes, p. 21).

Si le calcul est effectué en partant de la hiérarchie des salaires qui s'établit sur le marché du travail, le coefficient que nous obtiendrons prendra en compte non seulement la dextérité, l'activité, la fatigue, l'intensité ou la complexité, mais tous les facteurs de valorisation du temps de travail.

La diversité des qualifications, des métiers, des industries, des services, est aujourd'hui considérable et de très nombreux facteurs modifient la valeur de l'heure de travail dans chaque profession. Par exemple, ce sont les risques de maladies professionnelles ou d'accidents, le travail de nuit ou les jours fériés, les heures supplémentaires, la responsabilité d'une machine coûteuse, l'ancienneté, les conditions de travail telles que les intempéries, l'éloignement du domicile, etc. Il faudrait des pages et des pages pour recenser tous les facteurs de valorisation du temps de travail qui font l'objet de discussions lors de la signature de conventions collectives, discussions qui aboutissent à la détermination d'une hiérarchie des salaires en fonction de rapports de forces sociales et idéologiques.

Il y a dans ce domaine toute une série de recherches contemporaines qui ont pour but de trouver des critères «objectifs» de la valeur du travail. Il s'agit de porter un jugement de valeur pour essayer de trouver la véritable valeur, le juste prix. Le jugement de valeur étant du domaine de l'idéologie, il est assuré que ces critères ne seront jamais objectifs et qu'ils ne feront que refléter un rapport de forces. Le prix du travail dépendra toujours des forces en présence dans la société. C'est parce que les O.S. se mettent en grève ou que, seuls, les immigrés acceptent le travail manuel, que l'on se préoccupe de modifier les catégories professionnelles servant de base aux calculs des salaires.

A première vue nous pourrions penser qu'il est souhaitable de ne pas se limiter à deux facteurs de valorisation : l'intensité et la complexité. Si nous commençons à prendre en considération un facteur il faut les prendre tous pour disposer d'un coefficient pertinent.

C'est ici qu'apparaît la raison pour laquelle Marx ne retient que deux facteurs particuliers. C'est que la plupart des autres sont indiscutablement relatifs au travail et non à la force de travail.

Un disciple de Ricardo pourrait tenir compte de tous les facteurs car le salaire est pour cet auteur le prix du travail effectué dans telle ou telle condition avec telle ou telle qualification. Le salaire est établi en fonction de la valeur d'usage de l'ouvrier. Plus utile, plus rapide, plus adroit, plus exposé au danger, il sera mieux payé. Ce qui n'empêche pas Ricardo de constater qu'avec sa paye, l'ouvrier achète des biens de consommation pour lui et sa famille. Il achète ces marchandises à leur valeur c'est-à-dire proportionnellement au temps de travail nécessaire à les produire. Pour Ricardo, c'est parce que l'ouvrier est mieux payé qu'il consomme davantage et que le temps de travail nécessaire à l'entretenir lui et sa famille augmente.

La théorie de la plus-value que nous verrons dans un chapitre ultérieur oblige Marx à choisir une position exactement inverse : c'est parce que le temps de travail nécessaire à entretenir l'ouvrier est plus important qu'il est mieux payé. Marx pose en effet le principe

que le salaire n'est pas le prix du travail mais celui de ce qu'il appelle la force ou la puissance de travail et qui est, plus exactement, une capacité ou un potentiel de travail. Le capitaliste achète à l'ouvrier sa capacité de travailler et il la paye bien entendu à sa valeur, c'est-à-dire, comme la valeur du travail de Ricardo, proportionnellement au temps de travail nécessaire à produire la consommation de l'ouvrier.

Marx pourrait très bien admettre que cette force de travail est sans relation avec son utilisation puisqu'il a déjà éliminé la valeur d'usage pour les marchandises. Il aurait ainsi une figure parfaite : d'un côté, la valeur abstraite de la marchandise, cristallisation des heures de travail nécessaires à la produire, de l'autre, la valeur d'une force de travail abstraite, vidée de toute qualification relative à son utilisation, cristallisation elle aussi du temps de travail contenu dans les marchandises consommées, la différence entre les deux étant la plus-value. Marx aurait ainsi achevé la théorie classique de la valeur en la poussant à la limite de l'abstraction par élimination complète de la valeur d'usage.

Si cette figure parfaite se dégage peu à peu de la lecture du Capital - il ne parle plus de la complexité et de l'intensité par la suite - nous n'en sommes pas encore là dans le premier livre.

A ce stade, Marx commet une erreur due à l'influence de ses maîtres. A partir du moment où l'on admet qu'un travail de même durée mais plus intensif a davantage de valeur, la valeur d'usage réapparaît et l'on ne peut empêcher de la voir dans toute sa dimension. La valeur dépendra de la dextérité, de la complexité, des conditions de travail, des risques du métier, etc., bref de tous les facteurs qui valorisent non la force de travail mais le travail lui-même. Nous revenons à Ricardo.

Marx croit éviter ce danger en limitant le nombre des facteurs de valorisation à deux, choisis soigneusement. Il reprend aux Classiques la fatigue de Smith ou l'activité de Ricardo qui deviennent l'intensité. Il abandonne la dextérité qu'il remplace par la complexité.

S'il retient ces deux facteurs et eux seuls, c'est qu'il estime qu'un ouvrier ne peut faire un travail intensif ou complexe sans des propriétés particulières de sa force de travail. Ce sont des facteurs qui «affectent» la force de travail. Il ne peut évidemment retenir le danger de travailler en haut d'un échafaudage ou au fond d'une mine, la force de travail étant la même qu'au ras du sol. Elle pourrait même être inférieure : plus un ouvrier a de chances de mourir avant l'âge de la retraite et moins sa force de travail a de valeur parce qu'il consommera moins longtemps que la moyenne....

En introduisant un ou deux facteurs de valorisation du temps de travail, si bien choisis soient-ils, nous ouvrons la porte à tous les autres et il devient impossible d'admettre le concept de force de travail : le salaire ne peut être que la valeur du travail.

L'idée de donner à l'intensité du travail et à sa complexité un rôle particulier dans la détermination de la valeur me paraît, en conclusion, un faux-pas théorique. C'est orienter la recherche vers tout ce qui valorise le travail et c'est, par conséquent, un danger pour la théorie de la plus-value. Marx pense avoir évité ce piège en se limitant à deux facteurs de valorisation mais cette restriction n'est pas acceptable. En réalité, c'est un jugement de valeur déterminé par des forces sociales, un débat entre l'acheteur et le vendeur, qui décide du pourquoi et du comment de la valorisation du travail.

Le paradoxe est que l'on trouve également cette opinion dans «l'infinie richesse de la pensée de Marx». A propos de la distinction entre le travail complexe et simple il écrit :

«C'est aussi souvent une manière de parler qui prétend colorer le fait brutal que certains groupes de la classe ouvrière, par exemple, les laboureurs, sont plus mal placés que d'autres pour arracher la valeur de leur force de travail» (Note p. 197 du L.I, t.I.).

En somme, il existe dans la théorie une vraie valeur mais dans la pratique, objectivement comme le dirait Marx, c'est le rapport de forces qui en décide. Ah ! camarade Marx, pourquoi avoir suivi l'enseignement de tes maîtres au lieu de généraliser l'expérience de ces laboureurs !

Chapitre 7 : Théorie de la monnaie et de la forme équivalent

Marx a analysé la politique monétaire de l'Angleterre et les débats théoriques auxquels elle a donné lieu, avec souvent beaucoup de justesse comme en témoignent ses notes de lecture publiées dans le Livre III du Capital. Mais la théorie de la monnaie telle qu'elle est exposée, dans le premier Livre n'a aucun intérêt. C'est en effet un développement destiné uniquement à préparer la théorie de la plus-value. De plus, pour les non-initiés à la dialectique de Hegel et au jeu des concepts contradictoires, la lecture de cette partie du Capital est difficile.

Les étudiants en économie savent que la monnaie a trois fonctions : mesure des valeurs économiques, moyen de paiement ou de circulation des marchandises, réserve de valeur. Marx reprend Cette description et, avec un plaisir évident, transforme ces trois fonctions en trois moments d'un même mouvement dialectique : affirmation, négation, négation de la négation.

Il faut s'interroger sur les raisons de cet exercice de mise en mouvement hégélien. Il sert à résoudre deux problèmes qui sont propres à la théorie marxiste.

Le premier est relatif à la théorie de la plus-value. Marx veut montrer que seuls les ouvriers qui travaillent dans les entreprises industrielles (il comprend aussi sous ce terme les entreprises agricoles ayant des salariés) sont à l'origine de la plus-value qui, sous différentes formes de profits, sera répartie entre les différents capitalistes, notamment les capitalistes commerciaux. Il veut montrer et nous en discuterons plus loin que l'activité commerciale, qu'il réduit à une simple et inutile circulation des marchandises, à leur passage de mains en mains, ne peut modifier la valeur des marchandises et ne peut donc créer de la plus-value.

C'est le principe d'équivalence qui tient ici une place essentielle. Si ce principe est vrai, il prouve qu'aucune augmentation de valeur ne peut se produire dans un simple échange de marchandise et, plus particulièrement dans l'échange avec une marchandise : l'or qui sert de monnaie. Le commerce, la succession des achats et des ventes, où l'argent **A** est échangé contre une marchandise **M**, laquelle est à nouveau échangée contre de l'argent **A**, soit le mouvement **A** → **M** → **A**, de même que le mouvement inverse **M** ← **A** ← **M**, ne sont que des «métamorphoses» de la même valeur. Il dit explicitement que ce sont de simples «changements d'état». La valeur prend un caractère métaphysique. C'est le cristal, le caillot de temps de travail contenu dans la marchandise qui change d'état, qui se métamorphose en passant d'une marchandise dans l'autre, en changeant de forme extérieure.

Ainsi, on comprend mieux pourquoi Marx s'efforce dans les chapitres précédents, de maintenir le principe d'équivalence au moins dans les échanges de marchandises d'espèces différentes, malgré toutes les difficultés qu'il rencontre et bien qu'il abandonne ce principe quand il expose la théorie du profit moyen. Le recours à la métaphysique est d'autant plus nécessaire qu'il sait que les marchandises ne sont pas vendues à leur valeur, que la quantité de travail contenue dans une marchandise n'est pas égale à celle que contient la monnaie d'or avec laquelle elle s'échange. Suivant une expression bien significative il «en rajoute». La circulation des marchandises devient une série de métamorphoses de la valeur.

Ayant adopté cette interprétation qui est nécessaire à sa démonstration, Marx se heurte en conséquence à un deuxième problème créé par la monnaie de papier. Tant que la monnaie est constituée de pièces d'or ou d'argent, il n'est pas invraisemblable, encore que ce soit d'une probabilité très faible, que le temps de travail nécessaire à produire la pièce d'or soit égal à celui dépensé pour produire la marchandise achetée avec cette pièce. Mais lorsque les échanges sont effectués avec des billets de banque il est évident qu'il n'y a plus d'équivalence entre les temps de travail. Le changement d'état devient une évaporation. Dans les cas désespérés, ceux où l'on ne peut faire la moyenne, la dialectique formelle est l'ultime recours. Il suffit de montrer que la monnaie symbolique est la même chose que la monnaie réelle tout en étant son contraire.

La démonstration vient de loin et Marx l'illustre par le passage suivant :

«Les monnaies d'or ou d'argent s'usent dans leurs cours, les une plus, les autres moins. A chaque pas qu'une guinée, par exemple, fait dans sa route, elle perd quelque chose de son poids tout en conservant sa dénomination. Le titre et la matière, la substance métallique et le nom monétaire commencent ainsi à se séparer. Des espèces de même nom deviennent de valeur inégale, n'étant plus de même poids. Le poids d'or indiqué par l'étalon des prix ne se trouve plus dans l'or qui circule, lequel cesse par cela même d'être l'équivalent réel des marchandises dont il doit réaliser les prix. L'histoire des monnaies au Moyen Age et dans les temps modernes jusqu'au XVIIIème siècle n'est guère que l'histoire de cet embrouillement...» (L.I, t.1, p. 131,132).

«La substance métallique des jetons d'argent ou de cuivre est déterminée arbitrairement par la loi. Dans leurs cours ils s'usent encore plus rapidement que les pièces d'or. Leur fonction devient donc par le fait complètement indépendante de leur poids, c'est à-dire de toute valeur.

«Néanmoins, et c'est le point important, ils continuent de fonctionner comme remplaçants des espèces d'or. La fonction numéraire de l'or entièrement détachée de sa valeur métallique est donc un phénomène produit par les frottements de sa circulation même. Il peut donc être remplacé dans cette fonction par des choses relativement sans valeur aucune, telles que les billets de papier. Si, dans les jetons métalliques, le caractère purement symbolique est dissimulé jusqu'à un certain point, il se manifeste sans équivoque dans le papier-monnaie. Comme on le voit, il n'y a que le premier pas qui coûte... (p. 132,133). «Le papier-monnaie est signe d'or ou signe de monnaie. Le rapport qui existe entre lui et les marchandises consiste tout simplement en ceci, que les mêmes quantités d'or qui sont exprimées idéalement dans leurs prix sont représentées symboliquement par lui. Le papier-monnaie n'est donc signe de valeur qu'autant qu'il représente des quantités d'or qui, comme les autres quantités de marchandises sont aussi des quantités de valeurs» (p. 134).

Devant ce passage étonnant, le lecteur pourrait penser que Marx ignore ou a mal compris l'histoire de la monnaie et l'origine du billet de banque, en particulier la lettre de change utilisée dans les grandes foires du Moyen-Age ou les récépissés de dépôt des banquiers italiens de la Renaissance. Il suffit cependant de lire la dernière partie du Capital, le livre III, pour découvrir le contraire. L'exemple de l'usure des pièces de monnaie est en fait très soigneusement choisi.

Pour maintenir le principe d'équivalence, Marx décompose la monnaie en ses trois fonctions et passe de l'une à l'autre par un enchaînement très subtil de concepts sur le mode hégélien.

La première fonction est celle de mesure des valeurs c'est-à-dire de définition du prix. C'est la monnaie métallique qui remplit cette fonction quoique d'une manière idéale parce qu'il s'agit d'une opération purement imaginaire, (on affiche simplement le prix) par laquelle la marchandise est transformée idéalement en quantité d'or. Par cette opération «le prix est le nom monétaire du travail réalisé dans la marchandise» (p.111), puisque la monnaie est dans cette fonction un équivalent général.

La transformation réelle, la réalisation de la valeur, se produit seulement par l'échange mais la monnaie cesse alors d'être une mesure des valeurs pour devenir un instrument de la circulation des marchandises :

«Tant que des marchandises, ou des marchandises et de l'argent de valeur égale, c'est-à-dire des équivalents, sont échangés, il est évident que personne ne tire de la circulation plus de valeur qu'il y en met» (L.I, t1, p.163).

Nous reviendrons sur l'idée que la circulation des marchandises est une succession d'échanges de valeurs toujours égales. Examinons le résultat obtenu par Marx à savoir que la monnaie symbolique est de l'or tout en étant absence d'or.

Il faut remarquer que Marx ne croit possible l'existence d'une valeur symbolique que dans les limites de la circulation :

«On demandera peut-être pourquoi l'or peut être remplacé par des choses sans valeur, par de simples signes. Mais il n'est ainsi remplaçable qu'autant qu'il fonctionne exclusivement comme numéraire ou instrument de circulation. Le caractère exclusif de cette fonction ne se réalise pas, il est vrai, pour les monnaies d'or ou d'argent prises à part, quoiqu'il se manifeste dans le fait que des espèces usées continuent néanmoins à circuler. Chaque pièce d'or n'est simplement instrument de circulation qu'autant qu'elle circule. Il n'en est pas ainsi de la masse d'or minimum qui peut être remplacée par le papier-monnaie. Cette masse appartient toujours à la sphère de la circulation, fonctionne sans cesse comme son instrument et existe exclusivement comme soutien de cette fonction. Son roulement ne représente ainsi que l'alternation continue des mouvements inverses de la métamorphose $M \rightarrow A \rightarrow M$, où la figure valeur des marchandises ne leur fait face que pour disparaître aussitôt après, où le remplacement d'une marchandise par l'autre fait glisser la monnaie sans cesse d'une main dans une autre. Son existence fonctionnelle absorbe, pour ainsi dire son existence matérielle» (L.I, t1, p. 134,135).

Or aujourd'hui, non seulement la monnaie fiduciaire sert de moyen de paiement et de circulation mais aussi de mesure des valeurs et d'instrument de réserve. De plus, elle est complètement détachée de toute référence à un poids d'or. La monnaie que nous utilisons n'est plus du tout symbole d'une quantité d'or, pas plus que d'une quantité de travail. Certes avec ces unités de compte il est possible d'acheter de l'or mais on peut acheter aussi des cauris, ces coquillages qui servent encore de monnaie en Afrique, ou ces plaques de sel qui ont le même usage en Ethiopie, comme on peut acheter n'importe quoi. La monnaie est le symbole de tout ce que l'on peut acheter.

Les économistes qui ont adopté la théorie proposée par Marx croient pouvoir passer outre à ces objections en se référant à «la logique de sa conception de la monnaie», selon l'expression de S. de Brunhoff (p. 44). C'est ainsi que Jacques Kahn écrit :

«Au contraire, le papier-monnaie n'a, en tant que papier, pratiquement aucune valeur propre. Il n'a de valeur que selon la quantité d'or monétaire qu'il remplace (c'est-à-dire d'or qui serait nécessaire pour remplir les fonctions monétaires de circulation des marchandises, paiements et achats, accumulation) ; ainsi, le papier-monnaie n'a de valeur que pour autant qu'il permet de remplacer l'or pour les besoins d'une circulation monétaire donnée : donc selon la quantité de biens réels que son détenteur est sûr de pouvoir obtenir immédiatement en échange» (Pour comprendre les crises monétaires. E.S. 1972. p.14).

La question méchante serait de demander s'il s'agit de la quantité d'or contenue dans les pièces usées ou dans les pièces neuves.

Je ne pense pas qu'un marxiste puisse admettre que la valeur de la monnaie est celle des biens obtenus en échange. Ce serait un renversement complet de la théorie ou la coexistence de deux définitions opposées de la valeur. Je serais plutôt de l'avis de Brunhoff qui, reprenant la formule de Marx, pense que l'existence fonctionnelle a absorbé l'existence matérielle de la monnaie (p.44).

En somme, au cours de révolution de la monnaie, la fonction a absorbé l'organe contrairement à ce qui a pu être soutenu pour l'évolution des espèces animales. Mais si l'organe a disparu tandis que la fonction subsiste, si la substance de la valeur a pu s'user au point de devenir impalpable, si nous ne payons plus avec des pièces d'or, c'est qu'en réalité l'or n'était que le support de l'unité de compte d'une comptabilité sociale. Ce qu'il y a de particulier dans la monnaie, son essence dirait Marx, n'est pas d'être un produit du travail qui servirait d'équivalent général de tous les travaux, c'est d'être une unité de compte. La fonction, mesure des valeurs, dérive de la fonction, moyen de paiement. Le prix, en tant que mesure de la valeur, est toujours le nombre d'unités de compte qu'il faut donner pour obtenir la marchandise.

Mais si la substance a disparu, l'équivalent en temps de travail s'est évanoui en même temps. En modernisant la théorie de la monnaie, en essayant de la rendre plus cohérente, Brunhoff s'est laissée entraîner par son élan. Elle a privilégié l'étude de la monnaie sans égard pour les autres parties de la théorie proposée par Marx. Elle a oublié que la théorie de la monnaie est le support de la théorie de la plus-value.

Si le capital n'est pas un équivalent en temps de travail, si le capitaliste ne paie pas la force de travail en donnant à l'ouvrier un équivalent, si l'ouvrier ne paie pas sa consommation avec un équivalent, toute l'analyse de l'exploitation capitaliste est à reprendre. Si tous les échanges sont effectués avec de simples unités de compte, c'est la comptabilité de ces unités qu'il faut examiner. Il y a toujours une différence entre le temps nécessaire à produire la consommation de l'ouvrier et le temps pendant lequel il travaille mais y a-t-il une plus-value si les échanges ne se font pas entre équivalents ? Que devient la plus-value si elle n'est que bénéfice ?

Par une dialectique formelle qui est toujours un jeu d'interprétations contradictoires, Marx explique que le billet de 100 F. est équivalent à de l'or tout en étant son contraire parce que son emploi se limite à la circulation. Il n'avait pas prévu dans quelle situation il mettrait ceux qui veulent rester fidèles à sa théorie le jour où toute la monnaie serait symbolique sans être le symbole de l'or.

Dire que le papier-monnaie n'a de valeur que selon la quantité d'or qu'il remplace est très clairement ridicule, quel que soit par ailleurs le mérite des auteurs de ce genre de propos. On pourrait effectivement, avec tous les billets en circulation acheter de l'or et procéder ainsi à leur remplacement par des pièces d'or. Mais on pourrait acheter aussi des cacahuètes et les mettre en circulation.

Une nouvelle fois le principe d'équivalence et le principe de proportionnalité apparaissent incompatibles.

Chapitre 8 : Théorie de la monnaie et de la Plus-value

Dans toutes les pages que nous venons d'analyser, Marx conduit son exposé dans le but de développer la théorie de la plus-value et d'expliquer ainsi comment les ouvriers sont exploités.

Cette théorie est très connue et il suffira d'en rappeler l'essentiel. Marx nous dit : ce que le capitaliste achète à l'ouvrier n'est pas son travail comme le prétend l'économie politique vulgaire et le croient tous ceux qui ne vont pas au fond des choses, c'est sa force de travail, sa capacité de travailler. Or, cette capacité est achetée à sa valeur c'est-à-dire proportionnellement au temps de travail nécessaire à la produire ce qui correspond au temps mis pour créer tout ce qui assure l'existence de l'ouvrier et de sa famille. Il y a plus-value parce que cet ouvrier est capable de travailler pendant un temps plus long que celui qu'il

consomme. La marchandise qu'il fabrique étant elle-même vendue à sa valeur, celle-ci sera supérieure à la valeur de la force de travail, la différence constitue la plus-value.

Ainsi se produit cet apparent miracle, ce don du ciel : tout est acheté et vendu à sa valeur et pourtant le capitaliste qui a fourni un capital de 100 reçoit en échange 200. Au départ il donne en monnaie l'équivalent d'une certaine quantité de travail et au retour il dispose d'une quantité double.

Marx admirait beaucoup les Physiocrates parce qu'ils avaient, comme lui, l'idée d'un excédent permettant d'entretenir une classe non productive. Mais, pour eux, le don du ciel n'était pas la force de travail. C'était la terre cultivée capable de rendre plus qu'on ne lui a donné. Elle reproduit les semences, la consommation du bétail, celle des hommes qui la travaillent, et donne un surplus qui sert à l'entretien des autres classes de la société.

Quant au fond, la différence entre la théorie des surplus et celle de la plus-value est dans la nature de l'excédent : produits agricoles dans un cas, temps de travail dans l'autre. Marx reproche aux Classiques de ne pas avoir expliqué correctement ce surplus. S'appuyant sur les deux principes il dénonce une contradiction dans leur raisonnement.

En effet, si le salaire est la valeur du travail effectué par l'ouvrier, la valeur de la marchandise devrait être égale au salaire. On ne comprend pas pourquoi deux valeurs, celle de la marchandise et celle du travail, toutes deux proportionnelles au même temps de travail, ne sont pas équivalentes. Il faudrait admettre que la proportion n'est pas la même pour le patron et pour l'ouvrier. Ce n'est peut-être pas choquant pour un banquier mais Marx est un juriste et il a beau jeu pour développer ses arguments.

«La journée de travail de douze heures se réalise, par exemple, dans une valeur monétaire de six francs. Si l'échange se fait entre équivalents, l'ouvrier obtiendra donc six francs pour un travail de douze heures, où le prix de son travail sera égal au prix de son produit. Dans ce cas il ne produirait pas un brin de plus-value pour l'acheteur de son travail, les six francs ne se métamorphoseraient pas en capital et la base de la production capitaliste disparaîtrait. Or, c'est précisément sur cette base qu'il vend son travail et que son travail est travail salarié. Ou bien, il obtient pour douze heures de travail moins de six francs, c'est-à-dire moins de douze heures de travail. Douze heures de travail s'échangent dans ce cas contre dix, six, etc., heures de travail. Poser ainsi comme égales des quantités inégales, ce n'est pas seulement anéantir toute détermination de la valeur. Il est même impossible de formuler comme loi une contradiction de ce genre qui se détruit elle-même» (L.I, t.2, p. 207).

On comprend parfaitement maintenant pourquoi Marx défend le principe d'équivalence dans le premier Livre du Capital. Pourquoi il expose longuement une théorie de la monnaie comme équivalent général, une monnaie qui représente symboliquement de l'or, c'est-à-dire un temps de travail équivalent à celui de la marchandise contre laquelle cette monnaie s'échange. Pourquoi il limite ce rôle symbolique à la phase de circulation. Pourquoi la circulation, les échanges successifs, ne sont que la métamorphose de la même valeur.

Si le salaire est la valeur du *travail* comme le pensent les Classiques, le capitaliste, en échangeant 3 francs contre le travail de 12 heures, met en contradiction les deux principes car 3 francs de monnaie sont équivalents à 6 heures de travail et non à 12.

Ricardo est-il conscient d'une contradiction quand il affirme :

«C'est la quantité comparative de denrées que le travail peut produire, qui détermine leur valeur relative présente ou passée, et non les quantités comparatives de denrées qu'on donne à l'ouvrier en échange de son travail» (Principes, p. 18).

Cette présentation de la loi de la valeur sous une forme inversée évite de mettre en évidence le fait qu'il admet deux systèmes de proportionnalité, l'un pour les marchandises,

l'autre pour le travail. Nous avons vu que, selon Ricardo, le travail obéit à une autre loi : celle de l'équilibre de la population ouvrière, ce qui justifierait l'existence de deux proportionnalités.

Marx élimine la contradiction en soutenant que le salaire est le prix de la force de travail. Et alors que Ricardo distingue marchandise et travail, Marx voit dans cette force une marchandise comme les autres.

Cependant, affirmer que cette force a, comme la marchandise, une valeur proportionnelle au temps de travail *nécessaire* à la produire ne correspond plus à la réalité d'aujourd'hui. Si l'on admet que la consommation des ouvriers est l'indispensable pour qu'ils se perpétuent sans augmentation ni diminution, il est possible de parler de nécessité au XIX^{ème} siècle et avant cette époque. Mais en cette deuxième moitié du XX^{ème} siècle, pour soutenir le même point de vue, il faudrait donner au mot nécessité un autre sens. C'est le facteur «moral et historique» qui jouerait un rôle prépondérant. Aussi l'assimilation de la force de travail à une marchandise quelconque n'est pas convaincante. L'histoire du mouvement ouvrier prouve le contraire. Il me semble que la critique la plus grave que l'on puisse porter sur le raisonnement utilisé par Marx pour dénoncer la contradiction de Ricardo vient de Marx lui-même quand il dira, dans le troisième livre du Capital, que les marchandises, y compris la force de travail, ne sont pas vendues à leur valeur. Les échanges ne se font pas entre équivalents, du moins pas au niveau des cas individuels comme le laisse supposer sa critique. Quant au niveau global, nous verrons plus loin ce qu'il en est.

Mais c'est un autre point que les adversaires de Marx ont le plus souvent visé : l'idée que le salaire ne représente pas le prix du travail. Nous avons déjà vu les objections à cette conception dans les chapitres précédents. D'un point de vue plus général, il faut reconnaître qu'il est difficile de conclure dans cette discussion car il s'agit d'interpréter une situation. Nous ne pouvons en juger que d'un point de vue subjectif. Certes, quand un ouvrier se présente à l'embauche, il est jugé selon ses capacités supposées. Mais au bout d'un an le paye-t-on selon son potentiel de travail ou selon son travail effectif ? Telle est la nature des questions qui sont posées.

Marx a un point de vue tout-à-fait contraire à l'opinion courante. Aussi les partisans de la théorie qu'il propose défendent cette interprétation avec fermeté et Althusser en fait l'idée géniale de Marx.

Plutôt que de s'opposer avec beaucoup de peine à cette objection, il serait très facile d'adopter une autre solution. Elle a simplement l'inconvénient de montrer ce qu'il y a de subjectif dans le raisonnement de Marx.

Il est très possible d'admettre, comme tout le monde, que l'ouvrier vend au capitaliste son travail, son temps de travail, pour le prix de son salaire. Puisque, nous le verrons, les marchandises ne sont pas vendues à leur valeur, pourquoi le travail de l'ouvrier le serait-il ? Pour reprendre les chiffres de Marx, le capitaliste achète le travail de 12 heures en le payant 6 heures. Marx souligne à plusieurs reprises que la plus-value est du travail non payé. Ce qui entre parenthèses, est une façon de reprendre la théorie de Ricardo - c'est le travail que l'on paye - quand elle est commode pour une explication. Mais si une partie du travail est non payée c'est que l'ensemble est sous-payé. Ainsi nous n'avons plus la théorie de la plus-value mais celle de la moins-value.

Il est alors possible de renverser le raisonnement par un recours à la biologie. Le fonctionnement de l'économie est un cycle, une reproduction simple ou élargie. Dans ce cycle, la phase la plus importante devient celle de la consommation ; l'ouvrier consomme 6 heures et se trouve capable de travailler le double. C'est à ce moment que se produit un apparent miracle puisqu'il suffit de consommer une valeur de 100 pour produire une valeur de 200. La véritable production ne s'effectue pas à l'usine comme le pensent les «économistes vulgaires», mais à table ! En modernisant la théorie des Physiocrates, on

peut dire que la production de valeur n'est pas industrielle mais biologique. Ce n'est pas au stade de la production que se produit un accroissement de valeur mais à celui de la consommation.

Ce point de vue a des accents rabelaisiens. Mais tout autant que celui de Marx, il permet de «démontrer» l'existence de l'exploitation capitaliste. En effet l'ouvrier achète sa consommation à sa valeur soit 100, et la transforme biologiquement en capacité de travail d'une valeur de 200, laquelle, incorporée dans une marchandise, ajoute comme il se doit une valeur de 200. Mais le capitaliste ne paye le travail effectué que 100. C'est donc bien l'ouvrier qui produit biologiquement un surplus de 100, lequel est transféré au capitaliste grâce à la moins-value réalisée sur le salaire. Marx admet que le capitaliste industriel transfère une partie du profit au capitaliste commercial, il peut donc très bien se produire un autre transfert de l'ouvrier vers le capitaliste. On peut ainsi soutenir que c'est la consommation et la digestion qui sont à l'origine du profit. Il est également possible de combiner la théorie de la plus-value et celle de la moins-value pour obtenir une théorie de la plus ou moins-value.

Comment un tel renversement est-il possible ? Tout simplement parce que la seule réalité est la différence entre le temps de travail de l'ouvrier et le temps de travail qui a été dépensé pour produire sa consommation. Ensuite avec le concept d'une valeur invisible et une dialectique formelle séparant une phase du cycle en deux moments distincts, on peut choisir cette phase de manière à faire apparaître l'excédent de valeur selon son opinion personnelle. Comme toute notion idéaliste, celle de la valeur est insaisissable. Elle ressemble à l'âme qui, selon les uns se trouvait dans la tête, selon les autres dans le cœur ou l'estomac, à moins que ce ne soit dans le souffle.

La théorie de la moins-value ne serait d'ailleurs pas nouvelle. Si j'ai bien compris les observations d'Engels dans sa préface au troisième livre du Capital, elle s'apparenterait en partie à celle de W. Lexis. Engels estimait que cet économiste posait la question correctement mais qu'il n'était qu'un «marxiste déguisé en économiste vulgaire» (p. 15).

Chapitre 9 : Le taux moyen de profit

L'exposé de la théorie de la plus-value termine ce que l'on peut considérer comme la première partie du Capital. Dans la suite du livre premier, Marx rassemble une importante et passionnante documentation sur la vie des ouvriers au 19ème siècle dans les manufactures, les fabriques, les mines, sur les conflits à propos des salaires, de la durée de la journée de travail, etc.

Avec le deuxième livre, l'exposé théorique se poursuit par des développements sur la reproduction simple et élargie - cette dernière correspondant à la notion actuelle de croissance économique - sur la circulation et la rotation du Capital. Ces dernières sections préparent directement l'étude du profit par laquelle débute le livre III.

La formation d'un profit moyen à partir de la plus-value pose des problèmes qui ne sont pas simples. Aussi ce chapitre sera divisé en plusieurs parties.

a) Une nouvelle contradiction

Selon la théorie de la plus-value, le moment où le capital s'accroît est limité à la période pendant laquelle l'ouvrier travaille et cet accroissement ne porte que sur une partie du capital, celle qui est engagée dans l'achat de la force de travail, partie appelée pour cette raison le

capital variable. Il n'y a aucune autre possibilité, Marx a conduit son analyse de façon à fermer toutes les autres sources possibles d'accroissement. Le profit n'étant que la réalisation de la plus-value en son équivalent monétaire, il ne peut prendre naissance que dans ce cadre étroit.

Si l'on suppose, comme le fait habituellement Marx, que le taux de plus-value est de 100% dans toutes les industries, c'est-à-dire que le capital variable double, la plus-value est de 100 pour un capital variable de 100. Le profit ne peut être que de 100. Mais le taux de profit est le rapport de ce profit à l'ensemble du capital avancé. Selon l'importance du capital variable par rapport au capital total, ce que Marx appelle la composition organique du capital, le taux de profit sera différent bien que le taux de plus-value soit identique : «Le taux de profit est au taux de plus-value comme le capital variable est au capital total» (L.III, t.1, p. 68).

Plus une industrie exige des investissements importants ou consomme une grande quantité de matières premières, de produits semi-finis, d'énergie, tout en employant peu de main-d'œuvre, et moins elle donne de profit. Les mines de charbon devraient avoir un taux de profit 3 fois supérieur environ à celui de l'industrie pétrolière ! Si le capital variable représente 20% du capital total, le taux de profit sera de 20% ; s'il en représente 60% le taux de profit sera de 60%.

Par ailleurs, l'importance annuelle de la plus-value obtenue dépend du nombre de rotations du capital variable dans l'année. Par exemple, l'entreprise qui fabrique et vend une machine par mois a besoin d'un capital variable 12 fois plus faible que celle qui, avec les mêmes effectifs de main-d'œuvre, produit une machine beaucoup plus importante mais une seule par an. Si la première utilise un capital variable de 100, la deuxième a besoin d'un capital variable de 1 200. La plus-value obtenue est dans les deux cas la même, soit 1 200, mais cette plus-value est réalisée avec des capitaux variables très différents et le taux annuel de plus-value est de 1 200% dans la première entreprise et de 100% dans la seconde.

«Étant donnés des capitaux de même composition en pourcentage, pour une même plus-value et une même journée de travail, les taux de profit de deux capitaux sont en raison inverse de leur temps de rotation» (L.III, t.1, p. 91).

Ainsi la production de boîtes de sardines devrait procurer un taux de profit annuel bien supérieur à celui de la production de centrales atomiques.

Ces résultats sont tout-à-fait contraires à la réalité économique. Quelle que soit la branche industrielle, le taux de profit annuel du capital total avancé varie dans des limites relativement étroites, pour s'établir autour d'un taux de profit moyen. C'est ce même taux de profit moyen qui est obtenu par les capitaux engagés dans les secteurs commerciaux où, par principe, il n'y a aucune production de plus-value.

Marx qui effectue de nombreux calculs de taux de profit en fonction de différentes hypothèses est le premier à le constater :

«La validité de ce qui précède repose sur l'hypothèse de base de nos développements antérieurs : à savoir que les marchandises sont vendues à leur valeur. Par ailleurs, si l'on écarte les différences insignifiantes, fortuites, se compensant les unes les autres, il n'y a pas de doute que dans la réalité il n'existe pas et il ne saurait exister de différence dans les taux moyens de profit entre les différentes branches de production, sans que tout le système de la production capitaliste en soit supprimé, il semblerait donc que la théorie de la valeur soit ici incompatible avec le mouvement réel et les phénomènes objectifs accompagnant la production et qu'il faille par conséquent renoncer à comprendre ces phénomènes» (L.III, t.1, p. 170).

Marx ne renonce pas et il propose de globaliser :

Bien que les capitalistes des différentes sphères de production récupèrent, en vendant leurs marchandises, les valeurs capital consommées dans la production, ils n'en retirent pas la plus-value, donc le profit, résultant de la production de ces marchandises dans leur propre sphère : sur la masse totale de plus-value (ou de profit) produite dans une période donnée par tout le capital social pour l'ensemble des sphères de production, ils retirent seulement la plus-value (ou le profit) qui revient à chaque partie aliquote du capital total, après répartition uniforme» (L.III, t.1, p. 175).

Malheureusement le C.N.P.F. n'a encore jamais réparti toute la plus-value produite en France entre ses adhérents. En l'absence d'un organisme répartiteur, la question est d'expliquer comment peut s'effectuer cette égalisation du taux de profit.

b) L'égalisation du taux de profit

Marx indique qu'il y a formation d'un profit moyen et non d'une plus-value moyenne. Il y a en effet deux solutions possibles au problème posé. La plus-value étant invisible comme la valeur, nous pourrions admettre qu'il existe un transfert de plus-value d'un capitaliste à un autre de manière à parvenir à une égalisation du taux annuel de plus-value par rapport au capital total.

Marx a admis des transferts de valeur à propos des amortissements. La machine utilisée pour la production d'une marchandise lui cède une partie de sa valeur en fonction de son usure. De plus ce n'est pas un phénomène analogue à la consommation où l'aspect physique est évident. Marx admet un transfert en fonction de l'usure morale : «elles cèdent au produit une trop grande fraction de valeur pour usure morale» (L.III, t.1, p. 131). La machine qui sera vite dépassée du point de vue technique doit être amortie rapidement.

Par ailleurs, il a admis également que le calcul de cet amortissement ne doit pas être effectué par rapport au temps de travail qui a été effectivement dépensé pour produire cette machine mais par rapport au temps qui serait mis en moyenne pour la fabriquer au moment où elle est employée. La différence entre ces deux temps résulte du progrès de la productivité :

«La valeur de toute marchandise - donc également des marchandises qui composent le capital - est conditionnée non par le temps de travail qu'elle recèle elle-même, mais par le temps de travail *socialement* nécessaire, que requiert sa reproduction» (L.III, t.1, p. 131).

Nous voyons que les transferts de valeur qui ont lieu à propos des amortissements sont loin de correspondre à l'idée d'une fixation, d'une coagulation de valeur à l'intérieur de la marchandise. Cette valeur est, en réalité, encore fluide. Elle peut subir des variations en quantité, elle est soumise à des transferts. Marx accepte d'ailleurs cette interprétation pour la valeur des stocks qui change en fonction du temps nécessaire à les reproduire et qui devient nulle, en cas de crise de surproduction, pour les stocks supérieurs «à la normale».

Il ne serait donc pas choquant d'admettre que la plus-value puisse varier en quantité à la suite de transferts, de façon à réaliser un taux moyen annuel égal pour tous les capitaux. Dans ces conditions, toutes les marchandises seraient toujours vendues à leur valeur quel que soit le point de leur circulation où elles sont examinées.

Ce n'est pas cette solution que Marx a choisie. Bien qu'il emploie souvent le mot de plus-value à la place de celui de profit, il établit une distinction entre les deux. Des économistes n'ont pas compris la nature de cette différence. Elle est pourtant bien simple.

Marx commence par définir le coût et le prix de production. Il décompose la valeur **M** de la marchandise en trois parties : $M = c + v + pl$ **c** est le capital constant : amortissements, consommations intermédiaires, dont les valeurs sont transférées dans les marchandises, **v** est la valeur de la force de travail des ouvriers productifs, **pl** est la plus-value.

Le coût de production est défini par Marx comme égal à $c + v$. Nous voyons que la valeur du coût de production est équivalente, en temps de travail, à la valeur de la quantité de monnaie avancée par le capitaliste pour produire la marchandise. C'est ce qu'elle lui coûte.

Le prix de production est l'équivalent de la quantité de monnaie que reçoit le capitaliste en vendant la marchandise. La différence entre le prix et le coût de production constitue le profit p . Si nous appelons M' le prix de production, nous avons : $M' = c + v + p$.

La valeur $M = c + v + pl$ est contenue dans la marchandise tandis que le prix de production ne l'est pas. M' est l'équivalent d'une valeur contenue dans la monnaie. M' est inférieur, égal ou supérieur à M selon le rapport entre la plus-value et le profit.

Prenant l'exemple de la production par le même capitaliste de 5 marchandises différentes, de I à V , Marx explique que si les plus-values sont inégales, le capitaliste peut très bien définir les différents prix de vente de ces 5 marchandises de manière que le taux de profit soit identique pour chacune d'elles :

« Le prix total des marchandises $I - V$ serait donc égal à leur valeur totale, c'est-à-dire à la somme des coûts de production $I - V$, plus la somme des plus-values ou profits produits en $I - V$. Il s'agit donc en fait de l'expression monétaire de la quantité totale de travail - qu'il soit passé ou nouvellement ajouté - contenue dans les marchandises $I - V$ » (L.III, t.1, p. 176).

Dans cet exemple, c'est le capitaliste qui répartit la plus-value en la transformant en profit. Mais il n'est nul besoin d'un répartiteur dans la réalité économique parce que la transformation s'effectue par voie monétaire. Utilisant le fait qu'il s'agit d'équivalents, Marx définit pour la marchandise un coût de production, une plus-value, une valeur, un prix de production, un profit. Mais il souligne en même temps que c'est là le résultat de son analyse et que le propriétaire de l'entreprise a une vision beaucoup plus superficielle car il manie des capitaux et son but est le profit : différence entre le coût et le prix de production, entre l'argent qu'il avance et celui qu'il reçoit en vendant la marchandise.

Le profit est ainsi une différence entre deux quantités de monnaie que l'analyse marxiste permet de replacer dans le cadre de la production d'une marchandise en la comparant à la plus-value.

Si, par cette analyse, Marx associe le côté monétaire et le côté marchandise, le profit et la plus-value, c'est qu'il tient à souligner deux points essentiels.

Le premier est que le profit a pour origine la plus-value :

«Le profit tel qu'il se présente à nous d'abord, est donc la même chose que la plus-value : il en est simplement une forme mystifiée (L.III, t.1, p. 56) ... forme où se voile et s'efface son origine et le mystère de son existence» (ibid. p. 66).

Le deuxième point est que le profit est équivalent à la plus-value au niveau global. Tous les capitalistes et les propriétaires fonciers ne peuvent se partager que la masse de la plus-value produite par l'ensemble des ouvriers productifs. Toute l'analyse de Marx conduit à cette conclusion il ne peut se produire une augmentation de valeur au cours de toutes les activités économiques qu'au moment où l'ouvrier crée une plus-value en produisant une marchandise pour un capitaliste. Le profit qui est un accroissement de valeur ne peut donc avoir pour origine que la plus-value.

Le profit diffère de la plus-value par suite de la mobilité des capitaux et de la concurrence entre capitalistes. Marx effectue son analyse dans l'hypothèse d'une économie où il n'existe pas de monopole en dehors de celui de la terre. Dans un système de libre concurrence, toute production de marchandise procurant un profit supérieur à la moyenne, attire les capitaux. La production se développe, l'offre finit par excéder la demande, le prix de vente décroche de la valeur et baisse jusqu'au moment où le taux de profit, défini par le rapport du p / K profit au capital total, rejoint la moyenne.

Le capitaliste ne peut garder pour lui la plus-value produite dans son entreprise. Il ne peut vendre la marchandise à sa valeur et obtenir un taux d'accroissement annuel de son capital égal à $\frac{pl}{K}$. La concurrence l'oblige à ne recevoir en monnaie que le taux de profit moyen. La marchandise est vendue au prix de production.

Il faut ajouter que cette concurrence ne s'exerce pas seulement entre les capitaux investis dans l'industrie mais entre tous les capitaux, en particulier ceux qui sont investis dans des opérations commerciales.

Ce raisonnement peut très bien s'adapter à une situation non concurrentielle. C'est ainsi que les auteurs du Traité marxiste d'économie politique, le capitalisme monopoliste d'État. (E.S. 1971, 2 vol.) indiquent que si une entreprise ou un petit nombre d'entre elles dominent le marché d'un produit, elles peuvent retirer un profit supérieur à la moyenne. Ce fait, bien connu, s'intègre sans difficulté à la théorie marxiste.

Dans le même sens, celui d'un éloignement du prix par rapport à la valeur, ces auteurs soulignent le rôle de l'État. Ils expliquent par exemple, que les entreprises nationalisées, E.D.F., S.N.C.F., ont des tarifs de faveur pour les trusts, que l'État finance et subventionne les entreprises, redistribuant ainsi le profit prélevé par voie fiscale.

Mais quels que soient ces transferts monétaires et non de plus-value, le principe d'équivalence est réaffirmé au niveau global. Lénine qui a spécialement étudié l'impérialisme et les monopoles écrit :

«Ainsi l'écart entre le prix et la valeur, et la péréquation du profit, fait incontestable et connu de chacun, est parfaitement expliqué par Marx, grâce à la loi de la valeur, car la somme de toutes les marchandises correspond à la somme de leurs prix» (Marx, Engels, marxisme. E.S.I. 1935, p.34).

c) Disparition du principe d'équivalence

Marx a incontestablement résolu ainsi la contradiction entre plus-value et profit. Mais la solution qu'il a choisie a ce résultat : les marchandises qu'elles soient ou non de même espèce, ne sont pas vendues à leur valeur.

Cette conclusion apparaissant brusquement au livre III, alors que dans tout le premier livre et dans tout le deuxième, il est admis qu'elles sont vendues à leur valeur, a dû faire sursauter bien des lecteurs non prévenus du Capital.

Mais l'important n'est pas de critiquer la manière dont Marx conduit son exposé. Il me paraît beaucoup plus intéressant d'examiner attentivement les différentes parties de l'édifice théorique auquel il aboutit, d'en vérifier la solidité et la compatibilité des mécanismes.

Sous leur forme définitive, le principe d'équivalence et la loi de la valeur, du moins ce qu'il en reste, peuvent être exprimés dans une formulation simple et explicite : le temps de travail nécessaire à produire l'ensemble des marchandises est égal au temps de travail nécessaire à produire l'or correspondant à leur prix.

Sous cette forme deux points sont à remarquer. Le premier est que cette égalité n'est pas prouvée et que la probabilité pour qu'elle se réalise doit être extrêmement faible. Il n'y a aucune raison pour que l'or soit la seule marchandise vendue à sa valeur. Il y a plutôt toutes les raisons contraires.

«Bien entendu, comme toute valeur, celle de l'or ne peut jamais être directement établie. Elle est toujours dissimulée derrière un prix qui ne coïncide pratiquement jamais avec la valeur. La valeur de l'or est donc cachée, insaisissable, pratiquement inconnaisable, ce qui explique que son montant soit des plus controversés. Il en est de même de n'importe quelle marchandise : on ne connaît jamais que le prix, fluctuant et plus ou moins durablement dévié» (Jacques Kahn. Ouvr. cité. Note en bas de la page 76).

Par ailleurs si l'Etat intervient dans la répartition du profit et dans la mesure où ses ressources proviennent d'impôts directs, il y a un transfert monétaire qui diminue le prix des marchandises.

Enfin en période d'inflation, la correspondance entre le prix total de toutes les marchandises et leur valeur ressemble plutôt à un brin de paille posé sur deux niveaux de bouillonnement. Malheureusement pour l'analyse économique, l'important n'est pas l'équilibre de la paille mais le bouillonnement de tous les rapports entre le prix et la valeur de chaque marchandise prise isolément.

En admettant néanmoins l'équivalence, le deuxième point à noter est que la loi de la valeur réduite à cette expression n'est plus qu'un os à ronger. Aucune marchandise n'est vendue à sa valeur, c'est l'aspect essentiel.

En réalité Marx a sacrifié le principe d'équivalence à la théorie de la plus-value.

Le troisième livre du Capital montre qu'il a vu toutes les conséquences de ce sacrifice, même s'il évite d'en souligner l'importance et si, par la suite, il a tendance à les oublier :

«Outre que le prix du produit du capital **B** par exemple s'écarte de sa valeur parce que la plus-value réalisée en **B** peut être supérieure ou inférieure au profit contenu dans le prix des produits de **B**, la même circonstance vaut à son tour pour les marchandises qui constituent, et la fraction constante du capital **B**, et, indirectement, en tant que moyens de subsistance des ouvriers, sa fraction variable. En ce qui concerne la fraction constante, elle est elle-même égale au coût de production plus la plus-value, donc dans notre cas, égale au coût de production plus le profit. Ce dernier peut à son tour être supérieur ou inférieur à la plus-value qu'il remplace. Pour ce qui est du capital variable, le salaire quotidien moyen est bien toujours égal à la valeur produite pendant le nombre d'heures que l'ouvrier doit consacrer à la production des moyens de subsistance nécessaires. Mais l'écart du prix de production de ces derniers par rapport à leur valeur falsifie ce nombre d'heures lui-même. Cette difficulté se résoud ainsi : une plus-value trop importante entrant dans une marchandise est compensée dans une autre marchandise par une plus-value d'autant plus petite. Par conséquent, les écarts par rapport à la valeur affectant les prix de production des marchandises s'annulent réciproquement. Somme toute dans l'ensemble de la production capitaliste, la loi générale ne s'impose comme tendance dominante qu'approximativement et de manière complexe et se présente comme une moyenne de fluctuations éternelles qu'il est impossible de fixer rigoureusement» (L.III, t.1, p. 177,178).

Tous les prix moyens, même les salaires moyens, s'écartent de leur valeur et il est devenu impossible de s'y retrouver. Tout l'édifice théorique est mis en mouvement. En principe, c'est le prix qui gravite autour de la valeur, mais du fait que seul le prix est connu et la valeur inconnue, c'est la valeur qui gravite dans une nébuleuse autour du prix. Nous ne pouvons même plus calculer la plus-value globale ou le coût de production de toutes les marchandises. Enfin, l'intervention de l'Etat empêche de calculer même la valeur globale de l'ensemble des marchandises.

Apparemment, Marx n'en est pas troublé. Il note que l'important, le «fait fondamental», est de prouver qu'il existe une plus-value.

«Néanmoins l'affirmation que le coût de production des marchandises est toujours inférieur à leur valeur demeure exact... Pour le reste, l'affirmation que le coût de production est inférieur à la valeur de la marchandise est maintenant transformée en pratique en cette affirmation que le coût de production est inférieur au prix de production... le fait fondamental demeure toujours que, pour l'ensemble du capital social, le coût de production des marchandises qu'il a produites est inférieur à leur valeur ou encore inférieur au prix de production, ici identique à cette valeur, pour la masse totale des marchandises produites. Le coût de production d'une marchandise ne dépend que de la quantité de travail payé qu'elle contient ; la valeur dépend de la quantité totale de travail, payé et non payé, qu'elle contient ;... (L.III, t.1, p. 181).

Nous aboutissons en pratique à une banalité. Engels ne se trompe pas sur la signification de la solution proposée par Marx. Il le dit nettement dans la préface au livre III :

«Bref, la loi de la valeur de Marx est généralement valable, pour autant toutefois que les lois économiques peuvent l'être, pour toute la période de la production simple de marchandises, donc jusqu'au moment où cette dernière subit une modification par l'avènement du mode de production capitaliste. Jusque-là, les prix s'orientent vers les valeurs déterminées par la loi de Marx et oscillent autour de ces valeurs ; en sorte que, plus se développe la production marchande simple et plus les prix moyens ayant cours pendant d'assez longues périodes, que ne trouble aucun bouleversement violent venu de l'extérieur, coïncident avec les valeurs, dans la limite d'écart négligeables. La loi de la valeur de Marx est donc économiquement valable en général pour une période allant du début de l'échange qui transforme les produits en marchandises jusqu'au XV^{ème} siècle de notre ère» (ibid., p.35).

Les marchandises n'étant pas vendues à leur valeur depuis la Renaissance, c'est-à-dire depuis la naissance du capitalisme, il devient extrêmement difficile sinon impossible d'étudier le fonctionnement de ce système économique pour peu que l'on redescende du niveau global et même à ce niveau.

Il est très important de bien comprendre qu'à partir du moment où la plus-value se transforme en profit par l'intermédiaire de la monnaie, nous avons deux systèmes de proportionnalité qui se font face dans les échanges. La valeur est proportionnelle au temps de travail nécessaire à produire la marchandise et le prix est proportionnel, au moins symboliquement, au temps de travail nécessaire à produire l'or des pièces de monnaie échangées contre la marchandise. Le prix d'une marchandise n'est pas sa valeur, c'est l'équivalent de la valeur de la monnaie qui sert à l'acheter.

Par suite de l'existence de ces deux systèmes de référence, nous n'avons pas le droit de faire des raisonnements où soient mêlés des valeurs et des prix, des plus-values et des profits. Par exemple, quand Marx écrit :

«Si la marchandise est vendue au-dessous du coût de production, le prix de vente ne permet pas de remplacer intégralement les éléments du capital productif qui ont été avancés» (ibid. p.57).

La proposition n'est plus valable dès que le prix ne correspond plus à la valeur. Il suffit que le capital productif soit également acheté au-dessous de sa valeur pour que le profit subsiste bien que le prix de vente de la marchandise soit inférieur au coût de production.

La valeur étant invisible, inconnaissable comme le dit si justement Jacques Kahn, nous ignorons à quel niveau elle se situe par rapport au prix de production. Nous pouvons tirer des conclusions dans un système de proportionnalité, par exemple celui des valeurs des marchandises, mais nous ne pouvons transposer dans l'autre système de proportionnalité, celui des prix et des profits.

Enfin, il faut se demander si, même au niveau global, le principe d'équivalence est maintenu. Nous avons déjà remarqué que l'or lui-même n'étant pas vendu à sa valeur, le principe doit subir des modifications. Il ne peut y avoir une véritable équivalence que si l'on affecte le temps de travail nécessaire à produire l'or d'un coefficient d'ajustement analogue au coefficient de valorisation, de façon à rétablir l'égalité.

Mais avec la disparition de la référence à l'or pour définir l'unité de compte monétaire, que devient cette équivalence qui n'était déjà que symbolique ?

Avec l'emploi d'une monnaie sans valeur propre, le prix de production n'est plus que le nombre d'unités de compte reçues en échange de la marchandise. *Tous les marxistes peuvent vérifier qu'il ne reste rien de l'équivalence. Au lieu de refouler cette constatation et se battre contre l'évidence, il serait préférable d'en prendre conscience. Marx conduit son analyse jusqu'au point où le principe d'équivalence disparaît. C'est très choquant pour tous ceux dont le modèle économique est le troc des tribus préhistoriques et, en tant qu'élève de l'école classique, Marx mérite le piquet. Mais n'est-ce pas la bonne voie ?*

d) Un profond changement théorique

Marx décompose la valeur de la marchandise en deux parties : coût de production et plus-value. Il décompose de même le prix de production en coût de production et profit. Dans le prix et la valeur il y a donc une première partie identique : le coût de production dont la valeur est déterminée par le temps de travail nécessaire, et une deuxième partie différente : profit ou plus-value.

La plus-value est également déterminée par le temps de travail nécessaire à produire la marchandise. Par quoi est déterminé le profit relatif à cette marchandise ? Nous avons bien le total : l'ensemble des profits égal à l'ensemble des plus-values, mais qu'en est-il dans le cas d'une marchandise ?

Nous avons pour le profit le problème inverse de celui posé par le travail complexe. C'est parce que la force de travail complexe est plus coûteuse à former que sa valeur est supérieure, nous dit Marx. La substance contenue dans la marchandise force de travail est augmentée, elle doit donc se manifester, s'exprimer dans un salaire plus élevé. La loi est que la valeur soit le centre de gravitation du prix, ici le salaire. Or la formation du profit moyen exige exactement le contraire. La valeur réelle de la marchandise ne doit plus être le centre du prix. La loi qui fonctionnait jusqu'ici cesse de s'appliquer. Ce qui, inévitablement, amène à poser la question : pourquoi fonctionnait-elle auparavant ? Quel est le mécanisme qui oblige le prix à graviter autour de la valeur dans un cas et pas dans l'autre, dans celui du coût de production et pas dans celui de la plus-value ? Pourquoi se produit-il dans le dernier cas seulement une discordance entre les deux systèmes de proportionnalité au temps, celui de la monnaie et celui de la marchandise, entre la plus-value et le profit ? La question reste en suspens.

Toujours est-il que pour expliquer la formation du profit moyen, Marx fait intervenir la concurrence entre capitalistes. C'est au niveau de la structure sociale que fonctionne un mécanisme qui établit une relation entre le prix - ici le profit - et le temps de travail correspondant à la plus-value. Marx admet en quelque sorte l'existence d'un rapport variable entre le prix et le temps de travail, rapport dépendant des forces sociales en présence. Certains capitalistes font la même expérience que les travailleurs, ils n'arrivent pas à arracher toute la valeur. L'exposé théorique supposant un régime de libre concurrence, les forces des différents capitalistes sont égales, ce qui provoque une égalisation du taux de profit. Dans un système impérialiste et monopolistique, les forces sont inégales et les profits inégaux.

Marx n'a absolument pas soupçonné qu'il changeait complètement de théorie avec l'analyse du profit moyen. Ce sont maintenant les forces sociales qui établissent un rapport variable entre le temps de travail et le prix, alors que, jusqu'au livre II compris, des facteurs mystérieux, une cristallisation, une coagulation, maintenaient un rapport constant.

C'est seulement d'une manière incidente et tout à fait accessoire, qu'il note la présence de facteurs sociologiques ou idéologiques dont l'action soit permanente. Par exemple, il indique que la distinction entre le travail simple et complexe repose sur des «conventions traditionnelles» ou que les travailleurs sont «mal placés» pour valoriser leur force de travail. Il admet aussi l'influence de facteurs passagers dont l'action, alternativement dans un sens ou dans l'autre, s'annule à long terme. Il ne poursuit pas les recherches dans cette direction parce qu'il pense qu'il s'agit de phénomènes mineurs et qui, de toute façon, se compensent.

La plupart des économistes voient dans ce changement théorique une contradiction inadmissible. Engels, dans son supplément à la préface du livre III, cite par exemple Loria :

«lorsque Marx affirme que la valeur à laquelle les marchandises ne sont jamais vendues est déterminée proportionnellement au travail qu'elles contiennent, que fait-il d'autre que de répéter, en l'inversant, l'assertion des économistes orthodoxes, à savoir que la valeur à laquelle les marchandises sont vendues n'est pas proportionnelle au travail qu'elles ont nécessité ?» (p.27).

Il est évident qu'il s'agit d'une critique superficielle. Que la valeur soit déterminée par le temps de travail mais que cette valeur ou plutôt son équivalent, le prix, soit modifié par un facteur social, le rapport de forces entre les capitalistes, n'est pas contradictoire: De même qu'en l'absence d'air, la plume tombe avec la même accélération que la bille de plomb, dans un vide social les prix de toutes les marchandises seraient égaux à leurs valeurs.

Marx fait intervenir simultanément deux facteurs et s'il accorde la priorité au temps de travail c'est qu'il raisonne d'abord dans un vide social. La valeur telle qu'il la conçoit, est indépendante de tous les rapports de forces existant dans la société. Il est à mon avis tout-à-fait remarquable que, voulant passer de la valeur au prix, de la théorie à la réalité, il soit obligé de combler le vide et de retrouver des contraintes au niveau de la structure sociale.

Avec le profit moyen, c'est une autre théorie qui entre en jeu. ***Le seul reproche que l'on puisse adresser sur ce point est de n'avoir pas vu que cette deuxième théorie avait une portée beaucoup plus générale et qu'en fait elle remettait tout en question.***

e) Une plus-value bien commode

La plus-value étant, comme la valeur, invisible et inconnaissable, on pourrait penser que les économistes qui acceptent la théorie proposée par Marx en sont extrêmement gênés. Tout au contraire, cette plus-value, par le fait même qu'elle est insaisissable, permet toutes les explications imaginables. Personne ne peut démontrer le contraire. Assimilant le profit à une quantité de plus-value, ils peuvent se livrer à tous les transferts de plus-value qu'ils jugent utiles à leur démonstration. Selon les besoins de la cause, on peut toujours faire disparaître la plus-value en un point pour la faire sortir plus loin. La plus-value finit par ressembler à ce furet des bois de la chanson enfantine : «il est passé par ici, il est passé par là-bas...».

Les exemples de ces tours de passe-passe sont nombreux. En voici un particulièrement éloquent emprunté à un ouvrage soviétique traduit en français : L'économie politique du capitalisme. (Éditions du progrès Moscou 1974).

Les auteurs, reprenant les développements du Capital, expliquent que dans l'agriculture les propriétaires fonciers reçoivent une rente différentielle due à l'inégale fertilité des sols et une rente absolue car la terre même la moins fertile est louée et procure un revenu à son propriétaire. La rente absolue a pour origine l'existence d'un monopole de la terre. Ce monopole permet de conserver pour le propriétaire un supplément de plus-value par rapport au profit moyen, supplément qui provient de la faible composition organique du capital dans l'agriculture.

Mais les auteurs ajoutent qu'il existe une troisième rente foncière : la rente de monopole, par exemple pour les vignobles de très haute qualité. Si la rente différentielle et la rente absolue sont des parties de la plus-value produite par les ouvriers agricoles, la rente de monopole a une source extérieure à l'agriculture : «Elle provient de la redistribution de la plus-value créée dans les autres branches de la production par le mécanisme des prix» (p. 185).

Soutenir que la composition organique du capital dans l'agriculture est faible est tout-à-fait contraire à la réalité. Avec la mécanisation, le capital variable diminue et le capital constant s'élève. Les auteurs de l'ouvrage ne sont pas émus pour si peu. Ils affirment que la composition organique reste faible «dans la plupart des cas» et si elle devenait supérieure à celle de l'industrie «la rente absolue deviendrait alors une variété de la rente de monopole (p. 183). En clair, il y aurait un transfert de plus-value de l'industrie vers l'agriculture. Les auteurs sont ainsi tout-à-fait rassurés. Ils ont prévu toutes les objections possibles.

Il résulte de ces considérations que l'agriculture capitaliste qui est fortement mécanisée et dispose d'investissements considérables, en particulier dans l'élevage, tout en employant très peu de main-d'œuvre, exploite l'industrie et lui retire une partie de sa plus-value. Malheureusement quelques pages plus loin, les auteurs doivent expliquer comment les trusts et les monopoles exploitent les agriculteurs. C'est évidemment très facile, il suffit de faire circuler la plus-value en sens inverse.

«Dans la sphère de la production et de la circulation, les monopoles en recourant à toutes les méthodes possibles, exploitent les producteurs directs de produits agricoles : les salariés agricoles, les paysans et les fermiers, en s'appropriant une partie considérable ou bien tout le surproduit de leur travail» (p.194).

Ainsi, suivant les besoins d'une propagande stupide, car il ne s'agit que de cela, la plus-value va-t-elle dans un sens ou dans l'autre. Si, dans cet exemple, la critique est facile, ce n'est pas toujours le cas. La plus-value inconnaissable et insaisissable vous glisse entre les doigts.

Je pense qu'il serait temps de prendre conscience que ces commodités ne sont pas sans inconvénient. Si elles bloquent les objections, elles ne permettent pas non plus de prouver quoi que ce soit. Pour montrer la situation des agriculteurs, il est beaucoup plus convaincant de comparer les bénéfices, les profits, les revenus distribués par les grandes sociétés de l'industrie des engrais, des machines agricoles ou des produits alimentaires, avec les revenus, les temps de travail, des agriculteurs ou des ouvriers agricoles.

Chapitre 10 : Travail productif ou improductif

Cette analyse logique du Capital peut être complétée par l'étude d'un problème qui est l'objet de discussions permanentes chez les économistes inspirés par la théorie proposée par Marx, celui de la délimitation du travail productif.

La distinction entre le travail productif et improductif n'a pas été exposée par Marx dans une forme achevée, complète et systématique. Les textes relatifs à ce problème sont nombreux mais épars. Ceux que l'on trouve dans le livre 1er du Capital ont la garantie d'avoir été publiés par Marx lui-même. Il est cependant indispensable de se référer aux livres II et III et aux manuscrits. Ces manuscrits font aujourd'hui l'objet d'une nouvelle traduction publiée avec grand soin par les Éditions Sociales. Les passages en question se trouvent dans : «Théorie sur la plus-value - (Livre IV du Capital)», tome I, ainsi que dans l'«Introduction à la critique de l'économie politique», que l'on trouve dans l'ouvrage des Éditions Sociales intitulé : «Contribution à la critique de l'économie politique».

Par ailleurs, il faut signaler deux ouvrages récents sur ce sujet, celui de A. Berthoud : Travail productif et productivité du travail chez Marx (Maspero 1974), et celui de J.C. Delaunay : «Essai marxiste sur la comptabilité nationale» (E.S. Paris 1971). Leur lecture est à mon avis révélatrice d'un échec : l'impossibilité de définir le travail productif d'une manière suffisamment précise pour pouvoir être utilisée par les économistes. On ne débouche sur aucune conclusion pratique. Ces ouvrages ne sont que des appels embarrassés à de nouvelles recherches.

Dans le cadre de la théorie proposée par Marx cette situation est évidemment très grave. Si l'on ne peut définir le travail qui est productif de valeur et de plus-value on ne peut calculer ni la valeur de la production ni la plus-value. C'est la coupure avec l'expérience, avec la pratique, c'est l'impasse.

Je pense qu'il faut d'abord s'interroger sur les raisons de ces difficultés.

a) Définitions

La première raison signalée par Berthoud, est que le mot productif est employé par Marx avec des sens différents ce qui est source de confusion. Mais, outre que le sens peut, très souvent, être précisé par le contexte, cette difficulté n'est importante que si l'on se livre à un travail d'exégèse, s'il s'agit de décider ce qui est productif ou non en fonction de la parole de Marx. Nous sommes évidemment ici hors du domaine scientifique. L'analyse de la société capitaliste, la construction d'une société socialiste, sont choses beaucoup trop sérieuses pour que Marx soit transformé en prophète et le Capital en Bible.

Marx n'a pu achever ses recherches et ses notes laissent un doute sur certains aspects de sa réflexion. Mais rien n'empêche aujourd'hui le chercheur de préciser sa propre terminologie.

L'économie s'est profondément transformée depuis l'époque de Marx. Il ne serait pas sérieux de décider si le travail des informaticiens est productif en se référant uniquement à tel ou tel passage du Capital et de conclure que l'informatique de gestion est improductive puisque Marx considérait les comptables comme improductifs tandis que l'informatique contrôlant les processus industriels serait productive sous réserve que les informations soient des travailleurs complexes.

Marx a suffisamment exposé les principes de sa théorie et, sur ces bases, nous devrions pouvoir définir correctement les données du problème et le résoudre d'une manière scientifique. Nous voyons tous les jours dans les différentes sciences des chercheurs développer et préciser nos connaissances dans des domaines peu ou mal explorés en utilisant les théories de leurs prédécesseurs. Or toutes les tentatives pour développer les recherches de Marx sur la question du travail productif ou improductif en un tout cohérent et opératoire ont abouti à un échec.

L'origine de ces difficultés ne se trouve pas dans les définitions. Marx est tout-à-fait clair à ce sujet. Le mot productif a un sens général, commun à tous les systèmes économiques, et par lequel est qualifié le travail qui crée un produit ayant une valeur d'usage. Il a également un sens spécial, propre au système capitaliste, qui désigne le travail producteur de plus-value. Ces définitions se trouvent au chapitre XVI du premier livre du Capital (tome 2 pages 183, 184):

«En étudiant le processus de travail sous son aspect le plus simple, commun à toutes ses formes historiques, comme acte qui se passe entre l'homme et la nature, nous avons vu que, si l'on considère l'ensemble de ce mouvement au point de vue de son résultat, du produit, alors tous les deux, moyen et objet de travail, se présentent comme moyens de production, et le travail lui-même comme travail productif.

L'homme crée un produit en appropriant un objet externe à ses besoins, et dans cette opération, le travail manuel et le travail intellectuel sont unis par des liens indissolubles, de même que dans le système de la nature le bras et la tête ne vont pas l'un sans l'autre.

A partir du moment, cependant, où le produit individuel est transformé en produit social, en produit d'un travailleur collectif dont les différents membres participent au maniement de la matière à des degrés très divers, de près ou de loin, ou même pas du tout, les déterminations de travail productif, de travailleur productif, s'élargissent nécessairement. Pour être productif, il n'est plus nécessaire de mettre soi-même la main à l'œuvre ; il suffit d'être un organe du travailleur collectif ou d'en remplir une fonction quelconque. La détermination primitive du travail productif, née de la nature même de la production matérielle, reste toujours vraie par rapport au travailleur collectif considéré comme une seule personne, mais elle ne s'applique plus à chacun de ses membres pris à part.

Mais ce n'est pas cela qui caractérise d'une manière spéciale le travail productif dans le système capitaliste. Là, le but déterminant de la production, c'est la plus-value. Donc, n'est censé être productif que le travailleur qui rend une plus-value au capitaliste ou dont le travail féconde le capital. Un maître d'école, par exemple, est un travailleur productif, non parce qu'il forme l'esprit de ses élèves, mais parce qu'il rapporte des pièces de cent sous à son patron. Que celui-ci ait placé son capital dans une fabrique de leçons au lieu de le placer dans une fabrique de saucissons, c'est son affaire. Désormais, la notion de travail productif ne renferme plus simplement un rapport entre activité et effet utile, entre producteur et produit, mais encore, et surtout, un rapport social qui fait du travail l'instrument immédiat de la mise en valeur du capital».

Il est facile de déduire de ces définitions les caractéristiques du travail improductif. Dans un sens général c'est le travail qui ne produit pas de valeur d'usage, inutile, et dans le système capitaliste celui qui ne produit pas de plus-value.

Pour bien marquer la différence entre productif et improductif nous pouvons nous référer aux manuscrits de Marx :

«Donc, en parlant de travail productif, nous parlons d'un travail socialement déterminé, d'un travail qui implique un rapport tout-à-fait déterminé entre l'acheteur et le vendeur du travail». Et plus loin : «On peut donc caractériser le travail productif comme celui qui s'échange directement contre de l'argent comme capital, ou, ce qui n'en est que l'expression abrégée, qui s'échange immédiatement contre du capital, c'est-à-dire contre de l'argent qui est du capital en soi, qui est destiné à faire fonction de capital, ou encore qui fait face à la puissance de travail comme capital» (Théories sur la plus-value. T.I, p.464).

L'acheteur de la force de travail productive (Marx emploie dans ses notes le terme de puissance de travail au lieu de force) est un capitaliste, l'argent qui sert à payer le salaire est un capital, son emploi a pour but le profit.

Le travail productif est celui qui s'insère entre deux moments : achat de la force de travail et vente de la marchandise produite. Lorsque le produit du travail n'est pas vendu mais consommé, le travail est productif au sens général mais improductif du point de vue du capitalisme. L'acheteur n'est plus un capitaliste mais un consommateur. Marx définit l'argent utilisé à cette fin comme un revenu. Le travail d'un domestique n'est pas producteur de plus-value, il est au contraire dépense de revenu.

«Ce n'est absolument pas un moyen de m'enrichir, pas plus qu'aucune dépense d'argent de quelque genre que ce soit pour ma consommation personnelle n'est un moyen de m'enrichir» (ibid.p.471).

Mais ajoute que : «le même genre de travail peut être productif ou improductif» de plus-value (p. 469). Il cite des exemples :

«Une cantatrice qui, de son propre chef, vend son chant est un travailleur improductif. Mais la même cantatrice, engagée par un entrepreneur, qui la fait chanter pour gagner de l'argent, est un travailleur productif, car elle produit du capital».

Ou encore celui de l'ouvrier tailleur. Si j'achète un pantalon, il m'est indifférent de l'obtenir dans un magasin en provenance d'une entreprise de confection ou de faire venir chez moi l'ouvrier tailleur de cette entreprise et de lui demander de me le confectionner si le prix et la qualité sont les mêmes. «Dans les deux cas, je transforme l'argent avec lequel j'achète le pantalon non en capital, mais en pantalon» (p.470). Par contre, dans le premier cas, l'ouvrier tailleur est productif de plus-value pour son patron, dans le second il ne produit qu'une valeur d'usage.

Une dernière précision concernant les petits paysans ou les artisans, qui, tout en étant propriétaires de leurs moyens de production, n'exploitent pas de salariés. Ces producteurs font face aux consommateurs en tant que producteurs de marchandises,

«Ce rapport n'a donc rien à voir avec l'échange de capital et de travail, ni donc avec la distinction entre le travail productif et improductif. Ils n'entrent donc ni dans la catégorie des travailleurs productifs, ni dans celle des travailleurs improductifs, bien qu'ils soient producteurs de marchandises. Mais leur production n'est pas subsumée sous le mode de production capitaliste» (p. 476).

A première vue tout paraît donc simple et parfaitement clair. D'où proviennent donc les difficultés ?

b) Production matérielle et production de services

Il y a tout d'abord, dans le long passage que j'ai extrait du livre 1er du Capital une incohérence apparente. Marx définit le travail productif en général comme un rapport entre l'homme et la nature, comme une appropriation d'un objet extérieur à l'homme, un maniement de la matière de près ou de loin, mais aboutissant à une production matérielle. La production capitaliste est pour Marx, essentiellement une production de marchandises. Il semble donc exclure la production de services qui est production non matérielle ; un rapport entre des hommes; Et pourtant lorsqu'il veut donner un exemple de production de plus-value il cite le professeur qui donne des leçons dans les mêmes conditions d'exploitation que l'ouvrier charcutier qui fabrique des saucissons. Le maître d'école forme l'esprit de ses élèves mais ce n'est pas la caractéristique matérielle ou immatérielle de la valeur d'usage produite qui est déterminante, c'est le fait de produire de la plus-value.

Marx est très net sur ce sujet dans ses manuscrits :

«Ces définitions n'ont donc pas pour origine la détermination matérielle du travail... «Si futile que soit la valeur d'usage de la marchandise dans laquelle s'incarne le travail d'un travailleur productif, cette détermination matérielle n'affecte pas la caractéristique de la marchandise, qui fait d'elle l'expression d'un rapport social de production déterminé, car il s'agit d'une détermination du travail qui ne provient pas de son contenu ou de son résultat, mais de sa forme sociale déterminée» (p. 167,168).

Il n'y a, à mon avis, aucun doute possible : contrairement à une opinion très répandue, les services ne sont pas, par nature, improductifs aux yeux de Marx. Si, analysant la production capitaliste, il semble exclure les services, c'est tout simplement qu'à son époque la plupart des services sont improductifs de plus-value pour des raisons qui ne tiennent pas à leur caractère immatériel. La plus grande partie de la production de services est le fait de domestiques (ils étaient plus d'un million en Angleterre), de professions libérales comme les médecins, les avocats, de fonctionnaires, toutes personnes qui consomment des revenus et ne produisent pas de plus-value.

Pour Marx, il n'y a aucun problème à considérer la production comme essentiellement matérielle et à citer comme exemple de productivité de plus-value un service, afin de rendre plus visible le fait que ce, n'est pas la nature de la valeur qui est importante. Marx est persuadé que le développement du capitalisme ne laissera plus subsister que les services qui sont à usage personnel et consomment des revenus. Il ne pouvait prévoir le développement d'entreprises capitalistes de services et c'est pourquoi il analyse presque exclusivement la production de marchandises.

Cette première difficulté n'est donc qu'apparente. Dans toute cette question, Marx a une position rigoureuse, nette, et ses deux définitions du travail productif sont une conséquence parfaitement logique de sa théorie. La conclusion est la même, que l'on développe la théorie sur la base de ses principes ou que l'on se livre à une exégèse de ses écrits.

c) La production de richesses

Les autres difficultés sont beaucoup plus sérieuses et nous allons maintenant arriver au fond du problème, problème dont la nature a été mal comprise d'où un échec de toutes les tentatives pour le résoudre.

Ce n'est pas sans raison que la première page du Capital commence par ces mots, déjà cités :

«La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une «immense accumulation de marchandises». L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches».

Marx est l'héritier des grands économistes qui l'ont précédé, ceux du XVIIème, du XVIIIème et du début du XIX ème siècle. Le but qu'ils se fixaient était d'accroître la richesse, celle du royaume, de la nation, de la société dans laquelle ils vivaient. Ils donnent des conseils au Roi, aux responsables politiques, pour qu'ils comprennent en quoi consiste la véritable richesse, pour qu'ils prennent des mesures favorables à l'activité des créatures de ces richesses et freinent au contraire les dépenses improductives de richesses.

Tous ces hommes portent un jugement de valeur sur le fonctionnement de leur société, ils sont porteurs d'une idéologie. Si Antoine de Montchrétien intitule, le premier paraît-il, son ouvrage : «Traité de l'Oeconomie politique dédié en 1615 au Roy et à la Reine mère du Roy», c'est qu'il s'agit de justifier un choix politique.

Ils disent à la Noblesse qui en juge autrement, qu'elle devrait réduire la foule des domestiques et des parasites dont elle s'entoure parce que ce n'est pas un moyen de s'enrichir mais plutôt de s'endetter. Elle ferait mieux d'effectuer des dépenses productives en améliorant la qualité des terres agricoles dont elle est propriétaire ou, tout au moins, d'encourager en ce sens ses fermiers ; de placer son argent dans des entreprises industrielles. La vraie richesse ce sont les choses indispensables à la vie comme, par exemple, le blé, le bétail, les textiles, etc., et non le luxe dont on peut se passer.

Adam Smith soulèvera de vigoureuses protestations en écrivant :

«Le travail de certaines personnes occupées aux plus hautes fonctions de la société est, tout comme celui des domestiques, improductif de valeur... Ainsi par exemple le souverain avec tous ses officiers de justice et les autres officiers à son service, ainsi que toute l'armée et la marine, sont des travailleurs improductifs. Ils sont des serviteurs de la société et reçoivent leur subsistance d'une fraction du produit annuel résultant du labeur d'autres personnes... De même les clercs, les juristes, les médecins, les écrivains et savants de toute espèce ; les comédiens, les bouffons, les musiciens, les chanteurs d'opéra, les danseurs de ballets, etc, font partie de cette classe (Cité par Marx dans : Théories sur la plus-value, 1.1 p. 170).

Bien entendu, ces jugements de valeur sont appuyés sur une argumentation économique, ils s'expriment dans une formulation d'apparence scientifique et neutre. Les Physiocrates estiment que seule l'agriculture est productrice car les paysans produisent plus qu'ils ne consomment. En d'autres termes, ils reproduisent les conditions de leur existence et dégagent un surplus. Smith va généraliser cette idée aux ouvriers :

«Ainsi le travail d'un ouvrier de manufacture ajoute en règle générale à la valeur du matériau qu'il a transformé celle de sa propre subsistance ainsi que le profit de son patron» (ibid. p.165).

Par contre, les travailleurs improductifs ne reproduisent pas la valeur qu'ils consomment. Outre que l'emploi d'un domestique retire un productif de la production, sa consommation diminue le fonds qui assure l'entretien de la population.

Il y a donc une distinction entre les valeurs produites. Quand on produit certaines catégories de valeurs on reproduit les conditions de l'existence de la société, mais le même caractère n'est pas reconnu à d'autres catégories de valeurs parce que l'économiste introduit sa propre idéologie et juge que ces valeurs ne font pas partie des conditions d'existence. Evidemment la noblesse n'avait pas le même jugement et elle estimait que le service de ses domestiques faisait partie des conditions d'existence de la société telle qu'elle la concevait, tout autant que la consommation de pain. C'est en définitive le sens plus ou moins étendu que l'on donne à ces conditions d'existence, ce produit annuel, ce fonds commun, ces richesses, qui est déterminant.

L'économiste est ainsi engagé dans une voie qui le conduit à passer en revue toutes les activités et décider de ce qui fait partie ou non des conditions d'existence, nous dirions, selon une formule à la mode, de la «qualité de la vie». Smith disait ce qui est richesse et ce qui ne l'est pas, parce qu'il était le porte-parole de la bourgeoisie anglaise.

L'économiste se substitue aux échangeurs pour dire ce qui est réellement utile et ce qui ne l'est pas. Le plus important à saisir est que cette démarche, si elle est indispensable d'un point de vue politique, est inadmissible du point de vue scientifique.

Marx ne se dégage pas complètement de ces jugements de valeur et de cette confusion, ou s'il le fait c'est par moment, par exemple quand il définit les producteurs de plus-value. En général il ajoute son propre jugement politique. Il continue à voiler le nécessaire jugement politique par l'analyse économique.

Il n'est pas question qu'il reconnaisse les services des fonctionnaires comme productifs. Ce sont pour lui : «ces merdeux de l'État» (Théories sur la plus-value t.1 p.264). Pour faire la démonstration de leur improductivité l'argumentation scientifique est facile à trouver. Les services des fonctionnaires ne sont pas vendus mais imposés et ils ne produisent pas de plus-value. Il en est de même pour le négociant qu'il traite de «canaille» en résumant la théorie de la circulation de la manière suivante :

«Le profit que fait cette canaille doit être calculé de la façon suivante : il garde une partie de **A** pour lui-même et vend une partie moindre de **A** à la valeur de **A**. Que l'on imagine cette canaille sous les traits d'un agent nécessaire à la production ou d'une sorte de sybarite, ne change rien à l'affaire» (ibid. p, 281).

Marx décrit le comptable comme le domestique de son patron.

«En la personne du comptable, c'est une partie de la force de travail de la communauté qui est soustraite à la production, et les frais inhérents à sa fonction sont couverts non par son propre travail, mais par un prélèvement sur le produit commun» (L.II,t.1, p.123, en note).

C'est exactement ce que disait Smith des domestiques. La valeur de la comptabilité n'est pas classée dans la catégorie qui constitue le produit commun, la richesse.

Marx place l'employé des services dans la même situation : «Il travaille aussi bien qu'un autre mais la substance de son travail ne crée ni valeur ni produit» (L.II, t.1, p.121). La justification de cette opinion est la suivante.

Marx reprend le point de vue de Quesnay selon lequel : «Les frais du commerce sont toujours payés aux dépens des vendeurs des productions». (Cité par Marx, en note au bas de la même page). Marx estime que le profit du capitaliste commercial provient d'un transfert aux dépens du profit du capitaliste industriel.

Ce curieux point de vue se «démontre» en assimilant la commercialisation à une simple circulation, comparable au mouvement d'une planète qui, à chaque instant de sa trajectoire,

est toujours la même. La marchandise une fois produite, restant inchangée jusqu'à ce qu'elle soit entre les mains du consommateur, elle ne peut augmenter de valeur.

«Si les marchandises se vendent à leur valeur, la grandeur de valeur reste entre les mains de l'acheteur la même qu'entre celles du vendeur... Si les marchandises ne se vendent pas à leur valeur, la somme des valeurs converties reste la même ; le plus d'un côté devient moins de l'autre côté» (L.II, t.1, p. 119).

Il y a un moins du côté du producteur et un plus du côté du commerçant.

C'est exactement le même raisonnement que celui des Physiocrates. Selon leur doctrine, la seule valeur est le produit agricole. Le tisserand ne peut créer un surplus parce que la valeur du tissu est égale à la valeur du lin ou de la laine qu'il tisse plus la valeur des produits alimentaires qu'il consomme. L'opération de tissage ou de commercialisation se réduit à une consommation de produits agricoles prélevées par le tisserand ou le commerçant sur le fonds commun sans qu'il y ait augmentation de valeur de la production.

Confirmant l'opinion de Ricardo (note en bas de page : 138 du L.II, t.1), Marx fait une exception pour les frais de transport. On peut se demander pourquoi, puisque la marchandise n'est pas modifiée par sa mise sur orbite. L'explication donnée est très révélatrice. Ce sont des frais dont «le caractère productif est simplement dissimulé sous : la forme circulatoire» (p. 126). La raison en est que :

«La valeur d'usage des objets ne se réalise que lors de leur consommation, et celle-ci peut rendre nécessaire leur déplacement, donc le procès productif additionnel qui est celui de l'industrie des transports» (p. 138).

Ainsi c'est l'augmentation de la valeur d'usage qui rend productifs les ouvriers des transports. En somme, les ouvriers des transports sont utiles à la société car même en régime socialiste il faudra transporter les marchandises. Par contre, les autres employés des services commerciaux ne sont utiles qu'à leur patron. En régime socialiste, nous aurons des dépôts dans lesquels nous remettrons nos tickets en échange de marchandises. Marx confirme que c'est bien un jugement de valeur, coloré d'utopisme, qui est à l'origine du classement en productif ou improductif.

Marx raffine l'analyse en expliquant que les employés de commerce sont, comme le comptable, indirectement productifs parce qu'ils sont exploités. Ne créant pas de valeur, ils sont rétribués sur une partie du profit prélevé par le capitaliste commercial sur le profit du capitaliste industriel. Bien qu'ils ne soient pas capitalistes leur revenu a la même origine. Les employés qui vendent des livres au rayon d'un grand magasin vivent de la plus-value produite par les ouvriers des imprimeries ! Ce qui n'empêche pas que la durée de leur travail soit supérieure à celle nécessaire à produire leur consommation. C'est en ce sens qu'elles sont indirectement productives. Elles permettent ainsi au capitaliste commercial de garder pour lui une plus grande partie du profit. Leurs salaires sont pour le capitaliste des éléments négatifs, des faux-frais, mais étant donné qu'elles sont sous-payées, leur contribution est positive (p.122). Elles reçoivent une médaille de consolation : elles sont productives dans leur improductivité fondamentale.

La valeur étant tout aussi invisible que la plus-value, personne ne peut prouver le contraire. Mais si l'on ne peut rien démontrer avec rigueur, on peut néanmoins réfléchir sur les ordres de grandeur. Dans l'industrie du livre, il est en général admis que l'éditeur vend au commerce de gros les ouvrages qu'il publie le tiers du prix qui sera pratiqué par le libraire détaillant. Cette proportion est fréquente dans d'autres industries où la valeur du produit à la sortie de l'atelier de fabrication représente de 25 à 50% de la valeur finale.

Or, l'éditeur comprend dans son prix de vente : son profit, les achats à ses fournisseurs, la rétribution des cadres et des techniciens de l'entreprise qui ne sont pas des travailleurs complexes, celle de ses employés qui ne sont pas productifs et celle de ses propres services

commerciaux, plus les impôts. Heureusement les travailleurs improductifs sont mal payés sinon les éditeurs y laisseraient rapidement leur chemise et les typographes leur peau !

Je pense qu'enseigner de telles âneries en 1975 est inadmissible. Jusque vers l'âge de dix ans il est probablement souhaitable que la parole du père soit respectée, mais à l'âge de quarante ou cinquante ans Marx ne pouvait tout prévoir. Aujourd'hui, par exemple, des entreprises capitalistes vendent de l'information commerciale. L'employée de l'agence de voyage qui renseigne sur différents séjours sera jugée productive ou non selon que ses renseignements seront bons ou mauvais. Mais considérer qu'elle est payée sur la plus-value produite par le cuisinier de l'hôtel est vraiment grotesque. Elle est payée par le voyageur !

L'ouvrier qui fabrique un talc pour bébés, véritable poison, serait productif et l'employée de la pharmacie qui me déconseille de l'acheter improductive ? L'ouvrier qui fabrique, faute de mieux, un gadget ridicule serait productif et l'employée des chèques postaux ne le serait pas ?

Je crois qu'il est temps de relire Marx un peu plus intelligemment. Il ne suffit pas de «Lire le Capital» et de faire une explication de texte ou pire de l'exégèse.

Oui, Marx ne pouvait tout prévoir. Il suffit à sa gloire d'avoir vu et prévu l'essentiel. Et son génie éclate quand il décrit lui-même le piège qui est tendu à l'économiste. Relisons l'Introduction à la critique de l'économie politique :

«Un énorme progrès fut fait par Ad. Smith quand il rejeta toute détermination particulière de l'activité créatrice de richesse pour ne considérer que le travail tout court, c'est-à-dire ni le travail manufacturier, ni le travail commercial, ni le travail agricole, mais toutes ces formes de travail dans leur caractère commun. Avec la généralité abstraite de l'activité créatrice de richesse apparaît alors également la généralité de l'objet dans la détermination de richesse, le produit considéré absolument, ou encore le travail en général, mais en tant que travail passé, objectivé dans un objet».

(Contribution à la critique de l'économie politique E.S. 1972. p. 168). N'est-ce pas merveilleux de dire en quelques mots avec la plus grande précision, comment s'est effectué le passage des Physiocrates aux Classiques par la généralisation abstraite de l'activité créatrice de richesse en même temps que sa limitation à l'objet de cette richesse ? Mais lisons plus loin :

«L'indifférence à l'égard d'un genre déterminé de travail présuppose l'existence d'une totalité très développée de genres de travaux réels dont aucun n'est plus absolument prédominant, ainsi, les abstractions les plus générales ne prennent somme toute naissance qu'avec le développement concret le plus riche où un caractère apparaît comme commun à beaucoup, comme commun à tous. On cesse alors de pouvoir le penser sous une forme particulière seulement». (Ibid). ... «Ainsi l'abstraction la plus simple, que l'économie politique moderne place au premier rang et qui exprime un rapport très ancien et valable pour toutes les formes de société, n'apparaît pourtant sous cette forme abstraite comme vérité pratique qu'en tant que catégorie de la société la plus moderne»... «Cet exemple du travail montre d'une façon frappante que même les catégories les plus abstraites, bien que valables - précisément à cause de leur nature abstraite - pour toutes les époques, n'en sont pas moins sous la forme déterminée de cette abstraction même le produit de conditions historiques et ne restent pleinement valables que pour ces conditions et dans le cadre de celles-ci (Ibid. p. 169).

N'est-il pas évident que la catégorie travail productif est à revoir aujourd'hui dans le sens d'une abstraction encore plus générale ? N'est-il pas clair que la «richesse» de nos sociétés n'est plus constituée uniquement de marchandises, de produits matériels ?

Le problème du travail productif a été mal posé pour des raisons historiques relatives à la fois au fonctionnement de l'économie capitaliste et à l'état de la science économique, à l'époque de Marx.

Dans cette science persiste encore une confusion entre l'analyse scientifique et le jugement de valeur, confusion dont les économistes contemporains ont beaucoup de mal à se débarrasser. La comptabilité nationale française, par exemple, se dégage avec peine de simples opinions sur les services transformées en théories.

Sans sortir du cadre de la théorie proposée par Marx, la signification de productif au sens de travail producteur de plus-value devrait recevoir une acceptation plus générale. Après avoir éliminé les limitations confuses qui tiennent au caractère matériel ou immatériel du produit, les partisans de cette théorie devraient également abandonner les restrictions qui tiennent à la place du travail dans telle ou telle phase ou partie de l'activité économique. Le travail de l'employé est tout aussi productif que celui de l'ouvrier, du moment qu'il est exploité par un capitaliste, que cet employé travaille dans la production, la circulation, la recherche, etc.

De toute façon, il n'y a aucun danger à modifier un point de vue traditionnel et complètement dépassé par les transformations de l'économie capitaliste depuis un siècle : personne ne pourra prouver le contraire, la plus-value étant invisible.

Le véritable problème, le plus difficile, est dans la détermination de productif au sens de producteur de valeur d'usage.

Pour le résoudre, on doit le poser en ces termes : **Qui doit juger de la valeur d'usage ? Celui qui en use et la paye, l'économiste ou l'homme politique ?**

Il me paraît alors évident que ce ne peut être l'économiste en tant que tel. L'économiste est un comptable. Il ne peut que constater les faits objectifs. Il peut estimer que le maquignon est un parasite mais en tant qu'économiste il doit se limiter à constater que le service du maquignon a été payé. Ce qui ne l'empêche pas, comme tout homme politique, d'agir pour défendre les intérêts du paysan.

Pour l'économiste, dans toute transaction il y a production et consommation de valeur économique. L'échange est toujours productif de valeur d'échange. Le travail produit des objets ou des services et c'est lorsqu'ils sont payés, échangés, qu'il y a production d'une valeur économique. *Nous aboutissons à la généralisation la plus complète possible de la catégorie économique de travail productif : **est productif le travail qui a été payé.***

Dans ces conditions, il subsiste un seul problème et la nature de sa difficulté apparaît clairement, *c'est celle de la responsabilité politique, du jugement politique.*

Si une entreprise pharmaceutique fabrique des poisons au lieu de médicaments, ses *ouvriers sont improductifs du point de vue social et politique* et c'est une législation qui doit mettre le patron en prison. Les services commerciaux sont improductifs dans la mesure où le capitalisme leur donne une importance qu'ils n'auront pas dans un système socialiste. Les enseignants sont productifs s'ils ont les possibilités de faire leur travail correctement, etc. A mon avis, le travail le plus improductif est celui qui s'effectue dans les études de notaires, mais c'est le plus productif de «plus-value».

d) Les cadres : ni productifs, ni improductifs

Nous n'avons pas terminé l'analyse de cette question du travail productif avec la conclusion de ce point essentiel. Il nous reste à examiner le problème du travailleur collectif qui est productif de valeur d'usage dans son ensemble mais dont les membres peuvent, individuellement, ne pas être producteurs de plus-value.

Les comptables et les employés commerciaux, probablement les secrétaires, qui ne «produisent ni valeur ni produit» sont improductifs mais indirectement productifs. Dans la théorie que propose Marx ou plutôt A. Smith, reprise par Marx, il y a place pour un échelon

supérieur dans l'improductivité : les travailleurs qui créent une valeur et un produit. Ce sont en quelque sorte des travailleurs productifs directement improductifs. Il s'agit des ingénieurs, des directeurs, d'entreprises industrielles.

Le comptable est un parasite à faible consommation. Il est payé avec la plus-value prélevée par le capitaliste sur le travail des ouvriers mais il est sous-payé et exploité. L'ingénieur n'est ni parasite, ni exploité, ni exploiteur. Vue par Marx, sa position sociale est idéale. Dans la théorie qu'il propose, il est assimilé aux matières premières et à l'énergie dont l'entreprise a besoin pour sa production. Pour fabriquer une voiture il faut du courant électrique, de l'acier, des ingénieurs, un directeur, un bureau d'études, des pneus, des phares, etc.

«A. Smith inclut naturellement dans le travail qui se fixe et se réalise dans une marchandise vénale et échangeable tous les travailleurs intellectuels qui sont directement consommés dans la production matérielle, non seulement le travailleur manuel direct ou le travailleur sur machines, mais aussi surveillant, ingénieur, directeur, commis, etc., bref le travail de tout le personnel requis dans une sphère déterminée de la production matérielle pour produire une marchandise déterminée, et dont le concours (la coopération) est nécessaire à la production des marchandises; et en effet, ils ajoutent l'ensemble de leur travail au capital constant et ils augmentent de cette quantité la valeur du produit. (Dans quelle mesure cela vaut-il des banquiers, etc ?). (Théories sur la plus-value. t.1, p. 176).

La catégorie supérieure des improductifs est payée avec du capital constant et non avec du capital variable comme les ouvriers productifs ou avec de la plus-value comme le comptable improductif, ou avec du revenu comme le médecin qui est improductif à tous points de vue. Comme on le voit, la valeur et la plus-value étant insaisissables et inconnues, toutes les ressources de l'imagination théorique peuvent être utilisées pour justifier des positions idéologiques.

Après cette explication de texte, examinons comment peut être déterminé le passage du travailleur complexe au travailleur de l'encadrement intellectuel et technique.

Il serait possible d'admettre que l'ingénieur et le directeur sont des travailleurs complexes. Le coefficient de complexité correspondant pratiquement aux indices hiérarchiques, nous remonterions sans transition du manoeuvre au sommet de la hiérarchie. Il en résulterait que dans une entreprise celui qui est le plus exploité serait le directeur général. Sa force de travail est la plus coûteuse à former, son travail a une valeur qui est le plus grand multiple de travail simple qui soit et, par conséquent, c'est lui qui produit la plus grande plus-value.

Cette conclusion est évidemment impensable du point de vue politique ! Les auteurs du Traité marxiste d'économie politique, le capitalisme monopoliste d'État (ouv cité) écrivent :

«L'intérêt de la notion de travailleur collectif a été souvent souligné. Encore convient-il de ne pas lui donner une extension exagérée» (p. 211). Ils estiment que le travailleur collectif peut comprendre «des travailleurs improductifs remployés, cadres, chercheurs» (p.212).

Le problème est alors de savoir à quelle limite du coefficient de complexité s'arrête la production de plus-value Les auteurs du Traité ne mentionnent pas les techniciens qui ont une situation intermédiaire entre les ouvriers et les cadres. Sont-ils productifs ou improductifs ? Cette absence provient peut-être de ce qu'ils fixent la limite à ce niveau. Lénine la situait plus bas puisqu'il pensait qu'une couche privilégiée d'ouvriers des pays impérialistes percevaient de la plus-value. Les syndicats de cadres la mettent plus haut, estimant que leurs adhérents sont exploités.

La réponse à cette question me paraît très révélatrice de l'impasse où conduit la théorie de Marx, de son caractère non scientifique et de son irréalité.

Irréalité parce que si l'on fixe une limite, quelle qu'elle soit, il se produit une brusque rupture entre les productifs et les improductifs. A la limite, on passe d'une production de plus-value

de 100% à une production nulle. Un point de plus dans la hiérarchie des salaires et le travailleur passe du capital variable au capital constant. Cette discontinuité ne correspond à aucune observation des faits.

Les échanges de travail réels, tels qu'ils seront définis dans la deuxième partie, montrent au contraire une diminution régulière de l'exploitation selon la progression du salaire. Mieux on est payé, moins on est exploité, telle me paraît être l'expérience populaire et la conclusion d'une analyse économique cohérente et pragmatique, basée sur des réalités.

La démarche de Marx n'est pas scientifique parce que la réponse à la question ne peut être donnée qu'en sortant d'une analyse strictement économique. Il suffit de demander, dans le cadre de la théorie qu'il nous propose, pourquoi un ingénieur n'est pas un travailleur complexe pour constater que la réponse est d'ordre sociologique, politique, voire psychologique : les cadres sont improductifs parce qu'ils sont avec le patron capitaliste et contre les ouvriers, telle est une des réponses possibles. Mais alors, pourquoi leurs salaires ne sont-ils pas prélevés sur la plus-value ? Et si le cadre est socialiste ou communiste ? Toutes ces questions ne peuvent avoir qu'une réponse subjective, au mieux politique.

Nous aboutissons à une impasse pratiquement et théoriquement. Sur le plan pratique, parce qu'il est impossible d'effectuer un partage satisfaisant au travers des multiples services qui entourent aujourd'hui les directions, services qui peuvent se rattacher à la production ou à la circulation ou ni à l'un ni à l'autre ou aux deux à la fois. Impasse sur le plan théorique, parce que les critères de classement sont indéterminés ou inacceptables.

L'analyse du travail productif ou improductif met l'économiste au pied du mur. Le jeu dialectique de concepts contradictoires auquel ont recours les commentateurs sur ce problème particulier ne sont que des bavardages tranquillisans. Quand on veut utiliser la théorie pour effectuer des calculs de valeur ou de plus-value, quand on cherche la liaison avec la pratique économique, ces échappatoires ne sont pas possibles.

Alors, en lisant Marx, on trouve dans ses manuscrits des phrases comme celle-ci qui ouvrent des perspectives de solution :

«C'est dans ce sens que nous avons appelé productif un ouvrier dont la production est égale à sa propre consommation, et improductif celui qui consomme plus qu'il ne reproduit». (Théories sur la plus-value. T1, p. 162).

Il suffit d'équilibrer et de généraliser cette proposition en changeant deux mots pour remettre les pieds sur terre : est productif le travailleur dont la production est supérieure à sa propre consommation, et improductif celui qui consomme plus qu'il ne reproduit. Je reconnais que ces deux mots changent beaucoup de choses en généralisant un principe fondamental. Mais c'est en séparant deux réalités indiscutables, le prix et le temps de travail, et en étudiant leur relation au travers de la lutte des classes, que se trouve la solution.

Chapitre 11 : Qu'est-ce que la valeur ?

La théorie de la valeur proposée par Marx est une théorie idéaliste au sens marxiste du terme. Nous avons maintenant tous les éléments pour expliquer comment un matérialiste aussi convaincu a pu suivre un chemin qui le conduit à élaborer un concept métaphysique en économie.

a) Le point de départ : les Classiques

L'idée d'une valeur vraie, distincte du prix, est très ancienne. C'est celle du «juste prix» de Saint Thomas d'Aquin. Chez les auteurs du Moyen-Age, la notion est franchement idéaliste. Ils cherchent, au nom d'une morale chrétienne, la définition d'un prix qui soit équitable pour chaque échangeur : ni voleur, ni volé.

Il y a également dans le concept de valeur imaginé par les Classiques une auréole idéologique. Cette valeur est le «prix naturel», le prix qui représente la position idéale d'équilibre sur un marché animé d'incessants mouvements de hausse et de baisse, de perturbations qui troublent l'harmonie de la Création.

Thomas d'Aquin n'est pas loin quand Marx imagine une société communiste où la monnaie serait remplacée par des bons de consommations donnés aux producteurs en fonction de leur temps de travail.

Et il y eut, après la Révolution d'Octobre, contre l'avis de Lénine, des propositions pour prendre le temps de travail comme unité monétaire. En somme : le juste prix.

Si ces arrière-plans idéologiques sont importants, sûrement essentiels dans la motivation du chercheur, ils ne sont pas le point de départ d'une théorie idéaliste. Toute théorie se construit en posant une première pierre. Cette pierre est l'idée qu'il existe une valeur économique distincte du prix.

Il peut sembler «normal» et sans conséquence de faire la moyenne des prix. C'est une opération courante pour un économiste, encore qu'elle soit parfois très difficile. Ce faisant, cet économiste ne prétend pas découvrir la vraie valeur. Il donne le résultat pour ce qu'il est : le prix moyen. Faire de ce seul prix moyen l'objet d'observation de la science comme l'ont fait les Classiques, c'est refuser de prendre en considération les prix réels, c'est refuser d'analyser les causes des variations incessantes de ces prix. Dès le départ, la recherche est canalisée dans une direction.

La première erreur de Marx, inévitable étant donnée la science économique de son époque, est d'accepter, sans discussion, de ses maîtres les Classiques, le concept de valeur. Dans un passage où il va opposer la valeur de la force de travail à la valeur du travail, il explique, au préalable, comment on passe du prix à la valeur :

«Ayant emprunté naïvement, sans aucune vérification préalable, à la vie ordinaire, la catégorie «prix du travail», l'économie politique classique se demanda après coup comment ce prix était déterminé. Elle reconnut bientôt que, pour le travail comme pour toute autre marchandise, le rapport de l'offre et de la demande n'explique rien que les oscillations du prix du marché au-dessus ou au-dessous d'une certaine grandeur. Dès que l'offre et la demande se font équilibre, les variations de prix qu'elles avaient provoquées cessent, mais là cesse aussi tout l'effet de l'offre et de la demande. Dans leur état d'équilibre, le prix du travail ne dépend plus de leur action, et doit donc être déterminé comme si elles n'existaient pas. Ce prix-là, ce centre de gravitation des prix du marché, se présenta ainsi comme le véritable objet de l'analyse scientifique.

«On arriva au même résultat en considérant une période de plusieurs années, et en calculant les moyennes auxquelles se réduisent, par des compensations continues, les mouvements alternants de hausse et de baisse. On trouva ainsi des prix moyens, des grandeurs plus ou moins constantes, qui s'affirment dans les oscillations mêmes des prix du marché, et en forment les régulateurs intimes. Ce prix moyen donc, le «prix nécessaire» des Physiocrates, - le «prix naturel» d'Adam Smith - ne peut être, pour le travail, de même que pour toute autre marchandise, que sa valeur, exprimée en argent. La marchandise, dit Smith, «est alors vendue précisément ce qu'elle vaut» (L.I, t.2, p. 208, 209).

Althusser qui cite plus longuement que je ne l'ai fait ce passage, (Lire le Capital, t.1, p.18,19 - Maspéro 1973), ne s'étonne pas que Marx suive les Classiques lorsqu'ils abandonnent les prix du marché et leurs fluctuations pour se mettre à la recherche de la Valeur, la vraie, le prix nécessaire, le prix naturel. Pourtant, quel beau sujet pour un épistémologue !

Quelle est cette vraie valeur, différente de la seule valeur objective que nous connaissons : le prix ? Quelle est sa définition, et a-t-on le droit d'abandonner «naïvement, sans aucune vérification préalable», le prix du marché pour centrer son attention sur cette hypothétique vraie valeur ?

Nous avons deux définitions. La vraie valeur est celle qui est réalisée lorsque le marché est en équilibre, et c'est aussi le prix moyen calculé sur plusieurs années. Il est toujours dangereux d'avoir deux définitions, car, si le marché est déséquilibré pendant plusieurs années, le prix moyen ne sera pas égal au prix d'équilibre.

Choisissons la première définition : la valeur est le prix lorsque la demande et l'offre sont équilibrées. Ici la définition de la valeur repose sur la définition de l'équilibre. Les économistes savent aujourd'hui tracer une courbe de la demande en fonction du prix. Différentes méthodes de sondages permettent de la déterminer. On peut dire qu'à chaque point de la courbe, c'est-à-dire à chaque prix, correspond un équilibre du marché par ajustement de la production à la demande. On sait que tel appareil ménager vendu 1000 F. trouvera 50 000 acheteurs par an. Par contre, s'il est vendu 600F, il y en aura 100 000. Le marché sera toujours équilibré.

Manifestement, ce n'est pas de cet équilibre que parlent les Classiques. Ils ont, en effet, toujours supposé l'existence d'un marché où règne une concurrence parfaite, c'est-à-dire un marché où les acheteurs et les vendeurs sont nombreux, divisés, et où les quantités que chacun met en jeu sont petites, si bien qu'aucun n'a la possibilité, à lui seul, de modifier le marché. Il est inutile d'insister sur le fait que cette situation n'existe guère (Voir Galbraith). Même les producteurs les plus divisés : les agriculteurs, ont su s'organiser et barrer les routes pour imposer une politique de soutien des prix par divers mécanismes. Par exemple, en obtenant le retrait du marché de quantités importantes de fruits, de façon à retrouver un nouvel équilibre à un niveau de prix supérieur.

En quoi le prix du blé est-il un prix d'équilibre ? La solution est évidente : le prix d'équilibre est celui de l'équilibre social.

Les Classiques sont bien les héritiers du Moyen-Age, où l'on recherchait quel était le juste prix. Le juste prix, le prix naturel, le salaire normal, la vraie valeur, ne sont pas autre chose que le prix qui évite les troubles sociaux. Quand les gens sont tranquilles, c'est que le prix est bon, naturel, c'est que les choses sont vendues à leur valeur ! Malheur à ceux qui ne vendent pas ou n'achètent pas à la «vraie valeur» car ils troublent le Royaume !

Passons à la deuxième définition : la valeur est le prix moyen. Nous ne discuterons pas des difficultés techniques qui sont importantes, par exemple, le prix moyen à la production des pommes en France en 1976. Nous nous placerons dans le cas le plus favorable : une marchandise bien précise, de qualité constante et de prix uniforme sur tout le territoire, ou

mieux encore, le cas d'un ouvrier d'une entreprise dont le travail, les primes, etc., n'ont pas changé. Nous pouvons même faire abstraction de l'inflation. Pour le salaire de cet ouvrier nous aurons très probablement une courbe ascendante sur plusieurs années du fait de la croissance générale de la productivité. Dire que la moyenne de ces salaires indique la vraie valeur n'a pas de sens. Pour les marchandises, il suffit de penser au cuivre, à la laine, au pétrole, etc., pour faire la même réflexion.

Bien entendu, ce serait une idée encore plus curieuse que de calculer le salaire moyen de tous les ouvriers d'une ou plusieurs entreprises, ou le prix moyen de toutes les automobiles pour aller chercher le salaire véritable ou le vrai prix de l'automobile. Il n'y a pas de salaire abstrait ou d'automobile abstraite en Économie. Le prix moyen est le plus souvent l'approximation de la moyenne pondérée d'un ensemble. On l'utilise quand on s'intéresse à cet ensemble : les salaires d'une branche d'industrie, les revenus d'une profession. Mais l'idée d'y rechercher une valeur vraie, naturelle, est, disons-le nettement, saugrenue.

En passant du prix à la moyenne des prix on change de notion et ce glissement est très révélateur. Sous le couvert d'un calcul statistique on fait disparaître les positions respectives des échangeurs qui avaient accepté des prix différents et on croit arriver à une valeur qui ne serait ni un jugement, ni l'expression d'un rapport social particulier, ce serait la Valeur, l'essence du phénomène. Il en est de même pour le choix du prix d'équilibre qui, s'il était déterminable, permettrait d'effacer la réalité quotidienne, bien concrète, faite d'un incessant mouvement d'équilibre et de déséquilibres successifs dans les relations entre les acheteurs et les vendeurs.

C'est une grave erreur d'abandonner l'étude des prix tels que nous les observons pour se lancer dans des abstractions non contrôlées. La première faute épistémologique consiste à rechercher la vraie Valeur dans l'Économie, comme Hegel cherchait la Raison dans l'Histoire.

Il n'y a pas d'autre valeur économique que le prix observé sur le marché.

Pourquoi se désintéresser de ce prix et raisonner comme si ces fluctuations dues à la loi de l'offre et de la demande «n'existaient pas» ? Pourquoi négliger cette fameuse loi dont, depuis l'Antiquité, tout le monde a pu constater l'influence ? En somme, que nous dit cette loi ? Plus l'offre est importante, plus le prix baisse; plus la demande est forte, plus le prix monte. Nous sommes bien obligés d'admettre que c'est très loin d'être faux, car nous pouvons le vérifier tous les jours sur les marchés.

Cette fameuse loi serait encore plus vraie si elle était située dans un cadre plus général, celui des rapports sociaux : le prix varie en fonction du rapport de forces entre les échangeurs. La rareté ou l'abondance d'une marchandise ne sont que des éléments parmi d'autres du rapport de forces. Le salaire baisse s'il y a des chômeurs prêts à vous remplacer ou si l'on assassine, comme au Chili, les syndicalistes; le salaire monte si l'on manque d'ouvriers de la catégorie demandée ou si les syndicats et les partis ouvriers sont puissants.

La loi de l'offre et de la demande peut être contredite par la force des organisations sociales, qu'il s'agisse des monopoles ou des ententes, du pouvoir politique, des groupes de pression, ce qui prouve bien qu'elle se situe au même niveau, qu'elle est un facteur parmi d'autres des forces en présence.

La deuxième erreur d'aiguillage est de prendre pour modèle économique le troc. Marx s'est moqué de ceux qui font de Robinson Crusoe le point de départ de leurs analyses. Mais le principe d'équivalence a sa source dans les images de tribus primitives telles que les dessinent les hommes du XVIIIème siècle. Je te donne de la carpe et tu me donnes du lapin, tel est le modèle sur lequel raisonnent les Classiques. L'Essai de Smith, les Principes de Ricardo, sont, dans leurs premières pages, celles qui exposent les principes de base, pleins d'exemples de chasseurs, de pêcheurs, qui discutent pour savoir combien un daim vaut de

castors. Le choix des exemples est moins archaïque dans le Capital mais le modèle est le même. Ce ne sont qu'agriculteurs ou artisans qui échangent du blé contre de l'avoine, du vin ou de la toile.

L'idée d'équivalence dans les échanges a une origine lointaine, nous en reparlerons. Toujours est-il que le choix du troc comme modèle économique n'est pas sans conséquence. Il est facile de comprendre que la réflexion est orientée très différemment si l'on part de l'expérience de l'employé dont le salaire est versé sur un compte-chèques postal et qui fait débiter ce compte pour payer sa consommation. C'est le troc qui donne naissance à l'expression valeur d'échange. Dans l'idée d'échange il y a survivance du troc. Aujourd'hui, dans la vie courante, on paye et l'analyse de cette opération conduit à d'autres conclusions.

C'est encore la lecture des Classiques qui fournit le troisième élément de base de la construction théorique : le principe de proportionnalité. Pour dire exactement les choses, Marx donne à ce principe une expression dont ses maîtres ne sont pas responsables.

Quand Smith ou Ricardo écrivent que le prix est proportionnel au temps de travail, ils ont conscience du caractère approximatif de cette affirmation. Marx prend les réserves, les nuances, les contradictions de ces auteurs pour un manque de rigueur. Il pense que la loi de la valeur doit être aussi précise et simple que l'énoncé de Galilée sur la chute des corps.

Or, cette loi, entourée d'un grand prestige, est, dans son fondement et dans sa portée exacte, une idée banale. Dans la détermination du prix, personne n'ignore l'importance du temps de travail nécessaire, parce que le patron doit payer ses ouvriers et que la paye dépend de la durée de leur travail. La loi de la valeur ne peut rien dire de plus. Dès que l'on veut augmenter la précision, la loi devient fautive. Fausse parce que les salaires, les bénéfices, la gestion, les amortissements, les factures des fournisseurs, les conditions de crédit, etc., varient d'une entreprise à l'autre et selon la conjoncture.

Essayons une autre formulation, par exemple : lorsque le travail nécessaire à produire une marchandise diminue, son prix diminue également. Nous voyons immédiatement qu'il faut ajouter des réserves, des conditions pour que cela soit vrai.

Sans être économiste, il est facile de comprendre que si la productivité du travail est multipliée par 10, il y a une grande probabilité pour que le principe de proportionnalité se vérifie. Le changement est trop important pour qu'il ne se manifeste pas au niveau des prix. En toute rigueur scientifique, on constate que l'évolution à long terme des prix relatifs des marchandises ou des services *dépend* du temps de travail nécessaire à les produire. A souligner aussi que long terme signifie des dizaines d'années, voire un ou deux siècles, et qu'il s'agit de prix relatifs et non de la Valeur.

C'est bien de cette manière que l'entend Ricardo : «Si une pièce de drap valant actuellement deux pièces de toile, venait à valoir dans dix ans quatre pièces de toile, nous serions fondés à conclure en toute sécurité qu'il faut plus de travail pour fabriquer le drap, ou qu'il en faut moins pour faire de la toile, ou même que ces deux causes ont agi en même temps. Les recherches sur lesquelles je voudrais porter l'attention du lecteur, ayant pour objet l'effet produit par les variations survenues dans la valeur relative des marchandises, et non dans leur valeur absolue,...» (Principes, p. 22).

C'est dans ce sens que Fourastié a pu vérifier le principe de proportionnalité. Il montre (Productivité, prix et salaires - Paris, O.C.D.E, 1957), par exemple, qu'il coûte relativement moins cher d'aller de Paris à Toulouse en train qu'en diligence et il en déduit que la productivité dans les transports a augmenté entre le XVIIIème et le XXème siècle.

On s'en doutait, pourrait-on dire. Mais, toute grossière qu'elle soit, cette vérification se révèle très importante. Le calcul de Fourastié montre que le prix relatif du transport de Paris à Toulouse a diminué d'environ 25 fois en deux siècles. Sur une autre distance le chiffre serait

peut-être de 20 ou 30, mais de toute façon, il est d'un ordre de grandeur tel que la relation entre le prix et le temps de travail nécessaire à produire le transport est largement prépondérante sur tout autre facteur qui pourrait influencer ce prix, en particulier le profit. Basée sur de nombreux exemples de marchandises et de services, cette étude montre l'ampleur des progrès de la productivité et ses conséquences sur le niveau des prix et sur celui de la consommation. C'est parce que la productivité du travail a été multipliée depuis un siècle par 5 ou 6 ou 7 - plus de précision est impossible - que la démonstration est néanmoins scientifiquement acceptable. Nous sommes très loin de la rigueur exigée par Marx dans sa formulation du principe de proportionnalité.

b) Les raisons d'une déviation idéaliste

Il pourrait suffire, pour expliquer la croissance du capitalisme et l'exploitation des ouvriers qui en est à l'origine, de constater que les ouvriers travaillent pendant un temps plus long que celui nécessaire à produire leur consommation, la différence servant à produire ce que les capitalistes consomment ou investissent pour s'enrichir. Mais comment y parvenir avec le concept de valeur ?

Il faut tout d'abord maintenir fermement le principe de proportionnalité qui lie la valeur au temps de travail. Toute altération de la proportion remettrait en question la démonstration. Mais il faut également conserver le plus possible le principe d'équivalence qui est nécessaire pour la critique de Ricardo et la justification de la théorie de la plus-value.

Or, ces deux principes étant dans la réalité contradictoires,

Marx n'a qu'un seul moyen à sa disposition : s'éloigner de la réalité. Telle est l'origine d'une théorie idéaliste. Les outils que lui ont légués les Classiques ne lui permettent pas de choisir un autre chemin. Nous en avons vu les différentes étapes. Revoyons-les rapidement en soulignant la nécessité d'une idéalisation des objets économiques.

Prenons d'abord la marchandise. Pour faire du temps de travail un déterminant exclusif de sa valeur il faut oublier la valeur d'usage. Or, l'utilité d'une marchandise est «la matière de la richesse», «le soutien matériel de la valeur d'échange». Oublier la valeur d'usage c'est désincarner la marchandise. Nous n'avons plus une armoire en chêne, de style imitation Empire avec des moulures, des petits trucs en cuivre pour faire beau et une glace au milieu, mais une somme d'heures de travail. Puis le travail lui-même va se désincarner. Pour faire la moyenne, il faut oublier l'ébéniste parisien ou auvergnat, le scieur, les bûcherons, les transporteurs, etc., pour n'avoir plus que du temps de travail de même espèce, celui qui sert à faire des armoires. Puis, l'abstraction étant insuffisante, il faut arriver au travail de la société toute entière. Avons-nous atteint la limite ? Non !

Les nécessités de la démonstration de la théorie de la plus-value en opposition avec celle de Ricardo, obligent à refuser toute valeur au travail lui-même et à partir de ce moment nous «décollons». Nous attachons nos ceintures et nous partons sur les nuages : «la force de travail de l'homme à l'état fluide, ou le travail humain, forme bien de la valeur, mais n'est pas valeur. Il ne devient valeur qu'à l'état coagulé sous la forme d'un objet». (L.I, t.1, p.65).

Ce n'est pas le travail qui a une valeur, c'est le produit du travail, c'est le temps de travail «matérialisé» dans la marchandise qui est valeur. La valeur est une «substance» contenue, fixée dans la marchandise, où elle remplace l'utilité qui n'est plus la matière de la richesse mais la forme de la marchandise :

«Si nous disons : en tant que valeurs toutes les marchandises ne sont que du travail humain cristallisé, nous les ramenons par notre analyse à l'abstraction valeur, mais, avant comme après, elles ne possèdent qu'une seule forme, leur forme naturelle d'objets utiles» (L.I,t.1,p.65).

Le travail n'est pas un produit, c'est une activité, un fluide porteur de valeur. L'activité n'est pas une valeur. Ce qui est valeur c'est le résultat, le fluide coagulé dans le produit : marchandise ou force de travail.

Les images de cristallisation, de coagulation, que l'on prend à la première lecture pour de la littérature, sont en réalité les seules possibles pour traduire la pensée de Marx. Il est dans la même situation que le guérisseur qui parle de son fluide pénétrant dans le malade et chassant la maladie. Le guérisseur ne parvient pas à expliquer autrement la valeur de son pouvoir.

La valeur est une force occulte cachée dans la marchandise, force qui détermine le prix.

Dès les premières pages du Capital, la valeur, objet de l'analyse des Classiques est transformée en objet métaphysique au sens rigoureux du terme : un objet décrit comme un phénomène physique mais qui est un produit de l'imagination, un objet qui sert à une description fantastique de la réalité.

Les commentateurs de la théorie proposée par Marx évitent d'analyser la nature du concept de valeur. Le plus clairvoyant est peut-être l'économiste Werner Sombart qui écrit : «La valeur n'est pas un fait empirique, mais un fait de pensée, un fait logique». (Cité par Engels. Préface au livre III, p. 29,30).

Arnaud Berthoud écrit : «La forme valeur est un fait et elle est, en même temps, au niveau où elle se présente, impossible à comprendre» (ouv. cité p. 32). D'autres, plus prudents comme Ernest Mandel, cachent la valeur derrière la valeur d'échange. D'autres encore la cachent derrière le temps de travail.

La nature de la valeur chez Marx ne se comprend clairement que si l'on voit ce que deviennent les échangeurs. Comme la marchandise, et toujours dans le but d'assurer la théorie de la plus-value, les échangeurs subissent une idéalisation de plus en plus poussée au point de devenir des ombres.

Tout d'abord ces échangeurs se limitent essentiellement à deux personnages : l'ouvrier et le capitaliste. Les autres n'ont qu'un rôle parasitaire (les commerçants - les fonctionnaires) ou provisoire, le système capitaliste les dévorant peu à peu (les paysans - les artisans).

Ensuite ces deux acteurs vont se désincarner : le capitaliste se transformant en capital et l'ouvrier en force de travail. Toute l'activité économique est décrite, au niveau théorique, comme une machine à créer de la valeur. Le capitaliste achète la force de travail, elle entre en action et restitue une valeur supérieure. Telle est, en une seule phrase, la vision synthétique que Marx nous-présente de l'économie d'un pays capitaliste.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette vision c'est la direction unique vers laquelle l'attention est dirigée. Marx a énormément lu et observé et de nombreux passages du Capital en témoignent. Mais son but n'est pas de décrire le fonctionnement matériel, l'organisation de la production avec ses différents marchés, les entreprises et leur gestion interne ou leurs liaisons avec les différentes filières de production, la distribution, etc. En dehors d'une distinction secondaire entre biens d'investissement et biens de consommation, toute l'analyse théorique est centrée sur la valeur et la plus-value. Le reste c'est l'intendance.

La machine économique ne fabrique plus des tôles d'acier, des tissus, des maisons, des saucisses ou du ciment, mais uniquement de la plus-value.

D'où l'incapacité de décrire ce que sera la société socialiste, car la plus-value disparue il ne reste rien. Les mouvements révolutionnaires paieront lourdement cette abstraction.

Transformer le capitaliste en capital et l'ouvrier en force de travail ne suffit pas pour la théorie de la plus-value. Le capital lui-même doit devenir une abstraction. Ce n'est plus une créance ou un droit de propriété aux modalités diverses, c'est une valeur c'est-à-dire une

cristallisation de travail passé dans des investissements qui ne sont que des marchandises particulières en ce sens qu'elles sont consommées lentement. Le capital au sens ordinaire du mot est une valeur fictive.

La force de travail se transforme également par réduction de tous les différents types de travaux, complexe, intensif ou pas intensif, en une force de travail simple. Elle est devenue une marchandise, une autre valeur cristallisée dans les bras et la tête de l'ouvrier.

Plus le discours devient idéaliste et plus les objets de ce discours se mécanisent, se matérialisent par une injection de substance-valeur. Marx construit ainsi une métaphysique de l'échange où les échangeurs en tant qu'hommes pensant et agissant dans un ensemble de relations sociales, ont disparu. Voulant donner à la théorie de la plus-value le caractère et la contrainte d'une loi physique, Marx rend la valeur indépendante des rapports sociaux. Les échangeurs ne sont plus que les véhicules de la valeur des marchandises qui les domine complètement.

Ici le discours du Capital devient manifestement délirant. Au moment de la transaction ce ne sont plus les échangeurs qui parlent mais les marchandises :

«Les marchandises se disent dans leur nom d'argent ce qu'elles valent» (L.I, t.1, p. 110).

Le chapitre II sur les échanges commence ainsi :

«Les marchandises ne peuvent point aller elles-mêmes au marché ni s'échanger elles-mêmes entre elles. Il nous faut donc tourner nos regards vers leurs gardiens et conducteurs, c'est-à-dire vers leurs possesseurs». (Ibid. p. 95). La valeur «n'existe pour ainsi dire que dans la tête des marchandises. L'échangiste est donc obligé soit de leur prêter sa propre langue, soit de leur attacher des inscriptions sur du papier pour annoncer leur prix au monde extérieur» (L.I, t.1, p. 105).

Le rapport entre les échangeurs n'est qu'un rapport juridique : «ils doivent se reconnaître réciproquement comme propriétaires privés» (p. 95). Une fois qu'ils ont vérifié cette qualité juridique de propriétaires de marchandises, ils disparaissent en tant que personnes agissantes :

«Les personnes n'ont affaire ici les unes aux autres qu'autant qu'elles mettent certaines choses en rapport entre elles comme marchandises. Elles n'existent les unes pour les autres qu'à titre de représentants de la marchandise qu'elles possèdent» (p. 95-96).

Le rapport n'est plus un rapport social entre des échangeurs mais un rapport entre des marchandises.

Plus exactement, les échangeurs se soumettent au rapport entre les marchandises :

«Leur instinct naturel ne fait que confirmer les lois provenant de la nature des marchandises» (p. 97).

Car

«en tant que valeur d'échange, toutes les marchandises ne sont que des mesures déterminées de temps de travail coagulé». (Contribution à la critique de l'économie politique. E.S. 1972 p.10).

Nous le voyons maintenant clairement, la nature particulière de la valeur chez Marx s'explique par la volonté de faire disparaître les échangeurs dans la détermination de cette valeur. Cette disparition n'est possible que si la valeur est contenue invisible et insaisissable dans la marchandise, mystérieuse coagulation d'un fluide sécrété par la force de travail, cristaux au pouvoir fantastique de déterminer la gravitation des prix.

c) Un instinct naturel

Ainsi les échangeurs ne sont que la langue des marchandises. Ils parlent à leur place et un «instinct naturel» les guide quand ils prononcent un prix ou font ce que l'on appelle aujourd'hui «la valse des étiquettes». En deux mots Marx répond à une question que tout lecteur est obligé de se poser s'il n'a pas l'esprit critique complètement étouffé. En admettant que les marchandises contiennent une valeur invisible, comment les échangeurs en ont-ils connaissance et pourquoi lui obéissent-ils ? Il arrive bien un moment où il faut passer de la métaphysique à la réalité.

La réponse de Marx est un peu courte : un instinct qui, comme tous les instincts, est naturel. Les hommes naissent avec un patrimoine génétique qui leur permettra de trouver leur chemin dans les relations économiques comme les oiseaux celui de leurs migrations annuelles.

Engels juge nécessaire en publiant le livre III de redescendre des nuages. Dans la préface, il renonce à la théorie de l'instinct et propose une autre explication. Au Moyen-Age, avant le XVème siècle, les marchandises étaient échangées à leur valeur. La loi de la valeur fonctionnait parce que les paysans savaient tout faire eux-mêmes ou voyaient les artisans du village à l'œuvre. Ils étaient parfaitement au courant des différents temps de travail nécessaires à produire les marchandises échangées habituellement sur le marché. Engels juge que, dans ces conditions, les échangeurs ont sinon instinctivement du moins spontanément, la volonté et la possibilité d'équilibrer les temps de travail échangés.

Remarquons que cette explication ruine complètement la théorie de la valeur pour la période qui suit le XVème siècle c'est-à-dire pour l'analyse du système capitaliste. Non seulement les marchandises ne sont pas vendues à leur valeur par nécessité théorique mais les échangeurs n'ont plus aucune idée de la valeur et, par conséquent, les prix n'ont plus de liaison avec le temps de travail. C'est le vide théorique. Nous n'avons plus aucun moyen de savoir comment se déterminent les prix, nous sommes en présence d'une gravitation sans loi.

Pour la période antérieure au XVème siècle, le stade de l'économie marchande, l'explication d'Engels a l'avantage de redonner vie et pouvoir de décision aux échangeurs. Ils ne sont plus les voix des marchandises mais des hommes bien réels, des paysans pleins de bon sens qui ne se laissent pas rouler sur le champ de foire par quelque maquignon ou vendeur de chemises.

Cependant, l'explication reste discutable et insuffisante. Il faudrait tout d'abord démontrer que les hommes du Moyen-Age égalisaient effectivement les temps de travail échangés ce qui paraît peu probable.

Les artisans et commerçants qui s'enrichissaient aux dépens des paysans, sont à l'origine de l'accumulation capitaliste. Ensuite, en supposant une égalisation, il faudrait expliquer ce comportement. L'égalisation ne peut être que la manifestation d'un jugement de valeur sur les différentes qualités de travail. Elle suppose une idéologie selon laquelle une heure de travail de forgeron vaut une heure de travail de paysan ou, si l'on juge qu'il s'agit d'un travail plus complexe, une heure et demie de travail agricole.

Pour Engels comme pour Marx, cette idéologie égalisatrice est hors de discussion et c'est ainsi que les travailleurs les mieux payés ne peuvent être que des ouvriers complexes ou intensifs. Le reproche que l'on peut leur adresser n'est pas d'adopter cette idéologie sympathique mais d'être inconscients de son existence. Le problème est qu'elle n'est pas la seule et que, dans ce domaine, les plus favorisés estiment toujours, en fonction d'arguments

les plus divers, que leur temps de travail a plus de valeur que celui des balayeurs ou des dactylos.

Ernest Mandel (Traité d'économie marxiste. Union générale d'éditions 10/18 Julliard 1962) développe l'explication d'Engels et s'efforce de montrer sa validité universelle chez tous les peuples à économie primitive. Il cite ce magnifique exemple :

«Chez la tribu nègre des Heh, les paysans qui commandent une lance au forgeron (qui est lui-même paysan forgeron) travaillent la terre du forgeron pendant le temps que celui-ci travaille à la lance». (t.1, p. 70).

D'où nous pourrions déduire que le forgeron n'est pas un travailleur complexe et qu'il n'amortit pas son apprentissage.

Bien entendu, les ethnologues pourraient citer de multiples exemples où le principe d'équivalence n'est pas respecté, du moins sous la forme de l'égalité des temps. Nous verrons plus loin les travaux de Mauss et son analyse des échanges par dons réciproques dans lesquels c'est le pouvoir magique conféré à la chose donnée qui établit sa valeur. L'échange équilibre les pouvoirs magiques. Dans de très nombreuses sociétés, en particulier en Afrique noire, le travail du forgeron a un caractère magique et cette corporation bénéficie d'un statut social privilégié.

Par fidélité à la théorie de Ricardo, les économistes marxistes ferment les yeux sur les échanges inégaux de temps de travail. Ce n'est même pas un sujet tabou : il n'existe pas. En voici un exemple pris dans le Capital :

«En outre, si la société veut satisfaire des besoins, exige qu'un article soit produit à cette fin, elle doit le payer. En effet puisqu'il faut admettre que la production de marchandises suppose une division du travail, la société achète ces articles en utilisant pour les produire une partie de son temps de travail disponible. Elle les achète par conséquent avec une certaine quantité de temps de travail dont dispose cette société. La fraction de la société à laquelle incombe, par suite de la division du travail, d'employer son travail à la production des dits articles doit nécessairement recevoir en travail social un équivalent, sous forme d'articles destinés à subvenir à ses besoins» (L.III, t.1, p. 202).

Marx s'intéresse dans ce passage aux échanges de temps de travail entre «fractions» de la société, sujet dont l'étude pouvait conduire à remettre en question les théories de l'école classique. Malheureusement, il ne voit pas l'intérêt d'une recherche dans cette direction parce qu'il a toujours présent à l'esprit le principe d'équivalence. Il n'y a évidemment aucune raison pour que la fraction de la société en question reçoive un équivalent en temps de travail. C'est le rapport de forces entre cette fraction et le reste de la société qui en décide. Encore une fois le principe d'équivalence, une théorie idéaliste de la valeur, font dérailler le raisonnement.

Deux siècles après les recherches d'Adam Smith, des économistes continuent, imperturbables, à enseigner le principe d'équivalence. Principe que Marx lui-même a contribué à démolir en montrant que les marchandises ne sont pas vendues à leur valeur. Ils admettent toujours, sans sourciller, que les échangeurs ont le mystérieux pouvoir de voir l'invisible et d'égaliser les temps de travail échangés.

Quand se décideront ils à comprendre que la théorie classique ne correspond pas à la réalité ?

Quand se décideront ils à étudier les échanges inégaux de temps de travail ?

d) Une valeur hégélienne

La valeur est un concept métaphysique qui transcende une triple réalité : celle des temps de travail, celle des prix et celle des valeurs d'usage, tout en n'étant ni un temps, ni un prix, ni une utilité.

La plupart des marxistes, principalement ceux qui ne sont pas économistes, en voyant le mot valeur lisent temps de travail. Dans les exemples choisis par Marx on passe facilement de la valeur au temps et, très souvent, le raisonnement se résume en utilisant directement les heures ou les journées de travail sans avoir recours aux valeurs.

Cette identification de la valeur au temps de travail est commode mais elle est trompeuse. La valeur n'a pas pour unité de mesure celle du temps mais celle de la monnaie. Elle est égale à des francs, des livres ou des dollars.

La valeur n'est pas un temps de travail, elle est proportionnelle au temps. Entre la valeur et le temps, Marx situe un coefficient de proportionnalité dont la nature et le déterminisme échappent à son analyse. Il n'envisage que la possibilité d'un mouvement apparent de ce coefficient à la suite d'un changement dans le temps de travail nécessaire à produire l'unité monétaire. En dehors de cette éventualité, négligeable pour la théorie de la valeur, le coefficient est stable et identique pour toutes les valeurs qui sont exprimées dans la même monnaie nationale.

Marx n'imagine pas que ce coefficient puisse être variable sous l'effet de la lutte des classes et des groupes de pression. Les travailleurs ont le même coefficient que les autres ouvriers mais ils n'arrivent pas à «arracher la valeur de leur force de travail» telle qu'elle résulte de cette proportionnalité nationale. Imaginer un coefficient variable remettrait tout en question et la force centripète qui maintient la gravitation du prix autour de la valeur deviendrait, pour Marx, un élastique vulgaire.

Ce coefficient se présente comme l'opérateur d'une métamorphose d'une grandeur physique, le temps en une grandeur métaphysique, l'a valeur. Il suffit d'annoncer que la valeur est proportionnelle au temps pour que tout soit dit. D'un côté nous avons le temps, de l'autre une valeur, et entre les deux une opération qui n'est pas une simple multiplication ou une division. Le principe de proportionnalité participe de l'idéalisme de la valeur, c'est une opération magique qui transmute le temps en valeur. Le «directement proportionnel» de Marx est la pierre philosophale qui avec du temps de travail permet d'obtenir une valeur-or.

Exprimée en unités monétaires la valeur donne l'impression d'être un prix. Un prix particulier correspondant à une moyenne ou à un équilibre de marché.

Pourtant nous sommes loin de la valeur définie par les Classiques. Il suffit à Ricardo que la valeur soit relative car il s'agit en réalité de la valeur d'échange. Son seul principe est que les deux rapports, celui entre les valeurs d'échange des deux marchandises, celui entre les temps de travail respectifs, soient égaux. Selon Marx, l'échange suppose l'existence dans les deux marchandises de substances-valeurs égales. Dans ces conditions, la valeur d'échange coïncide avec la valeur. Cette coïncidence se retrouve lorsque Marx parle de marchandises produites aux conditions moyennes.

Cependant ce serait une erreur de confondre valeur et valeur d'échange. Marx a besoin d'une valeur fixée dans la marchandise, immuable dans toutes les phases de circulation. C'est pourquoi il voit la valeur d'échange extérieure à la valeur. C'est la forme phénoménale de la valeur. La valeur d'échange est :

«Le mode d'expression nécessaire ou la forme phénoménale de la valeur, laquelle doit toutefois être considérée d'abord comme indépendante de cette forme» (Notes marginales sur le Traité d'économie politique d'Alfred Wagner. Annexe au L.I, t.3, p. 241).

Marx est d'autant plus contraint à cette distinction que le développement de son exposé le conduit à détacher complètement le prix ou la valeur d'échange de la valeur. Les marchandises ne sont jamais vendues à leur valeur que celle-ci corresponde au temps socialement nécessaire ou au temps individuel propre à chaque marchandise.

Enfin la valeur peut être confondue avec la valeur d'usage. Cette erreur semble à première vue impossible. Marx explique que l'utilité est la matière ou la forme de la valeur mais non la valeur elle-même. Il n'y a pas de valeur sans utilité cependant l'utilité n'est pas la valeur, elle n'est qu'une condition d'existence de la valeur.

Le principe est simple mais les discussions incessantes à propos des distinctions entre travail productif et improductif montrent que la confusion est possible.

Eprouver le besoin d'une marchandise, la juger utile, et l'acheter sont deux choses différentes. La distinction entre valeur d'usage et valeur d'échange est tout à fait claire. Ce n'est pas le cas pour la Valeur qui n'est ni l'une ni l'autre tout en étant les deux à la fois. Faire de l'utilité le critère d'existence de la Valeur tout en distinguant celle-ci de la valeur d'échange, c'est associer trop étroitement valeur et utilité pour que la confusion soit évitée.

Distinguer une valeur-contenu et une valeur-forme ou matière de cette forme n'est qu'un jeu d'interprétations contradictoires du genre de ceux que Hegel imagine à propos de l'amour. Tu es moi, je suis toi, tu n'es pas moi et je ne suis pas toi, tu es mon tout et ma moitié, etc. A une interprétation il est toujours possible d'en opposer une autre ou de passer de l'une à l'autre. C'est d'ailleurs ce que fait Marx à propos de la monnaie. (Voir le chapitre II).

Dans l'échange d'une marchandise contre de la monnaie, Marx joue de l'opposition entre acheteur et vendeur, chacun des échangeurs étant à la fois vendeur de ce qu'il possède et acheteur de ce qu'il ne possède pas. Ainsi la monnaie est tantôt valeur d'échange - en tant que marchandise or- et tantôt valeur d'usage - en tant qu'instrument de circulation. Mais quand la monnaie est en papier, quand elle cesse d'avoir une valeur propre, elle n'est plus que valeur d'usage.

Que signifie en effet, l'idée que, dans la monnaie de papier, la fonction a absorbé l'organe sinon que seule subsiste la fonction ? Et qu'est-ce qu'une fonction de circulation sinon une utilisation !

La monnaie de papier est utilisée pour servir de support à une unité de compte. Elle n'a qu'une valeur d'usage. C'est parce qu'elle permet d'acheter tout ce qui est à vendre qu'elle a une valeur. La valeur symbolique est en réalité une valeur d'usage. Le symbole est subjectif mais l'identification est objective.

Ainsi, parce que la valeur économique est de nature complexe, elle réunit sous un seul concept trois réalités différentes :

- la valeur d'usage qui est idéologique,
- la valeur d'échange qui est un rapport social
- et le temps de travail qui est un phénomène physique.

Par une dialectique d'interprétations contradictoires la valeur est ces trois réalités, tout en n'étant aucune d'elles prise isolément, la valeur ne se situe :

- **ni au niveau de la superstructure idéologique,**
- **ni à celui de la structure sociale,**
- **ni à celui de l'infrastructure économique,**

tout en allant d'un niveau à l'autre selon les besoins du raisonnement.

Chapitre 12 : Les dangers d'une théorie idéaliste

L'analyse de l'architecture théorique du Capital est à peu près terminée. Il reste la théorie de la baisse du taux de profit et celle de la paupérisation mais nous n'avons pas encore les instruments nécessaires pour faire cette critique et elle sera exposée plus loin dans une quatrième partie.

Les recherches de théorie pure pourraient paraître des préoccupations de spécialistes dont les conclusions sont, en général, accueillies avec scepticisme, d'autant plus qu'elles sont souvent peu claires et, apparemment, sans portée pratique. Que la valeur soit un concept métaphysique ou scientifique, quelle importance dans les luttes politiques actuelles ? Dans ce douzième chapitre, sans faire une étude approfondie qui nécessiterait une recherche collective avec des moyens importants, il me paraît indispensable de souligner par quelques remarques l'erreur d'une telle opinion.

Dans l'introduction il a été indiqué que l'inconvénient du marxisme est son succès. Maintenant, ce n'est plus d'inconvénient qu'il faut parler mais de danger car l'analyse à laquelle nous avons procédé dans les chapitres précédents a révélé le caractère non scientifique, non matérialiste, de la théorie économique proposée par Marx. Le problème du calcul de la valeur, point de départ de nos recherches, a été le révélateur d'un mal beaucoup plus profond et beaucoup plus grave. C'est l'expérience pratique dont l'échec remet tout en question.

Toute théorie idéaliste est une réponse à un besoin par une interprétation de la réalité. D'où le succès et le danger.

La fonction idéologique est essentielle dans une théorie idéaliste. Elle se donne comme une description de la réalité mais son but est de définir un système de valeurs qui puisse guider notre comportement. Elle n'a de succès que dans la mesure où elle répond aux besoins d'un groupe ou d'une classe sociale.

De ce point de vue, les théories économiques de Marx ont parfaitement rempli leur rôle. Le Capital est la plus magistrale dénonciation du système capitaliste. Définissant les ouvriers comme les seuls prolétaires, c'est-à-dire comme les seuls exploités productifs, les seuls créateurs des richesses, des investissements et du progrès économique, les plus directement confrontés aux capitalistes dans des entreprises dont la production a déjà un caractère collectif alors que leur propriété est privée, Marx donne une conscience politique à la classe ouvrière.

Le danger c'est l'interprétation de la réalité. Marx n'avait pas à sa disposition les matériaux nécessaires pour une recherche rigoureusement scientifique. Il a répondu aux besoins de la classe ouvrière en utilisant ce qu'il avait sous la main, les ouvrages de l'école classique anglaise. Il en découvre les contradictions mais il ne peut les surmonter qu'en idéalisant les concepts selon une procédure hégélienne.

La distinction entre productif et improductif, la notion de prolétaire, ont c'est certain des conséquences politiques. Outre que cette distinction conduit les économistes dans un marécage théorique, elle présente un danger en donnant une vision fautive des luttes sociales en cours. Ne voyons-nous pas participer aux mêmes luttes que les ouvriers avec les mêmes revendications, les mêmes objectifs, des catégories de travailleurs considérées comme improductives et dont l'importance se chiffre aujourd'hui par millions de salariés telles que les fonctionnaires, traités par Marx de merdeux, ou les employés des services commerciaux, ceux des banques ou des Caisses d'épargne, supposés vivre au crochet de la classe ouvrière !

Ce n'est pas un hasard si, en Europe, les seuls pays capitalistes où le parti communiste se soit fortement implanté sont ceux où jusqu'à ces dernières années la paysannerie constituait une partie importante de la population active, où les improductifs étaient encore composés principalement de domestiques, de militaires et de policiers. Une situation pas très éloignée de celle que connaissait Marx et qui a permis de prendre le pouvoir à Lénine en Russie, à Mao en Chine, à Tito en Yougoslavie, à Ho Chi Minh au Vietnam.

Dans les pays capitalistes plus évolués, ceux de l'Europe du Nord, le mouvement socialiste est représenté par la social-démocratie. Ce qui caractérise les partis sociaux-démocrates est l'abandon de toute position théorique. Leurs chefs ne se définissent plus comme des marxistes mais comme des «pragmatistes». Ces partis recueillent les voix des productifs et des «improductifs» : des ouvriers, des employés, des fonctionnaires et en partie des agriculteurs. Leur vide théorique leur procure un succès électoral mais leur pragmatisme leur fait assurer au mieux le fonctionnement du système économique en place et rejeter toute transformation qui pourrait le perturber.

Toute théorie idéaliste est, comme une religion, un reflet fantastique de la réalité, mais la part de l'interprétation personnelle n'y est pas négligeable et elle échappe rarement aux phantasmes de son inventeur.

Tout ce qui a un prix, une valeur économique réelle, se vend et s'achète mais qui, aux yeux de Marx, est inutile ou immoral, tout ce qui lui semble pouvoir être supprimé par la classe ouvrière, est déclaré sans valeur. Le comptable qui, à son avis n'est utile qu'à son patron est inutile à la société.

En conséquence, il travaille mais ne produit pas de valeur. En caricaturant à peine, on pourrait dire qu'il n'a pas le «fluide», celui qui se coagule en cristaux de valeur. Comment peut-on définir une stratégie politique correcte à partir d'une pareille métaphysique !

Le même danger apparaît avec la théorie de la plus-value. Cette théorie conduit à la suppression de toute propriété privée de moyens de production à qui l'on attribue le pouvoir exclusif de permettre l'exploitation de l'homme par l'homme. D'où des décisions absurdes comme la suppression de la petite entreprise agricole dont les propriétaires sont parmi les plus exploités. La durée de leur travail est bien plus longue que celle des ouvriers et leur revenu est souvent inférieur à celui d'un O.S. On socialise les coiffeurs, les restaurants, les artisans, les petits industriels, les petits commerçants, même ceux qui sont menacés par la faillite.

Il est remarquable que dans le programme commun adopté par les radicaux, les socialistes et les communistes pour recueillir les suffrages de la majorité des Français, on se limite à la nationalisation de grandes entreprises. Il est regrettable que l'on n'en tire pas des conclusions théoriques. Par des références à un socialisme ou un communisme futur, on suggère que des décisions plus proches de la pureté théorique pourraient être prises à l'avenir, ce qui ne manque pas de repousser tous ceux qui sont concernés et qui, en toute bonne foi, n'ont pas conscience d'être des exploités, et tous ceux qui ne voient pas l'intérêt de telles mesures.

Même si les erreurs politiques ont été corrigées en distinguant les grands et les petits moyens de production, il reste que le contenu scientifique de cette distinction n'a pas été précisé ce qui n'est pas sans conséquence. La plus grave est la contradiction entre des principes abstraits qui sont censés servir de guides, et les programmes d'action pratique. Contradiction que ne manquent pas de relever les gauchistes et les avocats de la bourgeoisie, ceux-ci pour prévoir des lendemains apocalyptiques et ceux-là pour annoncer des trahisons de la pensée de Marx.

C'est à une fonction purement idéologique que sont réduits les économistes qui utilisent la théorie marxiste de la valeur. Dans le domaine de la science économique, cette théorie ne

peut rien démontrer. Aucun calcul, aucune expérience, ne sont possibles avec une valeur et une plus-value invisibles et insaisissables. Les meilleures recherches des économistes marxistes s'effectuent par des analyses de prix, de salaires, de profits, etc., car la situation des ouvriers dépend des feuilles de paye et des prix payés par les ménagères.

Comme toute théorie idéaliste, la théorie de la valeur est commode pour expliquer n'importe quoi, car personne ne peut prouver le contraire. Rien n'étant vendu à sa valeur, on pourrait tout aussi bien dire que la force de travail est vendue au-dessus de sa valeur, que les marchandises sont vendues au-dessous de leur valeur, et que les capitalistes mangent leur capital par une sous-estimation des amortissements due à l'inflation.

La théorie de la valeur pourrait très bien soutenir cette démonstration et il serait impossible de prouver le contraire car les arguments en termes de prix n'ont pas leurs correspondants en termes de valeur.

Deux principes sont à la base de la théorie économique de Marx :

1. le principe de proportionnalité
2. et le principe d'équivalence.

Mais à quoi peut servir la proportionnalité si l'équivalence n'est pas respectée ?

On se refuse à voir l'évidence : **la notion de Valeur telle que Marx l'a définie est inutile en Économie.**

La connaissance des temps de travail, des prix, des salaires, est indispensable, mais pas celle de la Valeur. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'impossibilité de calculer la valeur ou la plus-value ne gêne personne et ne trouble pas le sommeil des économistes marxistes des pays capitalistes.

Ce n'est pas tout à fait le cas pour ceux des pays socialistes. Il ne doit pas être commode de définir concrètement une politique des prix et des salaires avec une Valeur invisible et insaisissable. Voici un passage extrait de l'ouvrage d'un économiste polonais :

«Si l'on adoptait une définition de la loi de la valeur selon laquelle il serait nécessaire de ramener les relations entre les prix aux relations entre les valeurs, la valeur étant prise dans l'acceptation marxienne, il faudrait reconnaître alors que les faits qui se produisent dans l'économie socialiste sont en entière contradiction avec la loi de la valeur ainsi définie... Il faut donc soit admettre que la loi de la valeur ne joue pas en économie socialiste, ou bien qu'elle joue, mais que depuis des dizaines d'années, dans tous les pays socialistes elle est violée de façon permanente et universelle, soit enfin que la définition ci-dessus de la loi de la Valeur est erronée... une loi que l'on pourrait violer partout et pendant très longtemps ne saurait être une loi...» (B. Mine/ l'Économie politique du socialisme, p. 528).

La perspective de finir ses jours dans un asile psychiatrique rend, sans doute, les économistes soviétiques plus prudents.

Nous assistons en tous cas à un spectacle assez extraordinaire, celui de la coexistence pacifique de deux théories ennemies le marxisme et le marginalisme.

Sans répudier les théories économiques de Marx, ces économistes font de plus en plus appel à celles de Walras, de Pareto qui sont incompatibles. Pour ces derniers auteurs ce n'est pas le temps de travail qui détermine le prix mais uniquement la valeur subjective, l'utilité de la marchandise. Ils tirent à la mitraille sur Ricardo.

Le marginalisme a servi à démontrer que le capitalisme est le meilleur des mondes possibles. Si la valeur subjective que j'attribue à une chose est égale au prix que l'on me fait payer pour l'obtenir, de quoi pourrai-je me plaindre ? Le prix est dans ces conditions juste et normal.

Le marginalisme est une théorie fondamentalement conservatrice. Est-ce la raison de son renouveau en U.R.S.S. ? Faut-il faire remarquer que l'on ne peut soutenir une théorie dans un pays et la contester dans une autre ?

Si l'on admet que le prix est déterminé par la valeur d'usage, alors la force de travail qui est aussi une marchandise, a un prix qui est fonction de l'usage de cette force. Le salaire devient égal à l'usage de l'ouvrier, le salaire devient le juste prix du *travail* de l'ouvrier et celui-ci n'est plus exploité par le capitaliste comme il ne peut l'être dans un pays socialiste. La coexistence pacifique devient la confusion pacifique.

Un autre danger à signaler est celui de la scolastique. On ne peut discuter une théorie idéaliste, il faut y croire en s'enfermant dans son univers. Toute métaphysique engendre la scolastique. Il y a de quoi sursauter en voyant des matérialistes, prétendant manier une méthode scientifique, se livrer à l'exégèse de tel ou tel texte de Marx pour distinguer le vrai du faux.

Un haut niveau d'abstraction, l'utilisation abusive de la dialectique, des batailles à coups de citations dont on peut donner des interprétations contradictoires, des exemples puisés dans la réalité mais dont on ne peut démontrer la liaison avec les concepts, un résultat purement idéologique, telles sont les caractéristiques de la scolastique.

Il y a toute une scolastique de la théorie de la valeur. Elle fait les délices de spécialistes inconscients de leur position. Ainsi J.L. Dallemagne et J. Valier écrivent :

«La preuve doit être apportée par la raison et non par les faits» (L'inflation. Maspéro 1974, p. 59).

C'est très exactement à ce genre d'exercices que s'initiaient les étudiants des Facultés de Théologie au Moyen-Age. La seule différence est qu'il ne s'agissait pas de raisonner avec Marx mais avec Aristote ou les Evangiles.

L'activité quotidienne de défense des intérêts des productifs oblige heureusement les économistes inspirés par la théorie économique de Marx à faire des études positives et pertinentes sur les réalités de la société capitaliste. Mais lorsqu'ils abordent la réflexion théorique, ils n'ont plus conscience du caractère non scientifique de leur méthode, ils écrivent des discours métaphysiques dans le contenu et la forme.

Voici, par exemple, ce qu'écrivit M. Decaillot à propos du mode de production socialiste :

«C'est dire que, au sortir de la production, tous les produits sont posés à droit égal comme prétendant à la reproduction des conditions de leur création. Ceci a plusieurs conséquences. Tout d'abord la socialisation du produit prendra des formes telles que soit assurée la reconnaissance sociale de la valeur et ceci pour tous les produits. En réalité, la production ne commence que là où est certaine la reconduction du rapport social qui reconnaît l'entier de la valeur,...»

On se demande comment les produits sont posés à droit égal si l'entier de la valeur est entièrement violé «d'une façon permanente et universelle dans tous les pays socialistes» comme le dit Mine ?

Après cette lumineuse explication nous sommes certainement capables de comprendre la différence entre un pays socialiste et un pays capitaliste telle qu'elle est exposée dans cet ouvrage.

Dans un pays socialiste :

- on a le cycle $M \rightarrow A \rightarrow M$, (marchandise -> argent -> marchandise).

Et dans un pays capitaliste :

- on a le cycle $A \rightarrow M \rightarrow A$, (argent -> marchandise -> argent).

Dans les pays socialistes «l'argent n'intervient là que comme citoyen fugitif de réaliser la vente et l'achat».

L'ennui est que l'économie, quel que soit son mode de production, ne s'arrête pas après un cycle. Les séries :

- $M \rightarrow A \rightarrow M \rightarrow A \rightarrow M$
- et $A \rightarrow M \rightarrow A \rightarrow M \rightarrow A \rightarrow M \rightarrow A$

se ressemblent beaucoup lorsqu'elles se prolongent indéfiniment.

La théorie de la plus-value a joué un très grand rôle dans le développement du mouvement socialiste. L'exégèse est cependant un très mauvais symptôme.

Quand, pour distinguer le vrai du faux, on est obligé de se référer à la parole du Maître qui a dit la vérité pour nous, la science s'arrête. Imaginons un chimiste qui, pour savoir si une substance est acide, serait obligé de relire les manuscrits du XIXème siècle !

On parle beaucoup du culte de la personnalité. La personne dont on a le plus célébré le culte, est Karl Marx. Là se trouve probablement l'origine de nombreuses déviations pour employer un autre mot à la mode.

Le jour où les économistes d'inspiration marxiste auront la responsabilité de préparer des décisions de politique économique, le pire danger qui les menace est de n'avoir le choix qu'entre le pragmatisme et la métaphysique.

~~~~~

*Rappel :*

*La **Deuxième partie** de l'ouvrage :*

- propose de généraliser la théorie de la plus-value et de tracer les grandes lignes d'une **Economie du temps de travail**. Elle définit en particulier le concept d'**Ouvraison**.
- et rappelle dans la « Conclusion » le schéma définissant le concept de **Valeur économique**.

Accès sur ce site Web : <http://mdlwvs.pros.orange.fr/value/>

## Bibliographie

Cette bibliographie comprend :

- les publications des auteurs cités dans le texte,
- quelques ouvrages de vulgarisation,
- et des études se rapportant aux sujets traités.

- ALTHUSSER-ETIENNE BALIBAR L. : *Lire le Capital*, Maspero 1973 2 vol.
- BABY Jean : *Principes fondamentaux d'économie politique*. Éditions sociales 1949.
- BERGER Pierre : *Le marché monétaire*. P.U.F. Que sais-je. 1973.
- BERTHOUD Arnaud. : *Travail productif et productivité du travail chez Marx*.  
Maspero 1974.
- BRUNHOFF (de) S. : *La monnaie chez Marx*. Éditions sociales 1973.
- COOK Capitaine : *Voyages autour du monde*.
- DARRAS : *Le partage des bénéfiques*. 1966.
- DAUPHIN-MEUNIER A. : *Histoire de la Banque*. P.U.F. Que sais-je 1968.
- DECAILLOT M. : *Le mode de production socialiste*. Éditions sociales 1973.
- DELAUNAY J.C. : *Essai marxiste sur la comptabilité nationale*. Editions Sociales 1971.
- DENIZET Jean. : *La grande inflation* PUF 1977
- Divers auteurs : *Critiques de l'économie politique*. L'inflation. Maspero 1974.
- Divers auteurs : *Traité marxiste d'économie politique, le capitalisme monopoliste d'État*,  
Éditions sociales 1971.2 vol.
- Divers auteurs : *L'économie politique du capitalisme*. Éditions du progrès. Moscou 1974.
- DUBY Georges : *L'économie rurale et la vie des campagnes de l'Occident médiéval*.  
Aubier-Montaigne 1962.2 vol.
- FRIEDMAN M. : *Inflation et systèmes monétaires* Calmann-Lévy 1969.
- FOURASTIÉ Jean. : *Productivité, prix et salaires*. O.C.D.E. Paris 1957. La productivité.  
PUF. Que sais-je 1957.
- GALBRAITH J.K. : *Le capitalisme américain* Genin 1956 - L'Argent Gallimard 1976.
- GOOSSENS G. : *Asie occidentale ancienne. Histoire universelle*. Encyclopédie de la  
Pléiade T.1.
- HEGEL F. : *Morceaux choisis par Henri Lefebvre et Guterman*. Gallimard 1939.
- I.N.S.E.E : *Système élargi de comptabilité nationale*. Collection de l'INSEE C 44-45. 1976.  
: *Rapport sur les comptes de la Nation de l'année 1975* :  
: *La rentabilité des entreprises Économies et statistiques* N° 60. Octobre 1974.  
: *L'efficacité et la rentabilité de l'économie française de 1954 à 1974. Économie et  
statistiques*. N° 68. Juin 1975.  
: *Fresque historique du système productif*. Collections de L'INSEE 27 octobre 1974.
- KAHN Jacques : *Pour comprendre les crises monétaires*. Éditions sociales 1972. -
- LAGAUSIE (de) F. : *L'Économie du temps de travail* 1959.  
: *Une théorie idéologique de la valeur*. 1966  
: *De la nature de l'équilibre économique. Analyse et Prévision* Février 1969.
- LASSUDRIE-DUCHENE B. : *Économie politique et sociologie*. Revue d'économie politique  
Mai - Juin 1968.
- LECAILLON J. : *L'inégalité des revenus*. Cujas 1970.
- LÉNINE : *Marx, Engels, marxisme*. Éditions sociales.  
: *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*. Éditions sociales.
- LEONTIEV Lev. : *Précis d'économie politique*. Éditions du progrès. Moscou 1974.

- LEROI-GOURHAN A. : *La préhistoire. Histoire universelle*. Encyclopédie de la Pléiade. T1
- MAGAUD J. : *Équivalent travail d'une production*.  
*Nouvelle méthode de calcul et de prévision*. Population Mars-Avril 1967.
- MALTHUS Thomas-Robert : *Essai sur le principe de population*. Gonthier-Seghers 1963.  
*Principe d'économie politique*. Calmann-Lévy 1969.
- MANDEL Ernest : *Traité d'économie marxiste*. Union Générale d'éditions 10/18 Julliard 1962 4 volumes.
- MARX Karl : *Le Capital* Éditions sociales. 1948-1974. 8 volumes  
 : *Contribution à la critique de l'économie politique*. Éditions sociales 1972.  
 : *Théories sur la plus-value* (Livre IV du Capital) Éditions sociales 1974 3 volumes.  
 : *Grundrisse*. Union générale d'éditions 10/18 - Anthropos 1968.
- MARX Karl - ENGELS Friedrich : *Études philosophiques*. Éditions sociales 1947.
- MAUSS Marcel : *Essai sur le don*. Sociologie et anthropologie.
- MINC B. : *L'économie politique du socialisme*. Maspero 1974.
- MONTCHRETIEN (de) A. : *Traité de l'économie politique*. Marcel Rivière.
- PACKARD V. : *La persuasion clandestine*. Calmann-Lévy 1958.
- PARETO Vilfredo : *Manuel d'économie politique*.  
 Librairie générale de droit et de jurisprudence 1963. 2 volumes.
- PORTEUS John : *Les monnaies*. Hachette 1964.
- QUESNAY F. : *Tableau économique des Physiocrates*. Calmann-Lévy 1969.
- RICARDO David : *Principes de l'économie politique et de l'impôt*. Calmann-Lévy 1970.
- ROCARD Michel - GALLUS Jacques : *L'inflation au cœur*. Gallimard 1975.
- ROCHEBLAVE-SPENLE AM. : *La notion de rôle en psychologie sociale* P.U.F.1969.
- SAUVY Alfred : *L'économie du diable - Chômage et inflation*. Calmann-Lévy 1976.
- SCITOVSKY Tibor : *Les tendances des revenus des professions Libérales, une comparaison internationale. Analyse et prévision* Mars 1966.
- SMITH Adam : *Essai sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Gallimard (Idées) 1976.
- WALRAS Léon : *Abrégé des éléments d'économie politique pure*.  
 Librairie générale de droit et de jurisprudence 1953.
- ZARIFIAN P. : *Inflation et crise monétaire*, Editions sociales 1975.

## Table des matières du livre d'origine

|                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>INTRODUCTION</b> .....                                                       | 7   |
| <b>PREMIERE PARTIE LES CONTRADICTIONS D'UNE THÉORIE IDÉALISTE</b>               |     |
| <b>MÉTHODE</b> .....                                                            | 17  |
| <b>CHAPITRE I.</b> Principe de proportionnalité et principe d'équivalence ..... | 21  |
| <b>CHAPITRE II.</b> Élimination de la valeur d'usage .....                      | 25  |
| <b>CHAPITRE III.</b> Isolement des marchandises .....                           | 29  |
| <b>CHAPITRE IV.</b> Le temps socialement nécessaire .....                       | 35  |
| <b>CHAPITRE V.</b> Réduction du travail complexe au travail simple .....        | 41  |
| <b>CHAPITRE VI.</b> Les facteurs de valorisation du temps de travail .....      | 45  |
| <b>CHAPITRE VII.</b> Théorie de la monnaie et de l'équivalent.....              | 53  |
| <b>CHAPITRE VIII.</b> Théorie de la plus-value .....                            | 61  |
| <b>CHAPITRE IX.</b> Le taux moyen de profit .....                               | 67  |
| a) <i>Une nouvelle contradiction</i> .....                                      | 67  |
| b) <i>L'égalisation du taux de profit</i> .....                                 | 70  |
| c) <i>Disparition du principe d'équivalence</i> .....                           | 74  |
| d) <i>Un profond changement théorique</i> .....                                 | 79  |
| e) <i>Une plus-value bien commode</i> .....                                     | 81  |
| <b>CHAPITRE X.</b> Travail productif ou improductif .....                       | 85  |
| a) <i>Définitions</i> .....                                                     | 86  |
| b) <i>Production matérielle et production de services</i> .....                 | 90  |
| c) <i>La production de richesses</i> .....                                      | 91  |
| d) <i>Les cadres : ni productifs, ni improductifs</i> .....                     | 100 |
| <b>CHAPITRE XI.</b> Qu'est-ce que la valeur? .....                              | 105 |
| a) <i>Le point de départ : Les Classiques</i> .....                             | 105 |
| b) <i>Les raisons d'une déviation idéaliste</i> .....                           | 112 |
| c) <i>Un instinct naturel</i> .....                                             | 117 |
| d) <i>Une valeur hégélienne</i> .....                                           | 120 |
| <b>CHAPITRE XII.</b> Les dangers d'une théorie idéaliste .....                  | 125 |
| <b>DEUXIEME PARTIE LÀ LIGNE GENERALE</b>                                        |     |
| <b>CHAPITRE I.</b> Dialectique de la valeur et réalité .....                    | 135 |
| <b>CHAPITRE II.</b> Le matérialisme historique .....                            | 141 |
| <b>CHAPITRE III.</b> Naissance de la valeur économique .....                    | 149 |
| a) <i>Les échanges par dons réciproques</i> .....                               | 149 |
| b) <i>Naissance de la qualité et de la mesure</i> .....                         | 151 |
| c) <i>De la mesure des valeurs à l'évaluation monétaire</i> .....               | 157 |
| <b>CHAPITRE IV.</b> L'infrastructure économique .....                           | 165 |
| a) <i>La contrainte de temps</i> .....                                          | 165 |
| b) <i>La population active employée</i> .....                                   | 171 |
| c) <i>Le temps employé à produire</i> .....                                     | 172 |
| d) <i>La contrainte d'efficacité</i> .....                                      | 175 |
| <b>CHAPITRE V.</b> L'idéologie économique .....                                 | 179 |
| a) <i>La valeur subjective</i> .....                                            | 179 |
| b) <i>Le rôle en idéologie économique</i> .....                                 | 182 |
| c) <i>Valeur et prix</i> .....                                                  | 183 |
| <b>CHAPITRE VI.</b> Structure sociale et valeur économique .....                | 185 |
| a) <i>La comptabilité sociale</i> .....                                         | 185 |

|                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| b) <i>La contrainte monétaire</i> .....                                    | 189 |
| c) <i>Les échanges inégaux de temps de travail</i> .....                   | 193 |
| d) <i>Valeur économique et rapport de forces</i> .....                     | 203 |
| <b>CHAPITRE VII. Les échanges internationaux de temps de travail</b> ..... | 215 |
| <b>CHAPITRE VIII. Conclusion</b> .....                                     | 219 |

### TROISIEME PARTIE L'INFLATION

|                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>UNE MÉTHODE</b> .....                                                                             | 225 |
| <b>CHAPITRE I. Définition de l'inflation</b> .....                                                   | 227 |
| a) <i>Les théories et les politiques</i> .....                                                       | 227 |
| b) <i>Le blocage des prix</i> .....                                                                  | 230 |
| c) <i>Le contrôle des prix</i> .....                                                                 | 232 |
| d) <i>L'inflation : une baisse de l'ouvraison</i> .....                                              | 235 |
| e) <i>L'inflation et la productivité</i> .....                                                       | 236 |
| <b>CHAPITRE II. Mode d'emploi</b> .....                                                              | 239 |
| a) <i>Calcul de l'ouvraison</i> .....                                                                | 239 |
| b) <i>Relation entre l'ouvraison et le prix</i> .....                                                | 241 |
| c) <i>L'analyse théorique</i> .....                                                                  | 243 |
| <b>CHAPITRE III. L'inflation et les entreprises non financières</b> .....                            | 247 |
| a) <i>La diminution des heures travaillées</i> .....                                                 | 247 |
| b) <i>La croissance de la productivité des entreprises</i> .....                                     | 249 |
| c) <i>L'ouvraison des revenus distribués par les entreprises</i> .....                               | 251 |
| d) <i>Les fluctuations de l'offre et de la demande</i> .....                                         | 254 |
| <b>CHAPITRE IV. Le rôle des investissements dans l'inflation</b> .....                               | 257 |
| a) <i>L'analyse néo-classique</i> .....                                                              | 257 |
| b) <i>L'investissement, emploi intermédiaire</i> .....                                               | 258 |
| c) <i>La contrainte d'infrastructure</i> .....                                                       | 259 |
| d) <i>La résolution monétaire</i> .....                                                              | 260 |
| e) <i>Divergence des conclusions selon les définitions de L'inflation</i> .....                      | 262 |
| <b>CHAPITRE V. Les échanges extérieurs et l'inflation</b> .....                                      | 265 |
| a) <i>Le taux de change</i> .....                                                                    | 265 |
| b) <i>L'Extérieur comme branche du système économique</i> .....                                      | 266 |
| c) <i>Les importations, emplois intermédiaires</i> .....                                             | 268 |
| d) <i>La réponse par la variation de l'investissement</i> .....                                      | 269 |
| e) <i>La réponse par la variation de la consommation</i> .....                                       | 269 |
| f) <i>L'accroissement des exportations en période de sous-emploi</i> .....                           | 271 |
| h) <i>La balance des paiements</i> .....                                                             | 274 |
| i) <i>Les variations des échanges extérieurs perturbent la comptabilité sociale</i> .....            | 276 |
| <b>CHAPITRE VI. L'inflation et les administrations</b> .....                                         | 279 |
| a) <i>Les valeurs produites par les administrations</i> .....                                        | 279 |
| b) <i>Les échanges des administrations</i> .....                                                     | 280 |
| c) <i>Les cotisations sociales</i> .....                                                             | 280 |
| d) <i>L'élévation des impôts indirects pour résoudre des problèmes monétaires</i> .....              | 282 |
| e) <i>Les variations des impôts indirects en relation avec l'infrastructure administrative</i> ..... | 283 |
| f) <i>Les impôts directs</i> .....                                                                   | 284 |
| g) <i>Des opinions remises en question</i> .....                                                     | 285 |
| <b>CHAPITRE VII. L'inflation et les institutions financières</b> .....                               | 287 |
| a) <i>Les échanges des institutions financières.</i> .....                                           | 287 |

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| b) <i>Le taux d'intérêt</i> .....                          | 288 |
| c) <i>La politique du crédit</i> .....                     | 289 |
| d) <i>Les flux monétaires</i> .....                        | 291 |
| e) <i>Le débat entre monétaristes et sociologues</i> ..... | 293 |
| f) <i>Les restrictions de crédit et l'inflation</i> .....  | 295 |
| g) <i>Le contrôle du flux monétaire</i> .....              | 297 |
| <b>CHAPITRE VIII. Supprimer l'inflation ?</b> .....        | 301 |
| a) <i>Le prélèvement conjoncturel</i> .....                | 301 |
| b) <i>Faut-il supprimer l'inflation ?</i> .....            | 304 |

## QUATRIEME PARTIE ÉTUDES COMPLÉMENTAIRES

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| <b>CHAPITRE I. La baisse du taux de profit</b> ..... | 309 |
| a) <i>L'analyse de Marx</i> .....                    | 311 |
| b) <i>L'« erreur » de Smith</i> .....                | 313 |
| c) <i>La reproduction élargie</i> .....              | 318 |
| d) <i>Les calculs en termes monétaires</i> .....     | 319 |
| e) <i>Les contraintes matérielles</i> .....          | 322 |
| f) <i>Le profit est un rapport social</i> .....      | 326 |
| <b>CHAPITRE II. La croissance économique ?</b> ..... | 329 |
| a) <i>Le flux trouble du quantitatif</i> .....       | 329 |
| b) <i>Que mesure-t-on ?</i> .....                    | 332 |
| c) <i>Le critère de la pratique</i> .....            | 333 |
| d) <i>Critique théorique</i> .....                   | 337 |

|                                                                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>Annexe</b> : Note sur l'établissement du tableau des opérations monétaires<br>entre les ménages et le système économique ..... | 341 |
| <b>Bibliographie</b> .....                                                                                                        | 345 |

**FRANÇOIS DE LAGAUSIE**

## Les échanges inégaux de temps de travail et l'inflation

***Marxisme et recherche théorique en Economie***  
(Sous-titre ayant été oublié par l'éditeur)

*Edition d'origine :*

ISBN 2-7157-0312-0 1978

*Editions Anthropos*

12, Avenue du Maine 75015 - Paris